

NoRules

Frida Anbar

ISBN : 978-2-924604-02-1

ISBN : 978-2-924604-03-8 (version électronique)

Dépôt légal, Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2016

Dépôt légal, Bibliothèque et Archives Canada, 2016

© 2016. Frida Anbar.

Du même auteur

Aléas, roman, 2012.

Le cordon invisible, roman, 2014.

Un été au Liban avec Téta, récit, 2014.

L'orée, roman, 2015.

Raconte-moi ton Liban Jeddo, récit, 2015.

Man'ouché et Poutine, récit, 2015.

Les racines du cœur, conte, 2016.

Design de la couverture : Elie Abi-Saad.

À la femme orientale,
à la mutation du masque

... Note de l'auteure

J'ai autorisé le visuel de la couverture de ce quatrième roman alors qu'il n'était qu'une ébauche pour prouver que bien que la page soit blanche, le récit est toujours tracé dans la tête de l'écrivain. C'est comme une mère qui reconnaît ses enfants à la naissance. Il faut simplement faire confiance aux méandres de l'imaginaire, devenir chaque personnage et accepter les bifurcations dans le récit.

Ce roman est courageux. Il est également cru comme la vie. Il s'affirme tendre, brutal, féroce, frétilant, affamé, pétillant et explosif d'imprévus comme elle. C'est dans cette vérité, sans aucune censure, que j'ai pu distiller cette intrigue qui se voulait au départ sulfureuse, mais qui m'a entraînée vers l'enchevêtrement de la psyché de mes deux personnages principaux, Sara et Luc. Cela a débouché sur l'érotique intelligent, puisque la tyrannie de la jouissance repose sur des pulsions psychologiques de réparation ou de manque.

Avec son inhibition et sa vision culpabilisante de la sexualité, Sara va entrer en collision avec son contraire. En effet, Luc incarne un don Juan et un Casanova en une seule personne, puisqu'il est un séducteur invétéré et un libertin hyperactif. Une relation ambiguë qui démarre avec la recherche frénétique de sensations et qui conduit à la réparation des carences. La rencontre avec Walid débouche sur une expérience tout à fait opposée. En effet, le ventre de la vie, comme les pages d'un roman, peut nous balloter vers des rives incertaines.

J'ai fait parler l'homme en toute authenticité. J'ai permis à Sara d'exprimer bon nombre de tiraillements pour se libérer du joug de la honte et de la culpabilité. Il y a différentes versions de la famille libanaise vivant à l'étranger. J'ai choisi de créer le clan Anis qui ne représente certainement pas tous les Libanais ayant quitté le Liban, mais dont le drapeau des valeurs est bel et bien brandi dans plusieurs foyers. Ceci n'est qu'une histoire, qu'un moment passé en leur compagnie. Je vous recommande de ne pas lire pour juger, mais de le faire pour comprendre.

Dans tout ce chavirement des sens et cet élaboussement de la chair, j'ai surtout voulu démontrer que la vérité se canalise par l'expérience. L'amour demeure un mystère qui nous échappe, bien qu'on le traque sans cesse. Pour bien le saisir, il va falloir retourner à la source originale. Mais il est trop tard, on est déjà tous contaminés par nos croyances et attitudes. C'est pour cette raison que j'essaye, dans les sursauts d'amour que sont mes romans, d'en saisir et d'en exprimer la grandeur, le pouvoir et surtout le potentiel. Sachez que je n'ai pas de leçons à donner, mais simplement des vérités à partager.

Frida Anbar

www.fridaanbar.com

... La mère qui a frôlé sa joue

Les joues rouges, la tête vrombissante, le souffle haletant et les oreilles bourdonnantes, Sara ne sait même pas comment elle a réussi à prendre l'ascenseur sans que personne s'aperçoive de son agitation. Elle se retrouve parachutée au milieu du centre-ville de Montréal, en pleine heure de pointe. La jeune femme demeure stupéfaite. Elle est incapable de maîtriser la furie qui cavale dans ses veines.

Autour d'elle, les klaxons fusent, les freins gémissent et les passants la bousculent. Elle reste immobile, perturbée et déstabilisée, à l'écoute du cyclone qui vient de démarrer. On dirait qu'elle est transformée en statue de marbre, embrasée par un volcan intérieur. Un feu inédit lui a sauté au visage. Cette réaction rutilante et imprévue de lui, cet homme, ce Luc, a réveillé quelque chose en elle.

C'est un lundi gris avec des tonnes de dossiers à évaluer, des permis à valider et cette réunion notée dans l'agenda, en mi-journée. Son cabinet l'a envoyée consulter l'éminent spécialiste en droit constitutionnel et public du Québec, maître Luc Grandbois. Il s'agissait d'obtenir sa coopération dans une affaire épineuse pour examiner la validité d'une mesure gouvernementale auprès d'un client réputé. En fait, Sara est arrivée avec une mission précise, celle de lui confier le dossier en sous-traitance.

Il y a eu, avant tout, l'étonnement. Elle ne s'attendait pas à ce qu'il soit si jeune ; il semble avoir le même âge qu'elle ou un peu plus, peut-être proche de la quarantaine. Ensuite, c'est le magnétisme brutal et instantané qu'il communique. Très grand de taille, le cheveu foncé et rebelle, le verbe acerbe, le regard noir perçant et la mâchoire féroce,

Luc Grandbois dégage une telle force qu'elle en est restée décontenancée.

De toute sa vie de jeune femme, Sara n'a rencontré quelqu'un d'aussi froid et de vibrant en même temps, d'aussi imposant et d'intense simultanément. Mais, surtout, elle n'a jamais croisé un homme aussi diaboliquement brillant. Un bouquet de contradictions qui se chevauchent dans une énergie stimulante. Il semble animé par l'intelligence de la vie, celle qui est intuitive et qui n'obéit pas aux règles. Celle qui se devine et qui ne se comprend pas. Depuis qu'elle est entrée en contact avec lui, on dirait que la réalité s'est fractionnée. Une tornade a pris d'assaut sa tête et son corps ; un tremblement de terre a ébranlé son monde. Il est puissant, elle le ressent. Il était imprévu. Luc Grandbois l'a provoqué.

Pendant sa courte visite, ils ont examiné le dossier. Sara a énuméré les faits pour lui présenter sa demande. À ce moment-là, elle a vu luire une étincelle dans son regard. Comme le reflet de la lune qui crucifie la sérénité d'un lac d'été. Derrière son jargon d'avocat, assise à côté de lui, la jeune femme ne parvenait pas à se concentrer. Elle ne recevait que son souffle sur elle. Elle était exquise, cette respiration enrobée de l'énergie dévorante du mâle pointu.

Sara l'observait à la dérobée. Il a une peau légèrement bistrée, un nez busqué, des cheveux bruns lisses et un regard de braise. Il dégage un charme fou avec une mâchoire de lion, des prunelles foncées de renard, une tignasse de roi, une voix basse et feutrée et des mains, des mains de pianiste ou de chirurgien. Elle ne sait pas. Elle ne sait plus rien. Elle a été complètement envoûtée par son élégance, ses paroles et tout ce qu'il dégageait comme vibrations : celles de l'étalon entièrement sûr de son pouvoir de conquête et bien ancré dans son énergie de dominateur.

Voilà, elle vient de le comprendre, elle est en présence d'un prédateur.

Il lui semble qu'au-delà de la rencontre polie et des mots échangés, il y a une furie silencieuse qui a commencé à se nourrir d'eux. Entre elle et lui, une convergence est née à travers un langage imperceptible. Dans ce bureau, en plein après-midi, une rencontre anodine a affolé les âmes surprises par la réaction des corps.

Habituellement, Sara déteste et fuit ce genre de personnage outrecuidant. Or, pendant l'entretien, assise à côté du juriste qu'elle était venue consulter, la jeune femme s'est sentie fondre comme une glace exposée aux rayons brûlants d'un indicible soleil d'été.

Sara sait qu'elle est jolie. Elle affiche une peau soyeuse, des joues de jeune fille, un profil harmonieux, une bouche aux lèvres généreuses et des cheveux bruns épais et longs, coiffés naturellement en cascade. Mais Sara est surtout consciente que tout son charme passe par ses yeux. Étirés vers les tempes en forme d'amande, ils sont foncés et doux. Ils évoquent un vallon de soie brune qui chatoie de vivacité et de finesse. Ils font penser à la lascivité de la lune capturée dans un sillon de velours. Sara porte sur son visage la marque du pays natal de ses parents, ce Liban qu'elle ne connaît pas. Bref, elle sait qu'elle plaît beaucoup, mais parmi la longue liste de prétendants il y a peu d'élus jusqu'à maintenant.

Mais cet homme, cet homme-là possède le regard perçant de l'aigle, le port élégant du lion, l'appétit d'un loup, la fougue de l'océan, la chaleur du soleil et la sensibilité de la lune.

Cet homme-là dégage un magnétisme à réveiller la plus endormie des peaux, à briser la plus résistante des volontés.

Tout au long de la discussion, Luc dévisageait Sara attentivement. Des femmes jolies et intelligentes, il en côtoie tous les jours, mais celle-là semble différente. Ourlée d'interrogations, écumant de sensualité engourdie, on dirait que la jeune femme à chaque respiration dégage des bulles de frénésie retenues. Dans le regard timide de la charmante inconnue qui a débarqué dans son bureau, il décode tout : son instabilité émotionnelle vis-à-vis des hommes, sa fièvre refoulée et, surtout, sa faim de sensations. Sara lui donne l'impression d'un bel objet vide qui n'aspire qu'à résonner, qu'à hurler. En son for intérieur, Luc se dit qu'elle semble être la plus délicieuse des proies à éduquer à ce qu'elle a l'air de nier à tout prix : sa propre sexualité.

Le juriste n'est pas indifférent au courant chaud et invisible qui s'est formé autour d'eux et cela sans aucune stimulation ni contexte prévisible. Celui-ci diffuse dans chaque molécule de son corps la sensation divine de s'irriguer de vie.

Sur le trottoir, encore étourdie, Sara guette des yeux la marée de voitures à l'affût d'un taxi. Elle doit retourner au bureau rapidement pour éplucher des demandes en attente avant la date butoir du tribunal. C'est alors que le ronronnement de son portable lui indique qu'elle vient de recevoir un texto. Elle survole distraitement le message. Médusée, elle lit : « Je veux te baiser ce soir, mais tu n'auras pas le contrat. Rendez-vous au Sofitel, chambre 656. La porte sera débloquée. Pas besoin de ta réponse, je sais que tu en meurs d'envie. Je t'attends à 18 h, Luc. #NoRules »

Passé la surprise de la première réaction, Sara demeure incrédule devant tant de cran. Il est fou, mais il a carrément raison. Il a détecté ce qui circulait. Il a parfaitement décodé ce besoin impérieux d'un rapprochement. Mais de là à envoyer un message aussi cru ? Et elle, comment peut-elle se présenter à ce rendez-vous de cul ?

À nouveau, l'énergie dévorante de Luc s'empare d'elle, glorieuse et tourbillonnante de récompenses jamais envisagées. Une vague gourmande balaie son intérieur. Sarah n'a jamais reçu une proposition aussi directe, rapide et indécente. Dans sa tête galope l'hérésie ; entre ses jambes percole une vallée de sensations. C'est nouveau, c'est magique, c'est si appétissant. Le désir qui l'étreint est impérieux, il n'exige aucune tractation. C'est le sien. Il est puissant et glorieux comme le plus rugissant des délires, comme le plus électrisant des rivages.

De retour au bureau, Sara n'arrive pas à se concentrer. Étourdie, la tête nébuleuse, la pupille déraisonnée, l'entrejambe affolé, elle avale trois cafés, l'un après l'autre. Penchée sur ses dossiers de lois constitutionnelles, elle se demande quoi faire. Si le rendez-vous est à 18 h, il va falloir quitter le bureau tôt pour prendre une douche et se changer en prévision de la proposition insensée. Tout dans le message de ce Luc hérisse sa raison et mousse son désir.

Une ivresse nouvelle prend possession d'elle. La saveur de la transgression est aliénante, ses ramifications ensorcelantes comme la plus démente des possibilités. Celle d'aller vers cet inconnu qui l'invite à faire exploser les verrous de sa propre pudeur. En fait, à y penser, il a raison. En effet, elle en meurt d'envie ! Dans son message, il a utilisé le mot « baiser ». Elle aurait dû s'indigner et le supprimer. Bien au contraire, ce terme brutal et vulgaire a survolté son imaginaire.

Elle est assaillie d'images et de sensations qui rampent sous ses yeux.

Elles lui procurent des picotements dans le ventre et d'hérésie dans la tête.

Dans son bureau, pour la première fois, Sara s'autorise une rêverie endiablée. Son mental est envahi par la vision de corps entrelacés et de cris étouffés. Tout à fait le contraire de ce qu'elle a connu jusqu'à maintenant : des talonnements sages, des gestes répétitifs et un simple frottement de muqueuses.

La jeune femme a déjà fréquenté plusieurs hommes. La trentaine dépassée, elle a eu deux relations stables qui se sont terminées, au grand malheur de ses parents, au bout d'un an environ, par un accord mutuel d'en rester là. Depuis que Sara a vingt ans, toute la tribu libanaise n'aspire qu'au mariage. Une expression typiquement orientale sort infailliblement dans les réunions familiales et la poursuit comme la peste, *Faréhtik*, qui peut être grossièrement traduite par « ta joie ne sera complète que lorsque tu seras mariée ».

Dans la torture des minutes qui s'écourent, ses pensées restent aromatisées de ce Luc comme un fruit troublant à saveur d'audace. Pour Sara, une histoire a rarement démarré de cette manière : en trombe et en furie comme la pluie d'été qui martèle un sol assoiffé, comme le vent violent qui plie un arbuste.

À la fin de l'entretien, Luc a tenu à l'accompagner jusqu'au seuil du bureau. Quand elle s'est évanouie de sa vue, Sara a laissé dans son sillage le parfum prometteur d'une future conquête à sublimer. Luc a envoyé le message sans aucune hésitation. Par instinct de chasseur, il sait que la mèche brune qui chatouillait sa joue pendant qu'il lui parlait tout à l'heure sera conquise et possédée par lui.

Il fait rarement des propositions de ce genre en milieu professionnel, mais aujourd'hui le fruit semblait mûr et appétissant.

Selon toute apparence, il sera délicieux de le croquer à belles dents et de se délecter de son nectar. Luc perd un contrat, mais il gagne une passagère temporaire. Il est sûr qu'elle va hésiter, mais qu'elle finira par se présenter, comme tant d'autres avant elle, au rendez-vous de son *#NoRules*.

... L'appât du loup

Sara est arrivée au Sofitel en taxi. C'est un coin très fréquenté au centre-ville et elle se sentait incapable de prendre le volant, tellement elle était nerveuse. Comme une somnambule, elle a traversé le hall au décor chic et discret. Elle a évité le regard des employés. Elle avait l'impression qu'ils lisaient sur son visage ce mot inscrit à l'encre invisible : pute. Oui, pute. Quelle femme raisonnable se présenterait, en proie facile, à un tel rendez-vous ? Quelle folle, sinon appâtée par le désir, oserait répondre au premier appel, à un face-à-face de baise dans une chambre d'hôtel ? De surcroît avec un inconnu !

Mais qui parle de bon sens, qui peut écouter une logique implacable et froide ? La peau s'est dressée, hérissée de sensations inégales aux normes de son horizon morne et prévisible. Sara réclame ce qu'elle n'a jamais connu. Ce à quoi elle aspire et veut se donner de façon effrénée : les perceptions les plus vives d'un appel vers le plus fulgurant et indomptable des sentiments, le désir. Celui de s'y engloutir pour se perdre et émerger de ses parois perverses. Enfin, toucher le sol inexploré regorgeant de promesses d'intensité et d'ardeur. Finalement, l'ambition de donner à la vie ce qu'elle réclame, un peu d'elle-même.

Dans l'ascenseur, elle a pressé le bouton numéro six. Le reflet dans le miroir lui renvoie le pourtour d'un visage aux yeux étonnamment agrandis, d'une bouche entrouverte de celle qui répond au mirage d'un loup, de celle qui se complaît si bien dans la gourmandise. Elle ne sait pas quoi penser d'elle-même ni de la circonstance. De toute sa vie, Sara n'a pas eu à affronter une telle situation. En fait, c'est l'équivalent d'une humiliation jubilatoire.

En effet, s'il l'apprenait, son père la piétinerait. Elle, la fille libanaise élevée selon des standards bien stricts enjoignant de renier tout plaisir de la peau, surtout si ce dernier se pointe avant le mariage. Elle, la fille qui a été pétrie, depuis sa plus tendre enfance, de principes puritains exhortant à éviter les jeux charnels question de réputation et surtout de garantie de mariage. Elle, la fille de Georges Anis, se présenter à un rendez-vous de baise, non camouflée, après la réception d'un seul SMS ?

Mais, aujourd'hui, rien ne peut l'arrêter. Bien au contraire, elle serre ses cuisses par anticipation. Ce soir, Sara détruit la première brique du mur de la honte du corps dans laquelle elle a été emprisonnée depuis qu'elle a une conscience. Aujourd'hui, elle fait de l'ignominie son alliée ; le sexe en supplice de l'attente et le souffle chaud de la marchande de plaisir.

Au-delà de toutes les pensées contradictoires qui martèlent sa tête, la folie de se présenter à un rendez-vous de baise après quelques heures vient surtout de l'urgence de cet homme nommé Luc. Elle est certainement trop impérative et impérieuse. Sara n'ose même pas imaginer l'ardeur de son baiser, le goût de sa bouche, la fougue de son ventre, la brûlante sensation de son sexe dans le sien. Divine attente, oscillation fébrile.

La jeune femme sait qu'elle peut se raviser ; il est encore temps de rebrousser chemin. Sur le seuil de la porte, elle piaffe d'impatience de plonger dans ce vice dont elle a flairé la tyrannie.

C'est si facile, si simple. Dans le corridor impersonnel au tapis épais pour étouffer les battements du cœur ou l'agitation du sexe, la porte est débloquée. Un glissement et la voilà à l'intérieur. Les rideaux sont tirés et la chambre baigne dans la pénombre ouatée.

Le cœur battant la chamade, Sara ne sait pas à quoi s'attendre. Il n'y a eu aucun raisonnement dans sa décision, simplement la vocifération de l'instinct primaire. Depuis qu'elle a lu son SMS, elle n'est que convoitise et désir qui tanguent vers l'escalade de la fureur. Dans sa tête résonnent inlassablement les mots qui ont donné naissance à cette situation.

Dans la docilité de l'obscurité, adossée timidement contre le mur, elle devine tout de suite qu'il est allongé sur le lit. Moment sublime d'accrocher le piège de son regard. Il est vénal. Sara comprend que cet homme est un loup avide de la pire espèce. Celui qui aime les filles sages et non souillées, celui qui réclame l'union des contraires, car il sait combien son jus partagé est jouissif.

En un bond, Luc est contre elle, animal félin, souple et gourmand, mâle affirmé. Le désir n'a besoin de rien d'autre que de lui-même. Alimenter le feu avec le feu et immédiatement la rivière s'inonde à deux. Divin rapprochement des bouches, humidification des parois, tourmente des yeux, tendre ravin de la perdition.

Luc lui caresse du doigt la lèvre dressée dans l'attente d'être écrasée par lui. La poitrine de la jeune femme se soulève au rythme de sa respiration accélérée. C'est au moment où elle entend le cliquetis de la ceinture qu'il défait, qu'elle comprend que son esclavage vient de commencer. Les fantasmes cavalent, les images défilent et le mental bande avant le corps.

Il détache frénétiquement les boutons de son chemisier. On dirait que ses gestes se sont ralentis quand il a frôlé la médaille, de la Sainte Vierge, que Sara porte autour de son cou. Ensuite, il fend sa bouche impatiente et brûlante. Il plonge dans sa quintessence de jeune fille cuirassée, de madone déguisée en prostituée ou l'opposé. Sa langue est venue naturellement prendre possession d'elle. Elle palpe, elle suce les parois internes de son soi.

Elle tire son essence enfouie vers une nouvelle lumière, une vérité inédite.

Sara ploie sous son joug, suspendue dans ce moment merveilleux avant le décollage vers l'empire du plaisir. Luc se noie en elle, ivre de ce qu'elle lui communique, un feu exquis. Elle semble si naturelle dans cette offrande, admirablement femme, qu'il bande jusqu'au gémissement. Il adore son intensité qui fourmille. Dès qu'il a goûté à sa bouche, il s'est senti saisi par le plus étourdissant des tourbillons.

Tétanisée, la jeune femme le rapproche d'elle pour éprouver, la première fois, sa virilité contre sa hanche. Elle ferme les yeux et lui permet de l'écraser de son torse, elle écarte ses cuisses et se frotte contre lui. Il laisse échapper quelques mots qui l'enflamment encore plus :

– Je bande depuis cet après-midi, pour toi, de toi.

Sara ne s'est jamais sentie si écume et flots, si femelle. Elle chuchote :

– Je suis une femme orientale de la pire sorte. Tu ne me survivras pas.

– Pourquoi ?

– Parce qu'avec nous, c'est fatal.

Luc grogne contre elle :

– Vous êtes fortes pour les discours, vous les femmes. Ici on est dans le cul et dans la baise.

Sara tressaille, le cru des propos la fait vaciller de désir. La voilà en face à un homme inconnu qui semble la comprendre mieux que quiconque. Les yeux dans les yeux, ils viennent de se reconnaître élève et maître, ou maître et élève, qu'importe, le jus coule à flots entre eux et il faut s'abreuver de l'ivresse de l'instant.

Chacun va apporter quelque chose pour que la leçon soit grisante et que les rôles soient inversés.

Les tempes de Luc battent sourdement. Sa langue a pris d'assaut chaque recoin de sa bouche. Alors qu'elle ferme les yeux, envahie de sensations, Sara guide ses doigts sous la jupe. Ils sont impatients et fiévreux.

Luc ne s'est pas trompé. Sara transpire une sensualité refoulée, une inhibition délicieuse. Son appétit est évident à travers ce que laissent suer ses yeux et sa respiration. Il adore saccager des territoires nouveaux, extraire l'ardeur d'une situation, labourer un ventre et en extirper le suc.

Avec elle, Luc ne fait aucun effort. La finesse de sa peau, la rondeur de sa poitrine, la soie de son sexe font de lui un homme qui se dresse comme un roseau. Le chemisier défait, la jupe relevée, les cuisses écartées, elle est livrée à lui comme toutes les autres. Mais celle-là dégage tant de pudeur et d'audace que le plaisir, parce qu'il est transgressif, semble se dédoubler. Il se perd dans son long cou, sa glorieuse poitrine qui se révèle en vallée d'onctuosité. D'une main, il écarte brutalement sa culotte déjà toute mouillée. Elle veut l'enlever, mais il ne le lui permet pas. Il va la prendre ainsi, le slip baissé et la jupe relevée.

Son membre se débat à sa porte. Habituellement, Luc exige une fellation, mais, avec Sara, il n'a besoin d'aucun jeu. L'excitation est rapide, vive, charnelle, folle et gourmande. Il est dans l'urgence de la darder, d'écartier les pétales de soie pour explorer ce ventre haletant. Il la fend comme la plus froide des lames qui pénètre la plus fiévreuse des laves.

Sara se fait traverser et gémit dans sa bouche. Remplie de lui, à l'assaut de ses secousses, elle traque la fougue et la supplie de la délivrer. Ses yeux fermés font d'elle une femme perdue. Comment exprimer ce qui circule et qui est

intraduisible ? Entre eux, l'intensité augmente avec chaque respiration ; l'ardeur, avec chaque soubresaut.

Sara dérape. Debout, contre le mur, elle lui permet de la fouiller et de l'explorer. Contre ses lèvres, elle ne se lasse pas de geindre de ce plaisir qui rôde sur le point d'exploser. Elle n'est plus dans le désir, elle est devenue simultanément pieuvre et fontaine du désir. Le leur est brûlant et impérieux, galopant sous la peau comme une reine répudiée qui réintègre son trône.

Luc essaye de se retenir, mais cette femme l'a traqué dans ses tentacules pour le propulser au pic en quelques minutes sans aucune étape préliminaire ni préparation. Il glisse dans une sphère où il adore s'infiltrer. Celle de ce désert où sa raison s'éclipse pour faire jaillir la pulsion de la peau. Elle est magnifique avec Sara, moirée, glorifiante et glorifiée. Bienheureux, comme son sexe qui tressaille, il se laisse envahir par l'exaltation. Il dévore son sein, il mord son épaule, il suce sa langue, il lui broie le ventre, il tire ses cheveux. Surpris par la fièvre, cannibalisé par son ardeur, Luc pousse un cri sourd dans son cou. Des convulsions grêlent son dos. En une seconde, on dirait qu'il a oublié son identité, qu'il flotte dans un univers doux et chaud. Une fusée de plaisir âpre et généreux s'est emparée de tout son être. Il coule dans l'outrance de cette femme.

Sara a ouvert les yeux, étonnée que ce soit fini si vite. Elle essaye de l'embrasser, mais il se détache d'elle et retourne s'habiller. Le mur est dur contre son dos. Les joues incendiées, les cuisses poisseuses, la jeune femme est incapable de bouger ni de réfléchir. Sa voix la fait frissonner.

– Tu peux rester. La chambre est payée jusqu'à demain. Je ne sais pas si je vais te revoir. Souviens-toi, en venant ici, tu as accepté mon contrat #NoRules.

La porte d'une chambre d'hôtel ne claque jamais. C'est un son feutré et glissant qui fait réaliser à Sara son désarroi. Il est parti ! Il est parti ! Parti sans lui parler, sans la remercier, sans lui accorder la moindre importance. Il est parti sans se soucier de son plaisir, sans lui demander. Rien.

Sara demeure haletante, imprégnée de son énergie de mâle, possédée et ensuite livrée au vide, à elle-même. Les cuisses dégoulinantes de ce qui est déjà un souvenir, elle se faufile entre les draps du lit et glisse prestement la main entre les jambes. Elle tremble de son plaisir inachevé. Les yeux fermés, le ventre tendu, elle réagit rapidement au mouvement circulaire pour y puiser la satisfaction qu'il ne lui a pas donnée. Le plaisir ne tarde pas à la tordre en deux. C'est un cri étouffé qui la surprend. Cette jouissance de lui, sans lui, la fait tressaillir magnifiquement. Ce n'est pas assez, elle en redemande, son corps hurle et elle lui fournit la gratification. Des spasmes puissants la secouent. Ils lui prouvent à quel point il a réveillé un plaisir latent ne voulant qu'exploser. C'est long et merveilleux, l'extase sourde dans son ventre qui irradie son corps. Mais, au-delà du désir aliénant qu'il a dégoûdi, derrière cette satisfaction d'une faim jusque-là bâillonnée, il y a une révélation, un début de réveil. Une femme qui émerge de la profondeur de sa nuit et qui fait face à sa vraie nature.

Sara reste longtemps ainsi dans cette chambre d'hôtel impersonnelle, le regard rêveur, la mèche rebelle, le ventre repu et l'âme en attente. C'est fou, ce qui s'est passé aujourd'hui. Elle sait très bien qu'elle a poussé la porte pour pénétrer dans un nouveau monde dont elle n'est pas encore certaine de saisir l'horizon. Cet homme l'a traitée comme la pire des putes, sans aucun respect. Mais, au fond d'elle-même, elle l'admire. Aucun lien, aucune promesse ne les retient, rien à part cette faim étanchée. Alors, pourquoi reste-t-il dans sa tête ? Son téléphone vibre chaque minute, mais elle préfère prendre la nuit

pour revivre ou oublier ce moment. Tout ce qu'elle sait, c'est qu'elle ne luttera pas contre le raz de marée. Il est grisant.

Rentré chez lui, Luc s'est douché. Après l'orgasme enragé qu'elle lui a donné, il a senti l'urgence de s'arracher à elle. Il s'est esquivé comme s'il se fuyait lui-même. Ce soir, il soupe avec un client allemand ; il doit rapidement réviser quelques notes préparées par son adjoint. En arrière-plan, l'image de la délicieuse inconnue, surtout de ce visage de madone, ne le quitte pas. Ses yeux baissés, sa bouche gourmande qui prononce « non », mais qui s'autorise le contraire, cette chaîne en or avec la médaille de la Sainte Vierge qu'il a malmenée, tout ce qu'elle dégage comme contradictions l'excite énormément. Elle se veut femme, mais semble n'avoir rien exploré côté corps. Maladroite et malhabile, elle a quand même réussi à le satisfaire en si peu de temps. Mais il n'est pas rassasié. Oui, il a encore faim de sa timidité, de son audace à venir le retrouver à l'hôtel et surtout de sa sensualité révélée et dont elle a eu si honte.

En se séchant, il remarque qu'il est toujours tendu. D'elle. Son désir ne tombe pas. Elle est puissante, la salope. C'est normal, elle a le goût de la pêche que l'on croque en plein été et qui nous étonne par sa pulpe acidulée et fraîche, alors on en redemande. Elle a la saveur du vice qui cherche le courage de s'affirmer. Elle lui plaît. Beaucoup. Ce n'est pas bien.

En sirotant un whiskey, avant de sortir souper avec son client, il efface soigneusement son numéro. Sara est dangereuse, car elle laisse une trace. Pernicieuse, cette fissure qui semble s'ouvrir, non invitée, parmi les cloisons verrouillées des émotions. Son premier souvenir d'elle est la mèche brune qui frôlait sa joue rebondie et blanche ce matin. C'est à ce moment-là qu'il a senti le désir de la posséder.

Cela devrait s'arrêter là pour rester dans la litanie des collections, et non pas pénétrer une spirale qu'il essaye d'éviter à tout prix, celle des sentiments.

Luc a envie de la revoir. Autour d'elle flottent les rivages inexplorés d'une possibilité d'attachement, de désir musqué non défini, de début de dépendance. Il couche avec les femmes pour les classer, les oublier. C'est ainsi depuis des années. convoitées et possédées dans une répétition compulsive qui lui plaît. Luc fuit tout asservissement. Dès qu'il perçoit que des filets l'entourent, il brouille les pistes en plongeant entre les cuisses d'une nouvelle conquête.

La sexualité pour lui, c'est pour se perdre et non pas pour se trouver. Il n'agit pas de cette façon pour affronter des fantômes, mais plutôt pour les effacer. En effet, c'est un jeu fou sans règles à suivre. Il tient à ce que cela demeure ainsi. Sara est tout ce qu'il doit éviter, car, d'avance, il sait qu'elle possède assez de munitions pour se faufiler entre les barbelés des émotions. Il a senti naître l'envie d'aller vers elle. Elle lui manque déjà alors qu'il la connaît à peine. Il la réclame. C'est un très mauvais signe.

Luc respire profondément et termine son verre. Dans l'appartement silencieux et désert, la nuit a tout encerclé. Ici, le soleil ne pénètre que sur invitation et la lumière n'a le droit d'inonder les lieux que sur commande, la sienne.

... Sara ou le masque

Quand Sara rentre chez elle ce soir-là, tout ce qu'elle veut éviter, ce sont les autres, surtout ses parents. Passé 21 h, elle ose espérer que peut-être, par miracle, la maison sera vide.

S'il est difficile à concevoir dans la mentalité occidentale qu'une jeune femme de trente-trois ans habite encore chez ses parents, cela demeure la norme chez les Libanais. On ne quitte le domicile de son père que pour pousser la porte de celui de son mari. Sinon, c'est la grande honte, le *aar*.

Pourtant, Sara a réussi à s'échapper temporairement au harnachement de sa tribu. Peu après avoir obtenu son barreau, elle s'est envolée vers Toronto. Elle y est restée trois ans, consommant finalement une liberté euphorique et euphorisante qu'elle n'avait jamais connue.

Une raison professionnelle peut être considérée comme valable pour obtenir l'autorisation de s'éloigner du clan. Dans une société où les autres restent sans cesse aux aguets d'une faille pour critiquer, il était respectable, aux yeux de ses parents, de fournir ce type d'explication. En effet, à l'époque, Sara avait réussi à les convaincre qu'il était essentiel pour sa carrière de jeune avocate de faire son stage dans le cabinet prestigieux où sa candidature avait été retenue, à Toronto. Le stage terminé, voyant que la jeune femme excellait dans son domaine, on lui avait proposé un poste.

Sara a bien aimé son séjour en solo. Elle a apprivoisé un retranchement, loin des griffes grégaires, pour découvrir un espace, comme une île vierge, regorgeant de possibilités. Elle a fait du yoga et s'est inscrite à des

activités de bénévolat. Elle a suivi des cours d'espagnol et fait de nombreuses sorties avec ses collègues et ses nouveaux amis. Pour la première fois de sa vie, Sara a découvert, loin d'une famille affectueuse mais étouffante, la libération de la surveillance continue. Malgré cela, sa mère et sa sœur pouvaient arriver n'importe quand chez elle, le coffre de l'auto remplie de plats cuisinés. En outre, Sara était tenue, naturellement, une fois par mois, de retourner à Montréal.

Cette distance entre elle et eux était très salutaire. Sara adore ses parents et sa sœur, ses oncles et ses tantes, mais, à un moment donné, elle était obligée de tout justifier et de faire un rapport au sujet de toutes ses sorties. Elle ne pouvait même pas envisager de voyager avec son petit copain de l'époque. Il fallait toujours avoir recours à mille ruses pour pouvoir respirer en toute liberté. Sara a donc eu le courage de couper le cordon libanais pour vivre à sa guise loin de la surveillance oppressante contre laquelle elle se débat depuis qu'elle a une conscience.

Or, un été, de retour à Montréal pour des vacances, Sara a fait la connaissance d'un dentiste d'origine libanaise. Ils se sont plu. Il était gentil et courtois. Ses parents l'ont bien sûr tout de suite adopté comme futur gendre. Elle a par conséquent décidé de retourner au Québec pour donner du souffle à une relation qui semblait prometteuse.

Toutefois, peu de temps après, elle a ressenti un malaise, se rendant compte qu'elle dupliquait une enfance et une jeunesse au goût âcre et ranci. Son futur mari et sa famille s'attendaient à ce qu'elle renonce à travailler pour devenir une épouse et une mère exemplaire. Soit habiter dans un quartier cossu, veiller au bien-être du mari et des enfants, aller le dimanche à l'église libanaise, s'exhiber en femme belle et instruite, s'oublier. Sara ne voulait pas de cette vie vitrine, pas plus qu'elle ne souhaitait réaliser le rêve de sa mère, qu'elle respectait pourtant beaucoup, en épousant un médecin. Elle avait des ambitions personnelles. Elle

était indépendante émotionnellement et financièrement. Elle était plus forte que le clan. Elle s'est donc affirmée. Au grand malheur désespoir de ses parents, elle a rompu les fiançailles.

Pour une fois, Georges et Souad n'ont rien dit et n'ont pas usé de manipulation en jouant les victimes comme ils savent si bien le faire. Néanmoins, elle a senti leur profonde déception. Trop tard, Sara a compris que, dans cette culture dont elle est issue, c'était s'imposer ou étouffer. Elle a décidé de respirer.

Sa plus grande force réside dans son indépendance financière. Lorsque ses parents se fâchent et la menacent, elle leur répond qu'elle n'a pas besoin d'eux. En fait, c'est la vérité qu'ils ont toujours refusé d'accepter. Chez les Libanais, il est nécessaire de dépendre de quelqu'un pour justifier quelque chose. Sara a détecté ce jeu malsain très jeune : je t'aime, alors je te donne beaucoup, mais, en échange, tu es docile ; tu n'es pas docile, je te retire ce que je t'offre. Une espèce de cercle vicieux que Sara a brisé en fréquentant l'université, puis en ayant un revenu qui ne dépend de personne dans son entourage.

En outre, comme il est toujours tabou de parler de relations physiques devant ses parents, elle n'aborde jamais ce sujet. C'est comme nier qu'elle a un corps nourri de sensations. L'évoquer, c'est s'attirer les foudres de ses proches, alors il vaut mieux faire semblant. Semblant qu'on n'a pas d'esquisse de désir, car la libido libanaise ne peut s'exprimer, semble-t-il, que dans le conjugal permis par la religion. Ce pays qui paraît si beau sur les photos, avec ses paysages montagneux et sa mer féerique, parfois elle le déteste. Elle rejette cette mentalité victime des apparences qui veut se définir dans le regard d'autrui et jamais dans le sien. On se soucie toujours de ce que dit l'autre et rarement de ce que l'on pense vraiment.

Cette peur irraisonnée du jugement des gens de son entourage, ce pouvoir ridicule qu'on leur donne, elle l'abhorre.

Mais, ce soir, c'est plus pénible que d'habitude, car Sara a besoin de silence. Elle est fortement secouée par ce qui vient d'arriver avec Luc. Elle doit retrouver ses esprits. Néanmoins, comme à l'accoutumée, le salon est rempli à craquer. Toute la communauté est là : sa tante, ses deux oncles et leurs femmes sont attablés autour d'un festin typique des soirées à la maison : un taboulé fraîchement mélangé, la purée de pois chiches et d'aubergines, des pizzas à la viande, un plateau de légumes, du fromage, etc.

Il lui est impossible de regagner le havre de sa chambre pour se ressaisir de cette soirée imprévue, courte et si intense. Évidemment, Sara doit saluer toute la tribu. Sa culotte est encore poissée du plaisir musclé qui l'a secouée et, sur la joue qu'elle tend à son père, le parfum effronté de Luc n'a pas eu le temps de s'estomper. Comme d'habitude, sa tante lui reproche de trop travailler et d'éloigner, en conséquence, un éventuel mari. Sa mère, Souad, place immédiatement une assiette débordante de nourriture devant elle. Bien entendu, le sujet de l'heure est le mariage de sa petite sœur, Leyla, qui aura lieu en mai. Le fiancé, qui habite à Montréal depuis peu, a accepté de le célébrer sur place à condition que ses parents puissent obtenir un visa et venir assister à la cérémonie. Alors, tous les soirs, la *familia* débat du protocole à suivre, du choix du menu, de la veillée de la mariée, de la salle à louer ou à ne pas louer, de la musique, de la liste des cadeaux, etc.

Au moment où Sara essaye de s'éclipser vers sa chambre, sa mère la talonne. Devant la porte de la salle de bains, ses yeux sont interrogateurs et méfiants.

– Tu es sûre que tu es allée dîner avec les gens du bureau ? Car, ma fille, tu sens la sueur d'homme.

Excédée, Sara répond :

– Tu sais, maman, je suis épuisée, laisse-moi tranquille avec tes questions qui n’ont aucun sens. J’ai une grosse journée demain.

– Oui, je sais, Sara. Personne ne t’a demandé de travailler. Tu aurais pu te marier avec le *hakim*¹ il y a bien longtemps et te passer de ce boulot qui t’épuise.

Sara ne répond pas et repousse fermement sa mère pour se barricader à double tour dans la salle de bains. C’est l’unique endroit où elle peut rester toute seule dans cette maison.

Luc a tenu parole. Il l’a baisée et il ne lui a pas accordé le contrat. Après cet instant fugace, Sara a attendu un appel qui n’est jamais venu. Elle a scruté ses courriels et SMS pendant plus de trois jours à l’affût d’un signe. Rien. « Connard, salop et fils de pute, *ya khara*² », se plaît-elle à répéter mentalement. Elle a tendance à avoir recours à des mots arabes quand elle est dans le trop-plein d’émotions et elle l’est. Elle écume de colère et de frustration, contre lui, contre elle-même et contre la vie.

L’irritation est là. Impitoyable, elle voile ses gestes de déception et masque ses yeux d’agacement perfide. Et pourtant, au fond d’elle, sournoise comme un virus qui couve avant de se manifester, la vérité rôde. Sara sait que c’est elle l’idiote et la stupide. Elle est arrivée à lui sur un plateau d’argent, livraison immédiate et, après, larguée.

Néanmoins, derrière l’humiliante réalité, Sara est consciente que cette expérience est bien au-delà du simple corps à corps. Elle est convaincue que leurs chemins se croiseront à nouveau. Cette attirance, ce feu dément qui a

¹ Le médecin, en arabe.

² Espèce de merde, en arabe.

circulé entre eux doit être nourri de quelque chose de plus grand qu'eux. Cette rencontre était tout sauf ordinaire.

C'est dommage, elle aurait tant souhaité le revoir, se présenter à un autre rendez-vous, prendre le temps de mieux connaître le personnage et surtout se reconnecter à cette énergie. Mais l'instant était trop bref et il est parti sans explication. C'est tellement humiliant pour une femme de se faire abandonner ainsi, mais elle a bien accepté ses conditions. Elle est bien placée pour comprendre la portée d'un contrat. Elle en est une spécialiste.

Cela fait déjà deux ans que Sara travaille chez Larsons & Sons. C'est un des plus grands et prestigieux cabinet d'avocats au Québec. Elle a passé trois entrevues avant d'être retenue. Le processus de sélection a pris plus de trois mois. Diplômée en droit de l'éminente université McGill, forte de plus de cinq ans d'expérience, la jeune femme a finalement réussi à décrocher le poste d'associée. Depuis, elle y consacre plus de soixante-dix heures par semaine. C'est une formule qui lui convient. Elle s'investit dans son travail et y puise une grande satisfaction. Maître Anis est très appréciée pour sa minutie et la rapidité avec laquelle elle gère ses dossiers. Dans la jungle professionnelle, elle est surtout réputée pour son savoir-faire et sa vive intelligence.

Sara est née, à Montréal, dans une famille libanaise ayant émigré au Canada pour fuir le conflit qui a ravagé la région dans les années 1980. Elle ne connaît du pays natal de ses parents que la musique arabe qui joue tout le temps à la maison, la gastronomie riche et variée, l'église libanaise et les inévitables réunions familiales de tous les jours.

En effet, peu après leur arrivée, Georges et Souad ont entrepris les formalités nécessaires pour que frères et sœurs puissent également profiter du programme du

gouvernement canadien destiné aux Libanais. Sur cette nouvelle terre d'accueil, dans ce lointain Canada si différent du Liban, ils ont tous choisi d'élire domicile dans le ghetto libanais à ville Saint-Laurent. Dans cet enracinement forcé, le clan s'est reconstitué, nourri par les traditions du pays natal. Le grand méchant loup, c'était l'autre, ce Québécois aux coutumes et au mode de vie si différents des leurs. Pour eux, c'était la famille qui primait, le partage, ainsi que la vertu des filles qu'il fallait absolument marier vierges et de surcroît à un Libanais. Il n'était pas question d'union mixte. Souvent, en rentrant à la maison, sa mère racontait que la fille d'un tel ou d'une telle sortait avec un Québécois. Elle hochait la tête en murmurant : « *Ya haram* » comme si elle revenait de funérailles.

Georges et Souad Anis ont suivi le schéma classique de tous les immigrants. Ils sont restés collés à leur communauté où les promesses sont souvent fallacieuses. Ils ont appris, à leurs dépens, que le travail et le salaire ne correspondaient pas souvent à ce qu'on leur avait fait miroiter. Embauché, à son arrivée, comme aide-comptable dans une grande épicerie libanaise de Montréal, Georges travaillait d'arrache-pied pour un salaire de misère. Souad faisait des travaux de couture, gardait des enfants à domicile, et avait un service de traiteur non officiel de bouche à oreille. Comme il était impensable de laisser les petites à la garderie, Souad cuisinait la nuit. Sara et Leyla ont donc passé une enfance à saveur de *kebbé*⁴ et de feuilles de vigne à la viande.

Peu de temps après, en raison du succès du service de traiteur maison de Souad, ils ont décidé d'un commun accord d'investir dans un restaurant et de se lancer à leur compte. Georges s'occupait des achats, de la caisse et des commandes et Souad, de la cuisine. Dans le quartier

³ Quel malheur, en arabe.

⁴ Plat à base de viande et de blé concassé.

libanais de Saint-Laurent, en banlieue de Montréal, l'aventure du Tfadallo⁵ a été rentable. Comme les frères et la sœur de Georges ont également émigré au Canada, ils ont pu fonder une vraie entreprise familiale. Au fil des années, ils ont acquis une excellente réputation, leur restaurant proposant une cuisine ethnique de très bonne qualité et à des prix raisonnables.

Le succès du restaurant a permis aux Anis d'acheter une grande maison et d'envoyer les deux petites à l'école privée. Beaucoup plus tard, Sara a décidé de poursuivre ses études à l'université. Studieuse et appliquée, elle a choisi le droit, car, enfant, elle voyait ses parents se débattre contre des lois et des restrictions qu'ils ne comprenaient pas. Lorsqu'elle a reçu sa lettre d'acceptation, Sara jubilait et s'attendait à être fêtée. Mais son père s'est contenté de lui dire : « J'espère que ça ne fera pas fuir un éventuel futur mari » et sa mère a haussé les épaules en la traitant de snob.

Sara a grandi ballottée entre deux identités. Depuis son jeune âge, elle parle arabe à la maison et français à l'école. Avec ces deux langues se sont également forgées, au fil des années, deux personnalités bien distinctes. Il y a Sara la responsable, la respectueuse et la gentille à la maison et il y a celle qui est un peu fofolle, spontanée et rêveuse. Une sorte de schizophrénie avec laquelle elle a appris à composer avec tact et souplesse. La Libanaise et la Québécoise se côtoient, mais fusionnent rarement. Les règles de comportement sont bien distinctes. L'une est prise dans les us et coutumes d'un pays aux valeurs familiales et conformistes, et l'autre s'épanouit dans un contexte où la liberté est un moyen d'expression continu. Il y a la famille libanaise et le milieu québécois avec des frontières bien délimitées et des comportements définis. Une sorte de ligne de démarcation entre le bien et le mal.

⁵ Bienvenue, en arabe.

Toute l'enfance et l'adolescence de Sara, et par la suite celle de sa sœur cadette Leyla, ont été orchestrées et ponctuées par la présence de la famille proche et élargie. Personne ne pouvait éviter le déjeuner du dimanche qui regroupait chez eux les oncles, les tantes, les cousins et les cousines après la messe.

Les anniversaires, les premières communions, Noël, Pâques et même les vacances estivales se faisaient en groupe.

Georges et Souad avaient une peur bleue que les petites perdent le sentiment d'appartenance au pays et surtout les valeurs libanaises. L'ennemi, c'était toujours l'autre, celui qui est différent, ce Québécois. Les petites filles se démarquaient à l'école par leurs habits à la mode et leurs bijoux, mais surtout par la distance qu'elles mettaient entre elles et les autres.

Sara et Leyla allaient à l'école arabe du samedi et suivaient des cours de catéchèse à l'église libanaise. Elles ont grandi couvées et surprotégées, mais surtout ultra surveillées, car elles étaient des filles. C'est ainsi qu'elles sont demeurées ancrées dans la mentalité libanaise des années 1980. Le temps a passé, mais leurs parents sont restés agrippés, à l'instar de bon nombre d'immigrants, à leurs principes au moment où ils ont quitté leur pays natal comme si les saisons étaient restées figées après leur départ.

Tirillées par cette dualité constante et déchirante dont personne ne parlait, Sara et Leyla ont créé des bouées individuelles pour survivre. La première s'est affirmée dans son travail et la seconde a trouvé réconfort dans les bras analgésiques et inextricables de la nourriture.

Si Sara est parvenue à décrocher un diplôme en droit de la prestigieuse université McGill, Leyla a décidé de rester dans les frontières rassurantes du restaurant familial. Elle n'a pas voulu fréquenter l'université et s'est contentée

d'apprendre les rudiments de la comptabilité avec son père. Au restaurant, elle a pris les rênes de tout ce qui est achats, salaires et assurances. Au restaurant, Leyla a également accueilli vingt kilos supplémentaires et a amorcé une guerre sans espoir contre leur rempart. Le problème n'est pas la prise de poids, mais ce qu'il cache.

Mais c'est aussi au Tfadallo que Leyla a rencontré un jeune médecin d'origine libanaise qui a ouvert, tout récemment, son cabinet dans le quartier. Il venait déjeuner là chaque midi. Tony était toujours ravi de bavarder avec Georges et Souad de politique libanaise et d'autres choses. Dans cette ambiance familiale et authentique, il a trouvé son ancre. Il a fait la connaissance de Leyla et a tout de suite été séduit par sa simplicité et par ses valeurs. Travailleuse, sincère, honnête et enjouée, la jeune femme avait tout pour lui plaire.

Après quelques mois de fréquentation et avec le consentement de Souad et de Georges, qui s'enorgueillissaient déjà d'avoir un gendre médecin, les deux amoureux se sont fiancés. Les noces sont prévues pour mai, ce qui met une pression énorme sur Sara. En effet, tout le monde lui répète c'est maintenant son tour pour que la joie soit complète. C'est typique de la mentalité libanaise : toujours favoriser dans le chantage, l'attente de quelque chose et ne jamais se contenter du présent et de ses conditions.

Ainsi vit Sara, un masque invisible sur le visage, une dualité sous la peau et des tonnes de tiraillements dans la tête. Au fil des années, le climat familial est devenu si étouffant que la seule manière de le supporter est de faire semblant. Courtiser les mensonges et broder des excuses pour fuir un quotidien qu'elle aime et qu'elle respecte, mais qui ne le la représente pas du tout. La jeune femme n'aspire donc qu'à commencer à vivre et non pas à observer la vie comme elle le fait depuis si longtemps.

... L'empreinte invisible sur Luc

Personne ne le sait ni le devine. Personne ne peut même le soupçonner. Luc vit seul et ne permet à quiconque de franchir les frontières corrodées de son monde personnel. Son milieu professionnel, il le donne en pâture aux autres, mais sa vie privée est barricadée à double et triple tour. Il n'autorise aucun être humain à écarter les griffes du gardien de son jardin secret.

Luc ne se regarde jamais dans le miroir. Il fait exprès d'éviter de croiser son propre regard. Un entraînement qu'il s'est imposé enfant et qui est devenu une vraie gymnastique. Un souvenir affligeant qu'il a toujours voulu fuir, une vérité pénible qu'il a tenu à museler. Un moment insoutenable qu'il a tenté d'effacer. Ce jeu, au début inventé pour amoindrir la douleur d'enfant, est devenu une habitude d'adulte.

Démuni par le piège de son enfance, livré subitement dans l'arène des adultes, il a fait ce qu'il pouvait devant la brutalité de la révélation, la noirceur de la douleur et surtout l'injustice qu'il a éprouvée. Il a préféré nier. Se regarder dans les yeux, ç'aurait été avouer la terrible vérité qui lui a été dévoilée.

Il y a longtemps, mais le souvenir reste cruel et sa simple évocation le plonge dans un sentiment paralysant de honte et d'injustice. Pire encore, de profonde trahison et de révolte. Cette dernière est hargneuse comme un jardin fleuri en plein été qui est dévoré par les parasites et qui dépérit pour se transformer en champ de ronces desséchées.

Il y a longtemps, mais on dirait qu'hier est toujours aujourd'hui. La rondeur d'une épaule familière charnue et

rose, des cheveux bruns épars sur un oreiller, la médaille de la Sainte Vierge autour d'un cou et ensuite le rôle de l'homme. De l'homme qui n'est pas son père, mais qui a pris d'assaut son lit, s'est penché sur sa femme, la mère de Luc.

Par la suite, le regard incendié de sa mère qui a croisé le sien pour devenir affolé, fou et aliénant.

Ce jour-là, dans l'embrasure d'une porte, Luc a disparu aussi vite qu'il était apparu. Le battant a été entrouvert et fermé en un éclair. Mais l'effet de cette seconde a plongé l'enfant dans le poison du déni, dans les affres de la culpabilité et, plus tard, dans l'océan du rejet. Jamais sa mère ne lui a parlé de cet évènement ; jamais Luc n'a osé le mentionner.

Depuis ce jour-là, il évite son regard. Depuis cet instant, il fait exprès de ne pas croiser le sien. S'il a réussi à camoufler le venin des traces que laissent certaines révélations, il n'est jamais parvenu à en apaiser la douleur. Pendant des années, il s'est débattu, sans aucune aide, contre le monstre invisible de l'incompréhension qui engendre la culpabilité. Pour y échapper, il a fallu museler le cœur dérégulé. Celui qui a été trahi. Celui qui s'est fermé comme les pétales d'une fleur violée par le vent alors qu'elle s'était offerte dans une confiance absolue.

Cette révélation a fait sauter en éclats, dans la brutalité d'un silence figé, les parois moelleuses de son enfance. Du jour au lendemain, il est passé d'un monde protégé et doux à celui impitoyable et vénal des adultes. Lorsque la vague de la vie, salvatrice ou destructrice, rugit, c'est souvent en silence. On a toujours l'impression que les éclats de joie ou de douleur sont tonitruants alors qu'ils sont invisibles et insonores.

Mais l'enfant ne savait pas comment museler les démons dans sa tête ni gérer la tempête d'émotion qui s'était

abattue sur lui. Le secret a fait exploser une peine sourde dans sa poitrine, alimentée par un sentiment d'injustice, d'irréparable. Pour échapper à la déception, pour faire taire la douleur, il a fallu ériger des murs et explorer des planètes inconnues. Il a tout fait pour oublier, mais il n'a jamais pu. Le poison s'est nourri de lui-même. Au cours des années, le venin a fécondé des fleurs toxiques qui se sont propagées là où il leur a ouvert la porte. Dans ce qu'il avait de plus précieux et de plus vulnérable, les vaisseaux de son cœur.

Il n'y a que l'amour qui puisse nourrir le non-amour et le faire échouer, conquis, sur les grèves de la vie. Mais Luc a barricadé la porte. Dans son inconscient trompé, les émotions ont été cataloguées génératrices de déception et de douleur. Il a donc déclaré l'émotion d'amour usurpatrice. Pire, il lui a donné le masque de son pire ennemi.

Luc a vécu la trahison de son père à sa place. Il a porté l'opacité d'un secret qui, au fil des années, telle une blessure que l'on ne parvient pas à panser, a infecté ses relations avec les autres et surtout avec les femmes. Comme le choc était monumental et le mutisme alourdi de déshonneur, la honte a recouvert de son voile sombre une grande partie de son intimité avec l'autre.

Luc n'a aucune confiance en la femelle. Avec le temps, il s'est forgé une armure qui ne permet à aucune émotion de filtrer à travers les maillons serrés de son filet de fer. Il a canalisé toute son énergie vers sa carrière et la multiplication des gratifications sexuelles. Après de brillantes études en droit et seulement quinze ans sur le marché du travail, il est devenu une référence incontournable en droit constitutionnel au Québec et au Canada.

Les études et ensuite le travail ont nourri la vie de Luc en défis et en réalisations.

Il n'a jamais vraiment ressenti le besoin de fonder une famille ni celui de vivre en couple.

À vingt-cinq ans, une maîtresse plus âgée que lui a entrouvert la porte vers des avenues libertines. Elle l'a entraîné dans plusieurs expériences d'amour en groupe. À deux, ils ont plongé dans un réseau souterrain à Montréal : une série de soirées privées ou dans des clubs échangistes. Ils sont devenus des habitués des sorties coquines et de l'exploration frénétique des sens.

De cette expérience, Luc a émergé comme un dieu. Tétanisée, la sexualité du jeune homme s'est déchaînée dans la tiédeur des corps, la volupté des femmes et l'extrême variété des situations. Il lui arrivait de se réveiller avec trois personnes dans un lit, sans se souvenir des ébats de la veille. Souvent, ils étaient plusieurs hommes avec une femme ou bien elles étaient deux ou trois autour de lui. Il a découvert des sensations nouvelles et des axes de plaisir aux émotions fortes. Il a exploré des scénarios, répondu aux pulsions les plus folles pour repousser de plus en plus la limite et l'endurance de son désir. Il a conquis des territoires entre les cuisses des femmes et brisé des promesses sur leur sein. Il a escaladé des vallées, fendu des hanches et s'est versé dans des ravins dont il ne se souvient plus les parfums.

Rapidement, il a compris que cette hypersexualité débridée, cachée et vicieuse, lui donnait des ailes. Plus il pilonnait des ventres, plus le plaisir écumait, plus il brillait par une activité intellectuelle exceptionnelle. Ses fonctions cérébrales étaient à vif, son analyse affûtée et ses idées innovatrices.

À trente ans, Luc a ouvert son premier cabinet à Montréal. Dans le paysage du droit, il raflait les plus gros contrats, il était sollicité par les clients les plus prestigieux. Rapidement, le jeune et brillant juriste s'est affirmé comme une référence dans son domaine, se spécialisant dans la

résolution des litiges durant les négociations. Il a engagé les meilleurs pour former une équipe reconnue pour son expertise, sa rigueur et ses opinions. Peu de temps après, Luc a présidé des comités nationaux avec des membres de la magistrature du barreau. Tout récemment, il a été honoré par le Conseil du Barreau du Québec qui lui a remis une médaille devant les tribunaux du Québec, notamment la Cour supérieure et la Cour d'appel.

Derrière la façade impeccable et professionnelle du jour, il y avait des nuits torrides à saveur de souffle chaud et de chair embrasée avec des partenaires interchangeables. Plus les femmes se diversifiaient, plus le sexe s'exaspérait, plus Luc devenait puissant. Plus il coulait sur la peau des autres, plus sa sève de vie se renouvelait. Une spirale excessive dans laquelle il balançait son alpha et son oméga.

Il a eu des compagnes qui l'ont supplié de rester avec elles, de penser à commencer une relation. Il n'en a jamais vu ni l'utilité ni la nécessité. Sa disposition était la poursuite et l'entretien de la tyrannie de la jouissance renouvelée par la chasse et la conquête. La redondance n'avait pas de place dans sa vie.

Luc se plaisait beaucoup dans cette vie aux pans amovibles et fluides. Il avait trouvé son équilibre dans ce clivage dont lui seul définissait les frontières, dans cette contradiction flagrante entre la façade professionnelle et la dérive personnelle. Comme si l'une nourrissait l'autre et vice versa. Au fil des années, il s'est calfeutré dans ce qui était devenu un mode de vie pour lui, une sorte de loi qu'il avait baptisée « *No Rules* ».

Néanmoins, à l'approche de la quarantaine, tout d'un coup, sans avertissement, les choses ont changé. On dirait que le corps s'est rassasié des indispensables soirées. Il est entré en mode d'indigestion. La stimulation de la nouveauté a perdu son attrait. Son souffle, son désir et sa

fougue se sont espacés. Il a commencé à avoir des pannes et un ralentissement d'une libido qui était auparavant si vorace. Il s'est mis à se mouvoir dans ce qui est programmé, dans le machinal. Les exploits sont devenus automatisés et, dans cet amoncellement de chair offerte pétrie et traversée, Luc a senti monter en lui, pour la première fois, l'ennui. Il a ralenti ses sorties nocturnes pour se retrouver emprisonné dans une vie balisée par le travail sans aucune activité humaine.

Pour remédier à ce vide, côté personnel, il a ravivé quelques relations qui semblaient porteuses d'un espoir de survie, mais il s'est cogné à des soirées lourdes de silence et à des nuits où le désir, rugissant au début, s'étiolait entre les draps des heures. Il a pris l'habitude de s'enfuir et de ne plus répondre à celles qui le pourchassaient. Subitement, les ventres offerts et les cuisses luisantes provoquaient le dégoût au lieu de la convoitise.

Depuis tout récemment, il n'arrive plus, sans stimulations diversifiées, à garder le cap lorsqu'il est avec une seule compagne. À trop être éveillée pendant des années, par la multiplication des aventures passagères, sa sexualité s'est faite paresseuse. Luc a donc commencé à avoir besoin de deux ou trois femmes autour de lui pour bander. Même la porno dure n'arrivait plus à l'exciter. La saturation lui est tombée dessus d'un coup sans aucun signe précurseur. Pour retrouver cette tension magnifique, il est devenu dépendant des clubs de massage. Il s'est habitué à payer deux ou trois filles pour lui procurer du plaisir.

Ce corps de femme, entrevu jadis en train de s'agiter, cette peau, la chair de sa propre mère livrée à un autre, ce souvenir qui le hante, il a essayé de l'enterrer sur chaque sein qu'il a pétri et dans chaque secousse des ventres qu'il a possédés.

Mais il n'a jamais réussi à combler la brèche ni à réparer cette blessure infantile. Alors que chaque conquête pour lui était un trophée, ce n'était en fait qu'une tentative de consolation de l'inconsolable. Le cœur sclérosé se vengeait dans le sanglot du sexe en déversant des cris étouffés de la peau.

... À travers le treuillage

La soirée du temps des fêtes organisée par le cabinet Larsons & Sons bat son plein. Elle se déroule, comme à l'accoutumée, au Ritz-Carlton de Montréal. Chaque année, le cabinet envoie une invitation généreuse à ses employés, partenaires et clients pour une célébration fastueuse. Les deux propriétaires sont ravis de convier leur communauté à trinquer, à souper et ensuite à danser toute la nuit.

Les lustres de la salle de banquet scintillent de mille feux, et les robes des femmes éclatantes, parmi les sapins ornés, enrobent l'ambiance d'un air festif. Les cheveux sont brillants, les talons vertigineux et les lèvres savamment dessinées. Tout semble être figé dans la perfection d'une photo de magazine de mode. Les hommes se pavanent en costume sombre et les rires fusent au rythme des « tchin-tchin ». Le vin coule à flots, c'est l'allégresse totale.

Ravissante, parmi ses collègues, moulée dans une courte robe noire, les cheveux bruns relevés en chignon, l'œil oriental aux aguets, les lèvres détendues, Sara entretient les conversations les plus diverses et les plus farfelues. On parle de voyages, de cadeaux, de nouveaux films, de spas à la mode et de rumeurs. Un tel achète un tel, une telle couche avec un tel, etc. On s'éclaffe pour rien, la bonne humeur règne. On trinque et on fait des promesses qui restent suspendues dans les bulles de champagne.

Derrière cette apparente légèreté, la jeune femme lorgne l'entrée de la salle. Elle sait que sa silhouette haute et imposante traversera bientôt les portes de sa vie. Hier, avant de quitter le bureau, elle est allée vérifier auprès d'Annie, la réceptionniste, la liste des invités qui ont confirmé leur présence. Maître Luc Grandbois en fait bel et

bien partie. Sara surveille son arrivée comme le sol assoiffé aspire à la pluie, comme la lune guette le soleil.

Douce attente, tendre oscillation des minutes avant ce à nouveau qu'elle espère tant. Voilà enfin un contexte favorable qui a répondu à son souhait. Celui de croiser son chemin et surtout son regard. Il a laissé une telle impression sur elle, en si peu de temps, que le souvenir de leur instant ne s'est jamais dissipé dans la vapeur de la mémoire.

Par instinct, Sara sait qu'une énergie dévorante de la sorte ne peut pas rester inassouvie ; elle ne peut être nourrie que si elle est partagée. Trois mois après leur pseudo-rencontre, la jeune femme est encore en feu. La simple évocation de son nom provoque en elle émoi et embrasement. Cela doit bien venir de quelque part, non ?

Il est arrivé seul, le sourire en coin, le cheveu soyeux, le regard dévastateur et la bouche appétissante. Luc salue plusieurs personnes avec un charme inégalé. Sara fait de son mieux pour valser entre les groupes pour tranquillement se rapprocher de lui. Elle fait volte-face pour se retrouver emprisonnée par la foule contre lui. Elle sourit subrepticement et lui aussi. Moment enchanteur où les regards se soudent, indifférents à tout ce qui les entoure, et qu'ils voguent en imaginant des scénarios.

Encore, ce sentiment divin de couler comme une rivière, de vibrer comme une feuille livrée au plus délicieux des vents. Le sourire narquois qu'il affiche et l'étincelle débauchée dans ses yeux lui indiquent qu'il n'est pas aussi indifférent qu'il en a l'air.

Sara attaque. Autour d'eux le brouhaha et en elle l'attente suspendue comme le plus puéril des espoirs.

– Je vous ai écrit, vous n'avez jamais répondu.

Subjugué, Luc ne se lasse pas d'admirer ce visage aux yeux pénétrants, ourlés de noir, ces cheveux lissés et, surtout, cette mèche brune qui s'est échappée de son chignon. Elle est venue frôler une joue rosie par la conversation. Quand elle parle, la mèche frotte contre sa pommette. Comme la première fois qu'il l'a vue. Ce mouvement lui appartient et il est extrêmement sensuel. Il la trouve superbement belle, ornée par l'émotion qu'elle lui communique sans le passage obligé du langage des mots.

– Pourquoi le ferais-je ? Ne pas répondre est en soi la réponse. Une fois, c'était bien. Après, ça tombe dans le régulier et, moi, je le fuis.

Légèrement déroutée, Sara ajoute :

– En fait, c'était pour garder le contact, du moins parler. Et puis votre *No Rules*, finalement, il obéit à sa propre loi, un peu ridicule, non ?

Piqué, Luc se penche vers elle.

– Vous savez très bien que l'on ne s'est pas vus pour parler.

Sara fait la moue.

– Je trouve que c'est dommage pour vous, c'est tout !

Amusé, Luc rétorque :

– Dommage pour moi ? Mais pourquoi donc, Sara ?

– Se comporter de cette manière, comme un... comme...

Ironiquement, il la laisse se débattre. Elle finit par le dire :

– Comme un monstre !

Luc renverse la tête et éclate de rire. C'est le rire d'un homme affranchi qui écrase tous les autres par la force que

cette liberté lui donne. Celui du géant qui lorgne un nain. Ensuite, il se penche un peu pour chuchoter :

– Je suis un monstre qui ne se cache pas comme toi, petite sainte nitouche.

Confuse, la jeune femme rétorque :

– Me cacher, mais de quoi ?

C'est instantané. Luc déclare :

– Tu te caches de toi, avant tout et ensuite des autres.

Il se tait, troublé. Tout près d'elle, il peut respirer son odeur de jeune fille sage comme le parfum sauvage que dégagent les berges invitantes non explorées. Son corps reste en alerte. Il se souvient de la saveur tiède de sa bouche et du velouté de son sexe. Ses yeux noirs, ses lèvres entrouvertes, la position en attente de sa hanche, ses escarpins ont fait mousser le souvenir d'une peau frôlée qui lui a procuré, bien que très brèves, des sensations ardentes.

Elle ne le sait pas, mais cela fait longtemps qu'une femme, à elle seule, n'avait réussi à le faire réagir pour la posséder comme il l'a fait cette soirée-là. Avec fureur et vigueur, dans un état de transe que l'on ressent souvent adolescent et qui nous quitte au fur et à mesure que l'émerveillement de la première fois s'éloigne.

Autour d'eux, le bourdonnement des autres s'intensifie ; scellée entre eux, la vague du désir aussi. Elle circule, brutale et exigeante, elle gronde, assoiffée et affamée. Elle rampe, rapace comme la plante grimpante qui pose inexorablement ses filets.

Sara détecte dans sa voix qu'elle le trouble et cela lui donne le pouvoir de l'affrioler. Luc se sent admirablement bander en présence de cette femme. Sa voix est devenue

plus douce, plus basse et plus vicieuse. Il murmure :

– On est dans un hôtel, tu sais.

Sara aime bien cette fenêtre qu'il entrouvre ; elle attrape la balle au bond. Les yeux nacrés, elle s'approche de son oreille. Discrètement, elle frôle du genou son entrejambe. Un mouvement à peine perceptible, mais assez senti pour comprendre qu'elle lui fait l'effet souhaité. Son regard a changé. Le désir l'a entièrement irisé de lumière dorée. Elle susurre :

– Monsieur don Juan et Casanova réincarnés, avec toi, pas besoin de chambre, ni même de lit. Simplement un mur et un peu d'obscurité. Avec toi, pas besoin d'un gentleman, simplement d'un monstre.

Luc reste impassible. Il n'a pas envie de discuter de sa vie intime devant un tas d'étrangers aux aguets. Il guide la jeune femme vers un coin plus discret.

– Écoute, Sara, je suis un homme franc et direct. Ma seule règle, c'est de ne pas en avoir dans ma vie personnelle. *No Rules* est ma devise. Je vis librement. C'est courageux de vivre de cette manière, de défier à tout moment les codes et ceux qui les imposent. Je ne demande à personne de me suivre s'il ne le souhaite pas. C'était clair, non ?

Les invités sont priés de prendre place aux différentes tables. Le dîner va débiter. Sara ne peut pas le laisser partir de cette manière.

– Attends, Luc. Tu me dois une réponse. Pourquoi moi ?

– Je ne te dois rien. Mais je vais te le dire. Toi, parce que tu es tout à fait surprenante avec ta pudeur inattendue. Toi, parce que c'est nouveau pour toi et que ce n'est pas automatique. Tu le vis, ton désir, c'est exaltant, tu le transpires. Il te consume. Toi aussi, car tu es une affamée. Une bombe sur le point d'exploser, une femme au bord de découvrir son suc, sa force. J'ai décodé tes signaux

invisibles. J'étais curieux, j'ai proposé un rendez-vous, tu es venue. Ah, aussi, Sara, toi, car ta sensualité est ignorée, ta sexualité couve, et tes élans sont contradictoires. Il y a une sorte de détresse en toi, oui, un cri que j'ai eu envie de provoquer et c'est le mien qui m'a surpris.

Sara s'attendait à tout sauf à cette réponse déstabilisante.

– Moi, affamée, mais de quoi ?

– Mais de plaisir, Sara. Tu es une très belle femme, mais tu n'assumes ni ta féminité ni ta sexualité. C'est si évident dans ton comportement. Regarde comment tu agis comme une petite fille innocente, alors que tu sais pertinemment bien de quoi il s'agit ici : de cul. Néanmoins, laisse-moi te dire que cela fait de toi la proie idéale pour le mâle. Idéale à chasser et à dévorer. Sache que la féminité est un instinct, pas une apparence. La féminité est une chimie que tu dégages et que tu livres. Toi, tes pores sont blindés, tu projettes une idée, mais pas le sentiment. Tu es tout sauf qui tu veux être : une femme qui s'affirme dans sa sexualité. Quand j'étais avec toi, j'ai senti la tienne, elle est tellement refoulée que j'ai eu envie de défoncer la porte, ni plus ni moins. J'ai eu envie de toi. Voilà, c'est aussi simple que cela.

– C'est tout ? Et après ? Je n'ai jamais pensé à ça et... est-ce que c'est tellement évident ?

– Oui. Derrière cette robe courte et ces talons hauts, derrière cette coiffure parfaite et ce maquillage de professionnel, il y a un désespoir terrible. Celui de ne pas pouvoir t'exprimer. Exprimer qui tu es. Quand une femme est sur le point de découvrir tout ce que la sexualité va lui révéler, elle est à son summum de séduction, car elle tanguent entre la vierge inexpérimentée et l'experte blasée. Tu sais, le mâle adore conquérir de nouveaux horizons, il n'aime pas se prélasser à l'ombre du même arbre. Sache que l'homme, Sara, il ne veut que bander et se soulager, qu'importe la femme qui est avec lui. Qu'elle soit putain ou vierge, il veut jouir. C'est très simple.

– Quoi ? Non, je ne suis pas de ton avis. Qu'en est-il des sentiments ?

Pensive, elle reprend :

– Mais comment, qui je suis ? Je le sais très bien.

– Je suis un homme franc. Si mes propos te choquent, c'est que nous ne parlons pas du tout le même langage. Et puis, qui es-tu réellement ? Derrière la façade, derrière le masque, Sara ? Sache que tu es en mode exploratoire. Si tu es courageuse, tu iras jusqu'au bout. Ta sexualité est un moyen d'expression, mais c'est également un pouvoir dont tu ignores les récompenses. Une énergie étouffée tourne en rond ; libérée, elle exulte. Écoute, je ne te le cache pas : tu me plais, car tu me fais bander vite et bien. Tu me donnes envie de te défoncer ici même.

Quel culot, mais quel ravissement également de se sentir vivante et embrasée à nouveau ! Allumée, les joues rougies par l'allure qu'a prise la conversation, Sara s'approche de lui, la respiration haletante.

– Je veux. Je te veux encore. Je t'en supplie, je veux, je veux encore.

La voix chaude et entrechoquée de Sara s'est faufilée en lui comme une fusée. Rapidement, il évalue le temps qu'ils ont, le lieu où ils se trouvent, la possibilité de capturer ce moment en râles et en gerbes de plaisir. Lui aussi éprouve l'envie désaxée de la dévorer.

Les toilettes les plus proches sont désertes. Ils savent que l'on pourrait remarquer leur absence, mais ils s'en fichent. Les mains tremblantes, les genoux branlants, Sara a bloqué la porte et elle s'est retournée vers lui. Elle veut qu'il la voie ainsi : une femme en feu avec des instincts de putain, tellement son désir est dévastateur. Comme le vent furieux qui souffle sur le désert brûlant. Elle s'accoude au mur et

remonte doucement sa robe, pour lui révéler ses cuisses, le triangle de sa culotte, l'opaline de son ventre, un peu d'elle. Elle. Prête à être dévorée par lui, son loup.

Luc est entièrement happé par ce qu'elle dégage : une sensualité impétueuse, un volcan de sensations. Il devrait se demander s'il y a des caméras de surveillance, mais l'urgence est trop impérieuse.

Il se presse contre elle comme le ferait un adolescent.

Il lui mange la joue. Cette joue bombée et offerte qui le fascine depuis leur première rencontre. Elle est pleine, charnelle et tendre. Un vrai délice que de laisser ses lèvres goûter cette peau tendue comme un fruit au grain satiné. Sara s'est reconnectée à cette énergie glorieuse qui vient d'eux. Il lui plante l'index dans la bouche. Elle est torride, elle ne veut que se désaltérer de lui. Ses lèvres sont comme des sables mouvants qui n'aspirent qu'à le faire chavirer. Les sens sont déliés et délirants. Ils ont échappé à toute logique ou tentative de raisonner. Pourtant, Luc, la respiration haletante et le pantalon tendu, se détache d'elle. Ses yeux sont voilés, il semble décontenancé. Il se passe une main dans les cheveux.

– Je vais réserver une chambre pour 23 h. Je t'enverrai le numéro.

Le ton est ferme et catégorique. Il ajoute :

– Nous devons retourner avec les autres. Reviens dans la salle d'ici cinq minutes.

Sara jubile. Elle le retient par la main.

– Luc, pourquoi ne va-t-on pas chez toi ?

– Personne ne va chez moi, Sara. Pourquoi pas chez toi ? Est-ce que c'est près d'ici ?

– Non, moi, c'est compliqué. Je... enfin, j'habite encore chez mes parents.

Luc éclate de rire spontanément et quitte les toilettes. Accoudée contre la porte, le corps en feu, Sara serre son téléphone contre elle. Dans quelques heures lui, elle et lui à nouveau.

Pour Sara, c'est le plus délectable des soupers, le plus long et le plus érotique. Au fil et à mesure que les minutes s'égrènent se rapproche sa récompense : lui. Sans mentionner le fait de se retrouver dans la même pièce et de s'ignorer alors que la promesse du corps à corps embrase leur cerveau et fait palpiter leur ventre.

De loin, Luc voit bien que la jeune femme, les pupilles agrandies, les joues rouges, la bouche entrouverte, le regard lascif, bouge avec des gestes lents comme celle qui se prépare à la plus puissante des déflagrations. Pour lui, l'attente de Sara est merveilleuse, tant l'excitation fait gonfler son pantalon. Elle conserve le désir chaud et vif avec des promesses explosives.

À 23 h, alors que l'on sert le dessert, Sara voit Luc saluer les gens, autour de lui, et quitter la salle de banquet sans un regard vers elle. Il est tellement imprévisible qu'elle se demande s'il n'a pas changé d'avis. Elle a placé son cellulaire contre sa cuisse, sous la table. Elle attend le signal. Il ne tarde pas à se manifester. Sous sa peau, le sang rugit. Ses mains tremblent alors qu'elle doit s'excuser et saluer interminablement ses collègues.

Encore un corridor d'hôtel et un ascenseur comme la dernière fois, un long vestibule et une porte que l'on pousse. Dans la tête de Sara résonnent tous les interdits répétés dans l'enfance et l'adolescence. Le rabâchage de sa mère, les leçons de morale de son père. Ne jamais coucher avec un homme, ne jamais perdre sa virginité avant le mariage. Sara s'est déjà donnée à quelques-uns, mais Luc est le premier qui soit parvenu à réveiller en elle tant de sensations. On dirait qu'elle bande comme un homme.

Luc est debout, au milieu de la chambre. Une silhouette dessinée dans l'ombre qui l'attend. Impatient. Ses mains, sa bouche, son corps, sa langue s'abattent sur elle comme la foudre qui déchire le ciel d'été en pleine canicule. Sara gémit alors qu'il ne l'a pas encore touchée ; elle se laisse aller dans ce merveilleux courant qui redonne au corps tout son sens, celui de résonner.

Ils s'embrassent comme des aveugles, comme des miraculés. Dès qu'elle est apparue, Luc a perdu pied, happé par sa douceur et sa brusquerie, par sa peau qui sent l'enfance protégée. À son contact, il est envahi d'une énergie dévoratrice. Ses gestes sont spontanés, le mouvement de son corps est pulsionnel. Il adore quand une femme parvient à faire taire le mental et à le propulser dans un torrent de sensations fiévreuses. Les yeux fermés, il laisse la frénésie voguer sur une vague de délices. Cette fois-ci, il veut la voir, il n'est pas question de passer outre un si bel objet.

Il la déshabille au complet. Il défait sa robe et mord son épaule. Il effleure la chaîne en or à son cou et la médaille de la Sainte Vierge. Il caresse les seins dressés et laitueux à travers la dentelle de son soutien-gorge. Ils sont tellement pleins qu'ils vont faire céder les fleurs en soie qui les galbent. Ses doigts se perdent dans la vallée recourbée de leur profil. Il fait glisser sa culotte et lui effleure le bas du ventre. Celui-ci est bombé comme la fleur qui penche la tête avant d'être dévastée par la tempête.

Couchée sur le lit, nue, offerte à ses mains et à sa bouche, Sara se fait râper la peau par la chemise et le pantalon en laine de Luc. Elle serre ses cuisses, à cause de son éducation. Martelés dans sa tête, les propos pour nier ce qu'elle a de plus beau à offrir, la fleur de son sexe, se pulvérisent.

Luc plonge dans sa provocation refoulée, dans sa honte de

petite fille quand sa mère détournait les yeux au moment où il fallait lui savonner l'entrejambe.

Il efface sa culpabilité, il la fait renaître sur les rives de sa propre existence.

Il se débat dans la tendresse de ce ventre lisse et plat, de cette vallée de soie aux collines fleuries et folles. Il écarte violemment ses cuisses alors qu'elle continue de résister. Il saccage sa honte. Il l'ouvre et plonge sa tête pour la manger, la boire et l'écarteler avec sa langue. Sara se tord de sensations divines qui coulent en elle.

Elle a goûté sur ses lèvres le goût musqué de l'odeur de sa petite femme. Le tenir dans ses bras, ainsi livré à l'esclavage de son désir la rend folle. Leurs gestes s'enchaînent et les enchaînent dans une danse délectable. La ceinture claque et Sara décode le signal de son seigneur.

Contrairement à son habitude, Luc est doux et prévoyant. Il la suit et la cadence. Il grogne et geint, il sombre et émerge. Il a perdu pied dans cette magie sulfureuse. Il la couche sur le ventre et lui parcourt le dos de baisers. Entre les jambes de Sara, son sexe est impatient de se faire capturer. Par-dessus elle, contre sa joue et perdu dans ses cheveux, il se glisse en elle et elle gémit. Il est gros, il est dur, il est fort. Elle n'attendait que lui pour être chevauchée de cette manière et hurler de plaisir.

Il prend sa bouche et elle continue de crier, son sexe palpite inlassablement. Luc n'a aucune envie de se retenir et elle le fait tressaillir par son intensité. Il gonfle, proche de la douleur. C'est sublime et merveilleux, la tyrannie de sa jouissance. Cela fait une éternité que Luc ne s'est pas déversé dans le ventre d'une femme. Habituellement, il est maître de son plaisir et le module au fur et à mesure de sa montée.

Luc divague. Avec Sara, la résistance s'est détachée de lui comme une peau morte. Il s'enfonce dans les délices de la fièvre partagée. Il renonce à toute analyse, à toute logique. Il se laisse porter par le torrent et autorise aux digues d'exploser sans aucun contrôle. L'écume est exquise.

Elle vient se lover dans ses bras naturellement et il n'a pas le courage de la repousser. Deux naufragés dans un lit d'hôtel sur un radeau sans capitaine.

Luc se relève sur le coude. Il lui caresse la joue. Une tendresse inouïe frétille dans sa poitrine.

– Comme tu es belle ! Tu caches un soleil en toi. C'était bien, c'était bon. Tu es bien, tu es bonne. Ce n'est pas de la technique, c'est du naturel. N'importe qui peut procurer du plaisir, mais c'est l'intensité qui fait la différence. Et toi, Sara, tu n'es que cela : élan et furie, du moins avec moi.

Sara ne dit rien. Elle respire la peau de cet homme inconnu, elle promène ses mains sur son torse poilu.

Luc poursuit :

– Ne m'appelle pas. Je te ferai signe dans une semaine. J'ai envie de t'inviter à un party. Un party spécial. Je... tu me plais, mais je ne fais aucune promesse. Et puis... s'il te plaît, peux-tu ne plus mettre cette chaîne avec cette médaille ? Plus personne, de nos jours, ne porte de tels bijoux.

Étonnée, Sara rétorque :

– C'est ma médaille de baptême. Je ne l'enlève jamais.

– Baptême, Sara ? Et tu la portes encore ?

Sara lui offre un sourire enchanteur. La vie coule, elle a défoncé les barrages, elle gronde d'avoir été en captivité pendant trop longtemps.

– Je suis heureuse.

« Oui. Derrière cette robe courte et ces talons hauts, derrière cette coiffure parfaite et ce maquillage de professionnel, il y a un désespoir terrible. Celui de ne pas pouvoir t'exprimer. Exprimer qui tu es. Quand une femme est sur le point de découvrir tout ce que la sexualité va lui révéler, elle est à son summum de séduction, car elle tangue entre la vierge inexpérimentée et l'experte blasée. »

... Le radeau des autres

La neige a commencé sa valse dans le ciel de Montréal. Les flocons virevoltent allègrement et viennent se déposer avec douceur sur le bord de la fenêtre de la chambre de Sara. Légèrement contrariée, cette dernière inspecte le ciel. La météo a prévu peu de précipitations, mais l'épaisseur des flocons inquiète la jeune femme. Elle doit sortir ce soir. Ses parents vont rouspéter et insister pour qu'elle annule l'évènement ou bien ils vont proposer de la conduire. Sara a inventé une excuse, comme d'habitude. L'objectif est de neutraliser les questions de sa mère et les commentaires dont elle la bombarde trop souvent : « Pourquoi ne pas travailler le jour ? Franchement, c'est débile d'organiser des rencontres le soir. Ces gens n'ont pas de famille ou quoi ? »

Comme il le lui avait promis, Luc l'a invitée à l'accompagner à une soirée chez des amis. Il a parlé d'une ambiance particulière. Il lui a suggéré de porter de beaux dessous et lui a rappelé que son hygiène doit être impeccable. Flattée, Sara n'a pas relevé le ton ironique dans sa voix. Elle a simplement fait attention de bien noter l'adresse, à Outremont, le quartier le plus cossu de la ville. Tant mieux, ses parents ne connaissent personne dans ce coin-là.

Bousculée par un horaire surchargé au bureau et par diverses demandes de dernière minute, elle est arrivée très en retard à la maison et vient de s'enfermer dans la salle de bains. Le temps presse et cette fichue neige va rendre les choses encore plus compliquées.

Le miroir lui renvoie le reflet d'une jeune femme aux courbes dangereusement dévoilées. Elle a enfilé des bas qui s'arrêtent à mi-cuisse et s'est parée de ses dessus les plus affriolants : un soutien-gorge en soie rose et une minculotte en dentelle. Sara ne se trouve pas belle, elle se sent belle, car elle a l'intention de le rendre fou. Ce soir, la femme est déchaînée comme une louve longtemps privée de chair fraîche. Cette chimie entre eux est absolument affolante. Vivement tout de suite avec Luc !

Et maintenant, la plus grosse épreuve l'attend. Il va falloir raser les murs du salon et traverser le barrage de la famille avant de s'esquiver. Il ne faut surtout pas que quelqu'un devine qu'elle porte une robe au décolleté plongeant sous la robe en tricot noire qu'elle a enfilée pour la cacher. Mais c'est inévitable, son père la voit passer et l'interpelle.

– Sara, mais où vas-tu ? Viens t'asseoir un peu avec moi, c'est quoi cette vie à toute allure, ma chérie ?

Sara marmonne :

– Je suis en retard, papa. Je dois filer. Promis, demain soir, je rentre plus tôt du bureau et je soupe avec vous.

Elle évite de s'attarder et de croiser le regard de son père. Pour se reconforter, elle se dit que si elle ne ment pas, elle n'a pas de vie.

– Mais il est 20 h et il y a une tempête de neige ! Les routes sont glissantes. Météo Média recommande d'éviter de sortir de la maison. Viens, viens, ma fille. Tu es tout le temps si pressée ! Assieds-toi un peu à côté de ton père à qui tu manques. Du travail, du travail et toute cette jeunesse que tu voles, ma chérie, sans mari et sans enfant.

La télé est allumée comme toujours sur le canal libanais. Georges, bien qu'il ne soit retourné qu'une fois au pays depuis son départ il y a déjà plus de quarante ans, a gardé

un attachement profond à sa terre natale.

Souad entre dans le salon avec un plateau de fruits. Elle est étonnée de constater que Sara est toute maquillée.

– Mais où vas-tu, ma chérie ? As-tu remarqué ce qui se passe dehors ? Tu portes une robe, en pleine tempête de neige ? Tu vas tomber malade !

Dubitative, elle poursuit :

– Mais, dis-moi, elle n'est pas un peu courte ?

– Mais, maman, je ne vais pas conduire, je vais prendre un taxi.

– C'est quoi, cette habitude d'organiser des rencontres la nuit ? Vous ne pouvez pas travailler pendant le jour, *ya bénté*⁶ ?

– Maman, tu sais, lorsque nos clients sont en ville, c'est la moindre des choses que de les inviter à souper le soir.

Toujours mentir.

Son père ajoute :

– Sara, s'il te plaît, évite cela la prochaine fois. Envoie quelqu'un d'autre à ta place. Que ferais-tu si tu avais mari et enfants ? Il n'y a pas de respect pour la vie de famille dans ton domaine de travail ou quoi ?

– Mais je n'en ai pas pour le moment, papa.

Sara se sent s'enliser dans les remontrances habituelles. À travers les rideaux de la fenêtre de la salle à manger, elle voit se profiler l'ombre d'une voiture. Elle enfile prestement son manteau, zippe ses bottes, ouvre la porte et lance :

– J'y vais, ne vous inquiétez pas !

⁶ Ma fille, en arabe.

Le taxi s'est arrêté devant une grande et belle villa. Sara règle rapidement la course en évitant le regard du chauffeur. Il l'a vue se tortiller tout à l'heure sur la banquette pour enlever sa robe en laine. Évidemment, devant l'habillement de la jeune femme, il doit penser qu'elle est une call-girl.

Les bottes en cuir à talons hauts de Sara crissent sur les marches recouvertes d'une fine couche de neige. Le vent soulève sa jupe et s'engouffre entre ses cuisses dénudées. Debout devant la porte, Sara est encerclée par le froid. Janvier est mordant à Montréal, mais rien ne pourrait l'empêcher de venir rejoindre Luc.

Une femme blonde, dans la quarantaine, peut-être plus, l'accueille. Elle est habillée en robe longue et noire. Elle exhibe un profond décolleté que l'on ne peut pas ignorer. Elle marche pieds nus sur le carrelage en marbre blanc. Elle titube un peu et ses yeux bleus semblent avoir de la peine à se fixer. Sa voix est suave. Rapidement, ses mains s'emparent de la nouvelle venue. Elle roucoule :

– Tu dois être Sara, l'amie de Luc. On vient tout juste de passer à table. S'il te plaît, donne-moi ton manteau. Oh ! Du champagne, merci, tu es trop fine ! Comme tu es jolie, de la pure gourmandise !

Elle l'embrasse sur la joue, mais garde ses lèvres contre sa peau. Ce simple geste met Sara mal à l'aise.

Au regard approbateur de Luc, cette dernière note qu'elle passe le test. Ses seins sont libres, à peine retenus par un soutien-gorge en soie, sous un haut entrelacé qui laisse entrevoir leur générosité. Ses cheveux sont détachés et son maquillage est léger et naturel. Sa jupe danse autour de ses hanches et on peut deviner, sur l'éclat blanc des cuisses, la dentelle noire du porte-jarretelles.

Sara salue tout le monde. Luc la tient par la taille pour les présentations. Intérieurement, elle jubile. Ce soir, ils sont en couple. La jeune femme se sent merveilleusement bien. Elle n'est qu'onde et déhanchement, elle flotte dans une bulle fauve. Les amis de Luc sont plus âgés qu'eux. Elle entend s'égrener des noms dont elle ne se rappelle déjà plus que l'intonation. Que lui importent les autres ? Elle est là pour Luc et avec Luc.

À table, on boit beaucoup et les plats se vident pour être remplacés aussitôt par d'autres. Sara répond poliment aux questions et participe aux conversations. On parle de généralités, de ski, de nouveaux restaurants et de la dernière exposition au musée. Ils semblent tous bien se connaître. Intimidée, Sara se contente de boire, d'un trait, plusieurs verres de vin. Il faut dire qu'il est exquis. Elle remarque, toutefois, qu'il règne, en marge des discussions, une ambiance indéfinissable. Une sorte de complicité tacite dont elle ne fait pas partie.

Autour d'elle, le décor est épuré. Tout est blanc, les fauteuils en cuir, la table, les rideaux et les coussins. Des vases en argent regorgent de fleurs pimpantes. Sara apprend que son hôte est cardiologue et sa femme, dermatologue. En tout, ils sont quatre couples. On la presse de boire, on lui fait des compliments et les mains qui se posent sur elle s'attardent plus qu'il ne le faut.

Luc est charmant et élégant, en complet sans cravate. À côté d'elle, il chuchote dans son oreille, il verse son vin, il se penche quand elle parle. La jeune femme se sent légère et euphorique. Elle avale un verre de champagne et trois verres de vin blanc. Toutefois, malgré la légèreté apparente, Sara demeure nerveuse, elle ne sait pas pourquoi.

Tout d'un coup, elle sursaute. Alors qu'elle discute avec la femme qui se trouve en face d'elle, elle détecte une main baladeuse, sous la table, qui se pose sur sa cuisse nue.

Paralysée, elle ne bouge pas. La main se fait pressante et des doigts audacieux repoussent le pan de sa culotte pour venir l'écartier. Caressée, dans cette complicité invisible aux yeux des autres, la jeune femme se sent rougir.

Une excitation fulgurante traverse son corps comme l'éclair. Le débit de Sara s'accélère et ses joues deviennent cramoisies.

« Luc est effronté de poser un tel geste », se dit-elle en poursuivant la conversation. Mais c'est tellement délicieux de se faire toucher ainsi. Sara ouvre un peu plus ses cuisses et se retourne vers Luc pour constater, à sa grande surprise, que ses deux mains sont sur la table. C'est donc celle de son hôte, assis à sa droite, qui s'est fauflée vers elle.

Troublée, Sara serre les cuisses, emprisonne la main et se tourne vers l'homme. Il parle avec sa voisine tout naturellement, et sa patte est bel et bien sous la table. À ce moment-là, une autre main vient se presser contre elle et, cette fois-ci, c'est bien celle de Luc. Sara se détend un peu. Elle s'enhardit et pose la sienne sur Luc. Il est enflé, c'est délectable de comprimer cette force. Elle le caresse à travers le tissu, et les discussions continuent. Les deux mains se font pressantes et Sara se cambre, tellement l'excitation devient vive et sournoise. Une ligne de feu exquise qu'elle n'a jamais ressentie auparavant.

Comme ils ont tous bien bu et qu'ils ont terminé le repas, leur hôtesse leur suggère de passer au salon. Les lumières sont tamisées et déjà les couples se forment. Dans la pénombre, les corps s'enlacent. Une musique langoureuse joue en arrière-plan. Quelqu'un a éteint les lampes et allumé des chandelles. Les ombres tanguent sur les murs. Troublée, Sara interroge Luc :

– Luc, est-ce que c'est normal ?

– Mais oui, je t’ai dit que c’est un party spécial. Tu n’as jamais fait ça, l’amour en groupe et avec plusieurs ?

Le cœur de Sara martèle sa poitrine. Affolée, elle ne dit rien.

– Tu vas voir, c’est génial. Tu vas adorer. Tu es la plus belle, ils vont tous vouloir te baiser.

De plus en plus agitée, Sara avale un sixième ou un septième verre de vin. Elle balbutie :

– Mais, Luc, je ne veux pas.

Luc n’écoute pas. Il prend sa main et la pose sur son sexe. Il est dur.

– Même les femmes te désirent. Regarde comment elles t’observent. Allez, viens. J’ai bien fait de t’inviter !

Luc l’allonge sur un fauteuil blanc, il lui libère un sein et relève sa jupe, il fait glisser cruellement sa culotte. Autour d’eux, des yeux avides la dévorent et des mains se tendent vers elle. Sara se fait effleurer, devant Luc, par une femme qui s’est déshabillée. Elle est belle avec une peau nacrée et de petits seins dressés. Son sexe est épilé et elle l’approche de la bouche de Sara.

Couchée, légèrement étourdie et crispée, Sara entreprend de goûter, pour la première fois, à la douceur et à l’acidité d’une autre. Elle laisse Luc la taquiner alors qu’un autre s’est emparé d’elle avec ses mains. Agitée, livrée à un plaisir inconnu et violent, la jeune femme se tord de sensations nouvelles. Elle est devenue une boule de tensions électriques prête à exploser. Son effervescence est à son comble. Elle ferme les yeux, sur le point de hurler, tellement l’idée de se retrouver ainsi offerte et caressée par plusieurs l’excite. Elle n’a jamais connu un emballement si brutal.

Mais c'est au moment où elle détecte la pointe rigide du sexe d'un homme entre ses cuisses qu'elle ouvre les yeux pour comprendre que ce n'est pas Luc. Sara est affolée. Gentiment, elle repousse ses nouveaux amis et se lève. Tout près d'elle, à sa grande stupeur, Luc est avec deux femmes qui se sont agenouillées devant lui.

Sa surprise se transforme en déception. Les signaux d'alarme retentissent dans sa tête. Ses tempes cognent fort à cause du vin englouti. C'est trop, cette jungle des corps, ce désir livré en pâture, exposé aux autres. Et elle, Luc l'offre à quelqu'un d'autre ? Et il s'attend à ce qu'elle le regarde défoncer deux filles devant elle ? Une douleur vive la traverse, un dégoût profond monte en elle. Non, elle ne veut pas, elle ne veut pas le voir lui voler son illusion. Celle de croire qu'elle est l'unique à provoquer un pareil désir. La chimère de penser qu'elle est la seule qui puisse lui procurer une telle érection se fracasse brutalement.

Les sanglots gonflent rapidement dans sa gorge et, malgré le regard flamboyant qu'elle lui lance, Luc ne bouge pas.

Sourde aux paroles des autres et à leurs mains tendues, le cerveau chaotique, Sara ajuste ses habits, récupère son sac, mais ne trouve pas son manteau. Vite, partir, vite quitter ce lieu révoltant. Elle ne veut pas les juger, mais ce n'est pas pour elle. Elle claque la porte. Elle dévale l'escalier à toute vitesse, dérape et tombe sur son derrière dénudé et embrasé. En se relevant, la tête flageolante d'avoir trop bu, elle constate que Luc est en face d'elle. Il s'est rhabillé. Dans la nuit, elle distingue mal son visage.

– Tiens, tu as oublié ta culotte.

Il essaye de ne pas rire devant le loufoque de la situation.

La jeune femme, frigorifiée, lui lance un regard meurtrier et poursuit sa course dans la neige.

Il faut trouver un taxi et fuir cette folle escalade, ce fiasco, cette merde.

Elle avance, vacillante ; l'alcool avalé trop vite l'empêche de penser. Elle grelotte de froid.

Une voiture s'arrête à sa hauteur. Doucement, Luc l'aide à monter à bord et enlève son propre manteau pour couvrir ses épaules. Son ton est sérieux :

– Tu es complètement saoule, je vais te ramener chez toi.

La voix de Sara est à peine audible :

– Non. Je ne peux pas rentrer dans cet état... ma mère, mon père.

– OK. Alors, viens, on va aller chez moi.

« Non, elle ne veut pas, elle ne veut pas le voir lui voler son illusion. Celle de croire qu'elle est l'unique à provoquer un pareil désir. La chimère de penser qu'elle est la seule qui puisse lui procurer une telle érection se fracasse brutalement. »

... L'ineffable

Il la serre contre lui et la soutient dans l'ascenseur. L'appartement est grand et vide. La voix de Luc est douce à travers le brouhaha de l'alcool qu'elle a calé si vite. Troublée par cette tendresse à laquelle il ne l'a pas habituée, Sara murmure :

– Je suis navrée, je n'ai pas pu... Et puis, enfin, te voir avec d'autres m'a fait mal au cœur. Je ne savais pas que c'était ce genre de party. Je suis désolée, je t'en ai privé.

– Ne t'en fais pas, Sara. Si tu veux, on peut prendre un bain ensemble. Ça va nous calmer tous les deux.

Sara acquiesce et le suit vers la salle de bains. Sa tête cogne fort. Luc est là, elle est bien. La pièce est immense avec des installations modernes comme dans les revues de mode. Propre et impeccable tels des lieux où l'on ne vit pas. Lorsqu'il allume le plafonnier, elle l'éteint. Elle parle à voix basse, juste pour lui. Sa tête est encore chancelante ; c'est comme si elle bougeait entre les parois d'un rêve vapoureux.

– Luc, as-tu des chandelles ?

– Oui, je vais aller les chercher dans la cuisine.

Sara fait couler l'eau dans la baignoire en faïence qui trône majestueusement au milieu de la pièce. Luc revient et son profil s'incendie dans le reflet ocre de la flamme.

Sara se retourne vers lui. Elle a une envie soudaine de le déshabiller. Il hésite lorsqu'elle tend les mains pour défaire sa chemise. Elle chuchote, car le moment est empreint d'une telle sérénité, d'une tendre douceur.

– Laisse-moi, s’il te plaît. Je me sens très orientale ce soir. Laisse-moi faire, laisse-moi, Luc.

Elle déboutonne sa chemise et la fait glisser sur les épaules. Le tissu en coton frotte délicieusement son dos. Torse nu, suspendu par l’émotion qu’elle lui transmet, livré à ses mains, Luc se laisse faire en toute docilité. Happé par le regard de cette femme qui le palpe avec tant de délicatesse sincère, il découvre un toucher, qui pour une fois n’est pas sexuel, mais tremblant de tendresse.

Les doigts de Sara effleurent son ventre et elle fait tomber son pantalon. Elle évite son sexe et retourne, magnétisée, vers son nombril. Il sursaute un peu, mais lui permet de poursuivre. Ce sont des mains généreuses aux paumes comme des branches d’arbre qui ont pris d’assaut ce qui se cache au plus profond de ses entrailles, ses peurs, son espoir et ses rejets. Sara promène ses mains sur ce ventre musclé d’homme qui s’abandonne tout en restant hérissé.

La muraille est vaincue, les barbelés se sont transformés en bourgeons de fleurs. Elle masse la peau pour percer le secret versé au fond. Ses paumes tourbillonnent autour du nombril où sont dissimulées des couches de déni et de tendresse verrouillée. Son doigté est si doux, léger, magique que Luc pousse un gémissement. Si son membre monte vers le ciel, son âme s’étire dans une danse au courant chaud et frétilant, frémissant de volupté.

Lorsque les paumes, branchées sur les vaisseaux du cœur, revêtent leurs habits d’apparat et viennent sulfuriser la peau pour l’encenser, la valse magique démarre. Luc pénètre dans un festin auquel elle le convie, celui des sens. En apparence pour la peau, mais ce sont toutes les émotions qui sont interpellées. Une danse à deux qui dévoile toute la fièvre de l’élan et la magnificence de l’urgence de l’union.

Sara extrait de Luc toutes les tensions, elle l'emporte vers un rivage qu'il ne s'est jamais autorisé, une dérive totale vers elle, vers ce mouvement qu'elle a commencé, vers cette bulle qu'elle a créée.

Sara se détache difficilement de lui. Maintenant, elle veut qu'il voie qui elle est : une femme qui l'aime.

La baignoire est remplie et Sara en enjambe le bord. Elle fait glisser ses habits, titube, se rattrape et dégrafe son soutien-gorge. Debout, habillée de son émotion, elle lui tend la main. Luc ne la quitte pas des yeux. Elle est magnifique, nue, enflée de féminité, ourlée de désir. Elle l'oblige à se plonger dans la mousse ombrée et tiède. Elle le place devant elle, entre ses bras et commence à lui savonner doucement le dos. Elle lui embrasse le cou, elle lui lèche les oreilles. Engourdi dans cette brume de femme, il ferme les yeux.

Luc se laisse porter par le tourbillon, encerclé par ses bras qui ne communiquent que l'offrande et l'espoir frémissant. L'écume des souvenirs, d'une autre, jadis repoussée à jamais, remonte en lui. Le mystère de son attraction pour Sara est peut-être l'élan de l'âme assoiffée d'une tendresse longtemps rejetée.

Luc se retourne vers cette femme qui en quelques mouvements a comblé son désert intérieur de quelques gouttes d'amour. Il s'affale sur son sein mouillé qu'il mord, tellement il est traversé par un axe d'émotions sublimes. Celles qui apaisent et qui ressourcent, celles qui ramènent le noyé vers le rivage de la vie. Il tire sur sa chaîne avec la médaille de la femme qui hante son souvenir.

C'est imprévu, la vague déferle de lui. Elle monte entre les barreaux de l'enfance ligotée et des déceptions collectionnées. Elle est légitime, elle quémande ce que tout être réclame : d'être aimé. C'est tout à fait inattendu,

Luc éclate en sanglots. Une émotion, comme un orgasme puissant, a secoué tout son corps.

Sara le serre fort contre elle. Ils partent tous les deux à la dérive d'un sentiment qu'ils ne contrôlent plus.

La première fois ils ont baisé, la deuxième fois ils ont exploré, mais cette fois-ci marque la vraie collision. L'alignement parfait entre la peau affamée et l'âme réveillée. Le mâle en soif d'amour et la femme en offrande totale. Le choc est brutal, certes, mais si revigorant et riche en stimulations. Une gerbe d'embrassement, un océan de bouleversement, un asile sacré et des vallées fertiles. Leurs yeux éblouis, la peau conquise, l'émotivité en érection, ils apprivoisent, avant de se l'approprier, la somptuosité de la fusion l'un dans l'autre et l'autre dans l'un.

Au-delà de l'union de la chair, l'ineffable reste la propriété des émotions dont le siège suprême est le cœur. Lumineuse et frémissante, la jeune femme se déploie en nuances d'ondulation effervescentes. Luc explore, exprime, déride, réchauffe et extirpe d'elle l'émotion qui l'habite. La vie se manifeste, le couple émerge.

... Sur sa rive

Luc a la tête qui vacille depuis ce matin. Au bureau, tout va très vite comme chaque jour. Des contrats à scruter, des réunions à présider, des dossiers à préparer, des commandes à approuver et des dates de procès à confirmer. Il n'arrive pas à se concentrer. Il ne parvient pas à se dégager du délicieux étau de la soirée d'hier avec Sara. Il a réagi spontanément et sans trop réfléchir. Il ne se permet pas souvent des réactions impulsives. Si une autre avait quitté la soirée comme Sara l'a fait, il ne s'en serait même pas rendu compte. Son plaisir passe toujours avant tout.

Mais hier, quand il a vu la jeune femme s'enfuir, dans la nuit, le visage rouge et les yeux affolés, il a repoussé les fesses et les bouches, et s'est habillé en deux secondes. Il l'a suivie. Quelque chose dans sa poitrine a bougé. L'urgence de la rattraper était impérative alors qu'elle n'était pas justifiée. Il était en si bonne compagnie. C'est la première fois que Luc se met à la place de quelqu'un d'autre pour essayer de comprendre ses sentiments et sa réaction. Il l'a fait instinctivement pour Sara.

C'était peut-être trop pour elle que tout cela d'un coup. Pourtant, beaucoup, avant elle, avaient aimé ce jeu et ce qui suivait comme ébats épars et diversifiés. Peut-être qu'il doit l'initier une première fois plus doucement. En tout cas, il y a eu quelque chose dans le regard de Sara qui a transpercé son âme. Il ne connaît que trop bien cette stupéfaction douloureuse de surprendre l'autre avec un autre. Il s'attendait à ce qu'elle soit plus frondeuse, plus détendue, plus libertine ; or, il semble qu'il se soit trompé.

Ensuite, chez lui, il s'est autorisé un dérapage imprévu. Sara a exacerbé ses émotions primitives et endormies, elle l'a touché avec des gestes enrobés d'amour, elle l'a ramené sur une rive inexplorée, celle des sentiments. Le cœur barricadé s'est détendu, le sang figé a coulé et il s'est connecté pour la première fois au sexe.

C'est nouveau, mais il n'a pas envie de lutter. C'est si agréable de se sentir, au-delà du désir, si bien dans les bras de cette femme. Glorifié par l'amour dans cette bulle divine pulsée de vibrations.

Il l'a ramenée chez elle à 1 h du matin. Ils n'ont échangé aucune parole dans l'auto. Pour la première fois, Luc avait envie de se réveiller près d'elle. Sara a compris, cette nuit-là, que l'amour ne se commande pas. Il s'abat sur nous. Il envahit tout comme la marée que rien ne peut freiner, il sursaute comme le volcan qui se réveille, il tressaille comme le bourgeon qui éclot. Une force de vie qui explose dans la splendeur de la plus éblouissante des découvertes.

L'énergie qui a circulé entre eux était glorieuse. Ils le savent tous les deux, mais ne peuvent pas encore la comprendre. Elle les a terrassés comme l'éclair et les a assaillis de vibrations. Ce n'est pas le sexe qui a hurlé, c'est tout le corps. Ce n'est pas le nectar des corps qui a suinté, c'est l'amour. Toutefois, en essayant de traquer ce qui se vit, dans une implacable logique, le mental s'enlise dans un désert d'incompréhension.

Rentrée chez elle, Sara s'est faufilée nue entre les draps. Tout son corps est resté en émoi. Avec Luc, elle a vibré par secousses, mais c'est comme si elle était en proie encore à des soubresauts internes. Pour la première fois, le bas-ventre a réagi, nourri par le cœur et irrigué par l'esprit. Un alignement complet qui fait d'elle une épave extasiée.

Elle a fermé à double tour la porte de sa chambre. Elle n'avait pas envie que sa mère trouve, le matin, ses porte-

jarretelles et sa culotte par terre. Elle les lavera demain en cachette, comme d'habitude. Une léthargie bienheureuse coule en elle. Sara s'endort comme si elle était encore dans les bras de son amant. Il reste omniprésent, souverain sous sa peau, roi entre les vaisseaux de son cœur.

Le lendemain, elle ne va pas au bureau. Elle envoie une note prétextant une gastroentérite. Pour une fois, elle ne lit pas les courriels ni ne vérifie les messages. Elle se meut dans un coma béat.

Quand la maison se vide, elle sort de sa tanière. Sur son visage nu, elle lit la révélation. C'est tendre, c'est exigeant, c'est violent, c'est irréversible, c'est l'amour. Il déborde de la douceur de son regard, s'épanche de la frénésie de sa respiration, se tapit dans la gourmandise de sa bouche et se déverse dans la tendresse de la courbe de sa joue.

Dans cette paresse étirée, Sara fait couler un bain et passe la matinée à se traîner du lit au sofa et du sofa au lit. Amusée, elle se dit que ce sont sûrement tous les orgasmes qu'elle a partagés hier avec Luc qui la plongent dans cet état. Les images se bousculent devant ses yeux. Elle ne peut pas désavouer le délire qui l'a incendiée, couchée presque nue et exposée aux regards et aux mains des autres. Elle ne peut pas nier que cette même excitation les a incités à faire l'amour dans une extase incroyablement divine.

Devant le miroir de sa chambre d'enfant et plus tard de jeune fille, elle se regarde longtemps comme elle ne l'a jamais fait auparavant. Au-delà du visible, de cette peau diaphane, de ce profil généreux de femme, elle comprend, pour la première fois, sa propre beauté. Elle a tant de fois entendu : « Sara est belle. » « Sara est bien faite. » « Sara a de la chance d'avoir des traits harmonieux. » Pour la première fois de sa vie, Sara se sent puissante, investie de son pouvoir de femme : ce sein rond, cette courbe de la taille et surtout cette vallée entre ses cuisses.

Cela fait des années qu'elle s'épile le sexe, mais elle n'a jamais vraiment regardé ce qui s'y cache.

Timidement, la jeune femme s'installe devant le miroir comme si elle était en face d'un homme. Lentement, elle écarte ses cuisses. Une ouverture étroite aux lèvres légèrement brunes camoufle un vallon carné, bombé. La peau y est crue et rosacée. Elle examine son sexe pour savoir ce qu'il voit, ce qu'il sent : une fleur aux pétales veloutés, un ravin de plis soyeux, un bouton et une montagne dressée. Sara ne s'était jamais inspectée ainsi en détail. Toute sa féminité est en éveil. Elle est devenue déesse, plante sinueuse, étoile filante. Elle est ruisselante de contentement.

Elle demeure fascinée par son propre reflet. Elle examine les joues de ses fesses et ce qui s'y camoufle. Dans son regard, la femme a pris toute la place. Elle est glorieuse, l'énergie de la déesse libérée. Elle vient de comprendre ce qui se passe en elle. En fait, c'est comme si hier il l'avait dépucelée, en arrachant l'hymen de la jeune fille pour révéler celui de la femme brute.

Une idée lui traverse l'esprit et, dans cet état de légèreté totale dans lequel elle baigne, elle cherche son téléphone. Elle se prend en photo : sa poitrine, son mont de Vénus, sa vulve. Elle se savait belle, mais maintenant elle se sent belle, c'est tout à fait différent. C'est une révélation, une force nouvelle qui monte et se nourrit exclusivement d'elle. En tout cas, c'est tellement excitant de se voir ainsi sur son propre écran : femme dans toute sa splendeur, son onctuosité, ses courbes et ses abîmes.

Une idée lui trotte dans la tête, une pensée folle. Après hier, tout est désormais possible. Pour la première fois de sa vie, Sara est libérée du jugement de l'autre. Surtout de la peur et de la honte qui menacent sans cesse son ciel bleu. Clic-clac, fait l'appareil photo.

Elle est belle de lui, il lui a donné le pouvoir d'écumer sa féminité. Sans hésiter, elle envoie les deux photos à Luc en textant : « Tu as fait de moi une femme fruit. »

La réponse ne tarde pas à venir. Luc a reçu les clichés en plein visage alors qu'il était dans un ascenseur. Elles ont immédiatement secoué son mental et dévoyé ses sens.

Sa réaction surprend Sara. Elle ne s'attendait pas à ce qu'il réponde instantanément : « Ce soir, chez moi, 20 h. »

Il ne veut plus d'hôtel. Il la désire pour lui, chez lui. Hier, elle a franchi les barbelés minés, elle est parvenue jusqu'à lui. Il ne peut plus nier. À ce stade-ci, Luc se sent incapable d'analyser la situation ni d'ébaucher un quelconque plan. Il a envie, cette fois-ci, d'écouter inlassablement le murmure de son cœur qui parle à son petit homme. Ce murmure extirpe de l'immobilité un prénom, un prénom qui semble avancer en lui à la vitesse de l'éclair. Sauvage et frondeur, il passe toutes les épreuves. Sara.

Dans la paresse imprévue de l'après-midi, Sara serre son téléphone contre elle. Elle est une femme complète, si fluide dans cet espace où résonne le mouvement de l'âme uni avec le cri de la peau affranchie de sa propre servitude.

« Elle vient de comprendre ce qui se passe en elle. En fait, c'est comme si hier il l'avait dépucelée, en arrachant l'hymen de la jeune fille pour révéler celui de la femme brute. »

... Ce dont on ne guérit jamais

Sara est arrivée détendue et souriante, les bras chargés de sacs ! En riant, devant la mine surprise de Luc, elle lui a expliqué qu'elle est passée par le restaurant de ses parents et que, ce soir, ce sera un souper libanais. Une odeur délicieuse s'échappe des cartons empilés. Comme Luc ne mange jamais chez lui, au début, ils ne savent pas trop où s'installer. L'appartement est immense, mais dépeuplé.

Il n'y a aucune chaleur, simplement quelques meubles pour créer l'illusion d'une vie. Il n'y a pas de livres ni de revues qui traînent, pas de photos dans des cadres ni ce léger désordre qui donne à certaines pièces un frémissement d'existence. Mais Sara sait qu'elle n'a le droit de formuler aucune remarque. Arriver chez Luc, c'est comme marcher sur des œufs, elle doit rester prudente. Elle n'avait aucune idée de la façon dont il allait accueillir sa proposition de souper ensemble, il est tellement imprévisible qu'elle ne sait jamais par quel côté l'aborder.

Bref, ils se sont installés, comme des enfants, autour de la table basse du salon pour déballer les différents plats et les goûter : les feuilletés aux épinards, les crêpes farcies de viande, la salade de blettes au pain frit et, surtout, le tartare de bœuf arrosé d'huile d'olive. Sara prononce pour Luc des mots qu'il ne comprend pas. Il est amusé par le sérieux qu'elle met à lui expliquer en détail les ingrédients de chaque mets. Elle porte un jean et un t-shirt blanc, elle vient de prendre son bain, et ses cheveux sont encore humides. Elle est à peine maquillée. Luc la trouve rayonnante dans cette joie naturelle que diffuse son visage.

- Voilà, c'est typiquement ce que l'on mange.
- Qui est « on », Sara ?
- Nous, les Libanais.
- Donc, tu ne te définis pas comme Québécoise ?
- En fait, oui, parfois. C'est une frontière très élastique pour moi, cette question d'identité. Pour te dire la vérité, je suis souvent plusieurs et rarement une. Avec les Libanais, je suis Québécoise et, avec les Québécois, je suis Libanaise. Plus fou que ça ?

Luc a ouvert une bouteille de vin et ensuite une autre. La nuit est tombée sur la ville, mais pas sur eux.

- Comme c'était bon, varié et frais ! Merci beaucoup, Sara. Tu es très généreuse !

Sara éclate de rire.

- Ça aussi, c'est typiquement libanais.
- Tu veux dire que, nous, les Québécois, on est pingres ?
- Non, Luc, vous, vous êtes justes. C'est nous, on déborde toujours... Et puis, le restaurant est reconnu pour sa qualité. Maman n'a jamais changé ses recettes. Tu viendras un jour, c'est dans le ghetto libanais ; ils ne vont pas te manger, tu sais, mais moi, oui.

Elle s'est retournée vers lui. Depuis hier, l'envie de remonter à bord de ce bateau fou la taraude suavement. Tout près du sien, son visage l'attire comme un aimant. Elle a faim de lui, d'eux. À son contact, le désir revient l'emprisonner dans son délicieux traquenard.

La bouche de Luc est profonde et il répond voracement à son baiser. À nouveau le bruit de la ceinture qui claque, signal pour Sara d'une félicité jouissive.

Encore une fois cette savoureuse folie de succomber au torrent, le leur. Sara est venue s'asseoir à califourchon sur

Luc. À travers le tissu de son pantalon, elle sent son excitation. Elle se frotte contre lui comme une chatte en chaleur. Il aime son audace, il adore cette exquise volupté d'avoir l'impression de transgresser. La jeune femme a le visage rouge d'exaltation et les yeux à demi fermés.

Il la laisse longtemps entre ses jambes et lui indique quand et comment augmenter l'intensité avec sa langue et ses lèvres. Il module ses gestes en lui tirant les cheveux. Accroupie, la bouche pleine de lui, Sara halète, lèche son membre, avale et suce. Pour la première fois, elle est aussi excitée que celui qui reçoit.

Les lèvres endolories et la gorge irritée, la jeune femme se relève. Luc lui arrache frénétiquement son t-shirt et son pantalon. Ses yeux sont gourmands et sa langue aussi. Il la rapproche brutalement de lui. Il cueille sur elle la saveur enivrante de leurs ébats.

Nue, couchée à plat ventre sur le sol, les mains coincées sous le fauteuil, Sara se laisse dévorer gloutonnement en poussant des cris étouffés. Il la mord, il la lape, il l'avale avec une langue insidieuse qui s'infiltré partout en elle.

La voix de Luc est rauque, son ton saccadé :

- Dis-le maintenant, Sara. Dis-le. Pourquoi viens-tu me voir ?
- Prends-moi.
- Non, dis-le. Hurle-le. Libère-toi !
- Baise-moi, baise-moi. Baise-moi, Luc.
- Voilà, c'est ça.

Ses mots prennent possession de son mental encore plus incendié que son corps.

Les murs de l'appartement deviennent jardin, le sol tremble et l'océan furieux galope sous leur peau.

Des vagues retentissantes les font chavirer vers cet espace qui ne les déçoit guère par l'intensité de son tambourinement et surtout par son acharnement à palpiter. Il est sauvage et violent, rafraîchissant et fou. Il est né d'eux, il est porté par eux, il éclate en eux. Le plaisir les terrasse, glorieux et furieux. Ils en tremblent plusieurs fois, ils chavirent en spasmes, en gémissements et en suc abondant.

Naturellement, la jeune femme vient se lover contre lui. Luc n'en revient pas du courant fulgurant dans lequel ils ont été propulsés.

– Putain. C'était dément !

– Amour.

– Sara. Sara, ne te fais pas trop d'idées. Je ne peux pas te donner ce que tu cherches, ce que tu veux.

– Mais, Luc, je ne cherche rien. Je ne veux rien. C'est le pouvoir de ce mot. Amour. Permits-lui de t'envahir, il n'exige rien de toi à part de le laisser vivre.

– Tu te trompes ou tu es en état de déni. Oh, l'amour est beaucoup plus scrupuleux que cela. Tu veux une relation, regarde-nous, on est déjà installés dans un rapprochement que je n'autorise pas. Tu sais, on peut baiser avec n'importe qui, mais quand on ouvre la porte du partage, c'est cela, la vraie intimité.

– Non, Luc, l'amour n'est pas exigeant. Il ne se nourrit que de lui-même. C'est l'être humain qui réclame quelque chose. Luc, pourquoi s'en priver ?

– Parce que certains d'entre nous, Sara, ne peuvent pas tolérer ce rapprochement. Le scénario est toujours le même : un feu et ensuite rien ou plutôt une mer de désolation. Il vaut donc mieux garder les distances voulues pour préserver la magie. Ne parlons ni d'amour ni de bêtises, vivons simplement ce feu qui nous dévore et qui nous procure satisfaction.

Pensive, Sara, ébranlée dans ses émotions, change de sujet :

– As-tu connu beaucoup de femmes, Luc ?

C'est une interrogation qui lui brûle les lèvres depuis le début, question de se positionner ou, peut-être, de mieux s'armer.

– Beaucoup plus que tu ne l'imagines.

Curieuse, elle ajoute :

– C'est-à-dire combien ?

Luc sourit.

– Plus de deux cents !

– Mais ce n'est pas possible !

– Mais oui, Sara. Un calcul rapide : dix par an et cela pendant vingt ans. Mais où vis-tu, toi ?

– Dans le ghetto libanais de Montréal ! Moi, j'ai connu trois hommes, tu es mon numéro 4. Je suis heureuse.

– Attention, pas de promesses et pas d'attentes et surtout aucune condition. J'y suis allergique.

– Mais pourquoi tant de résistance face au couple ? Où est le mal dans le fait de bâtir ensemble, de s'épauler et de partager ?

Luc fait un bond. Il lui prend le visage entre les mains.

– Bâtir ensemble ? Je n'y crois pas, c'est tout. Tu as tes convictions et j'ai les miennes. Non, mais regarde autour de toi ! Tu n'as pas vu que les clubs échangistes pullulent et que presque tous les hommes mariés se masturbent la nuit, en cachette, devant des sites pornos ?

Est-ce que tu es au courant qu'il y a environ vingt-cinq millions de sites de ce genre en pleine croissance, et que plus du quart des demandes dans les moteurs de recherche concernent le sexe ? Sara, s'il te plaît, réveille-toi avec tes idées à la Walt Disney. Dans la vraie vie, Sara, il n'y a pas de contes de fées !

– À chacun son opinion, Luc. Mais, moi, j'y crois, au couple. Bon, ce n'est pas le champagne tous les jours, mais enfin ça peut être du solide. Quand je regarde mes parents, mes oncles, tout ce monde croit en l'institution qu'est le mariage.

– Mais qu'en sais-tu, Sara ? Ce qui se cache derrière la façade est monstrueux pour beaucoup de mecs et de femmes. Si tu savais combien de femmes mariées me courent après, si tu savais combien de mecs leur passent entre les cuisses. La fidélité est la pire illusion, Sara, elle n'est pas naturelle, elle est imposée. Mais réveille-toi, bon Dieu. J'ai pitié de toi.

Décue, Sara s'est relevée.

– Je ne sais pas qui doit avoir pitié de l'autre, Luc. Franchement, je ne sais pas.

– Tu as encore beaucoup à apprendre sur la nature de l'humain, Sara.

– Peut-être que je ne le voudrai pas. Peut-être que vivre dans mon cocon me rend heureuse.

– Des nouvelles situations provoquent des excitations fraîches. Tu ne t'attendais pas à ce que je change mon style de vie pour toi ?

La conversation a vraiment pris un virage imprévu. Sara s'est rhabillée. Il ne la retient pas.

– Luc, dis-moi, je suis qui pour toi ?

– Écoute, tout cela ne sert à rien, Sara. Ce n'est pas une formule pour moi. Pour le moment, je n'ai pas l'intention d'être en couple. Je sais que tout cela ne va pas durer.

– Mais c’est quoi, « tout cela » ?

– Cette effervescence à vouloir se voir, manger ensemble, etc.

– Mais ça marche pour les autres.

– Moi, Sara, je ne suis pas comme les autres. Tout ce que je te demande, c’est de ne pas bâtir des châteaux en Espagne. La personne que je suis en ce moment peut changer rapidement et c’est déjà arrivé dans le passé. Je ne crois pas aux sentiments, je crois simplement aux *fuck friends*. Tu acceptes, tu restes dans mon horizon ; tu n’acceptes pas, tu débarques. C’est ta seule option, Sara.

– Je ne sais pas quoi te dire, mais une chose est claire pour moi : je ne veux pas te ressembler. Je souhaite garder mon émerveillement et mon espoir même si tu les trouves ridicules. Luc, cette conversation me déçoit terriblement.

– Encore une fois, c’est parce que tu as des attentes, Sara. Il ne faut pas en avoir. Pourquoi l’instinct des femmes est-il toujours de vouloir nous retenir, nous ligoter, alors que celui du mâle est de constamment explorer et chasser ? Il n’y a rien de plus débordant que ce qui se répète, ce qui est prévisible. Souvent, la situation érotique n’a rien à voir avec la personne, mais plutôt avec ce qui l’entoure. Les circonstances sont plus sulfureuses qu’on ne le pense ; c’est pour cette raison que lorsqu’elles disparaissent, la relation trépasse.

– Mais alors comment font les autres ?

– Ils plongent dans l’extraconjugal, ils fantasment sur d’autres personnes et c’est tout le temps le même scénario : on lorgne, on consomme et on passe à autre chose.

Excédée, la jeune femme rétorque :

– Mais, sans attente, il n’y a pas d’espoir, Luc !

– Mais l’espoir déçoit toujours, alors pourquoi le nourrir ?

– Parce que, sans espoir, je deviendrais un robot et cela ne m’intéresse pas du tout. Si je suis avec toi, c’est pour vibrer et non pas pour autre chose.

C'est clair que nous ne partageons pas les mêmes idées.

– Il y a des blessures qui ne guérissent pas, Sara, et des comportements si profondément ancrés en nous que même la plus délicieuse des intensions ne peut pas les changer. Il faut accepter.

– Je n'ai pas l'âge d'accepter. J'ai celui de lutter et d'obtenir. Écoute, j'ai l'impression que cette conversation ne va nulle part, alors je vais rentrer chez moi !

... Le cirque

Debout sur l'estrade, entourée de sa mère, de sa sœur, de ses tantes et de ses cousines, Leyla fixe son reflet dans le miroir, atterrée. C'est la quatrième robe qu'elle enfle et c'est une vraie catastrophe. La jeune femme a l'air d'une baleine dans une tenue qui semble l'étouffer au lieu de l'habiller. La vendeuse essaye en vain de remonter la dentelle ou de serrer la taille. Il n'y a rien à faire, l'effet demeure burlesque. Évidemment, personne ne dit rien malgré les mines hésitant entre le rire et le désarroi. Pour briser le silence, Souad déclare :

– Tu sais, ma chérie, ce sont les miroirs, ils sont grossissants. Ne t'en fais surtout pas.

Tout le monde acquiesce, à part Sara. La prise de poids de Leyla est également un sujet tabou. Il ne faut pas en parler ouvertement, car cela risque de lui donner des complexes. Malheureusement, la politique de l'autruche cesse de fonctionner lorsqu'on se trouve hors du territoire protégé de la tribu.

Cela fait des années que sa sœur est victime de régimes yoyo et qu'elle passe de la taille 8 à la taille 18 en l'espace de quelques mois et inversement. Sara sait que cette manie de s'empiffrer a débuté à l'adolescence. Leyla s'enfermait dans sa chambre pour étudier et elle avait pris l'habitude de le faire avec des sacs de biscuits, de croustilles et de barres de chocolat. Au fil des années, cette habitude s'est transformée en trouble alimentaire que personne n'osait avouer ou, pire, affronter. Sara a été la première à détecter cette dichotomie entre le comportement de sa sœur à table et ensuite celui qu'elle avait dans sa chambre.

Leyla ne mangeait rien pendant les repas. Par contre, elle s'était habituée à cacher la nourriture sous son lit et à se livrer à des vraies orgies de bouffe pour camoufler sa détresse psychologique dans les kilos. Plus la perte de contrôle s'intensifiait, plus la honte augmentait, plus le déni se barricadait, plus Leyla accumulait des couches de gras comme gage de protection d'elle-même.

Mais aujourd'hui, impossible de nier l'évidence devant le miroir qui ne reflète qu'une réalité désavouée. Leyla est en excès de poids depuis des années.

Dans cette boutique du centre-ville spécialisée dans les marques européennes, elles sont arrivées en essaim de femmes orientales bavardes et agitées. Comme sa tante a mal au genou, il a fallu rapidement trouver un fauteuil pour l'asseoir. Mais, vu qu'elle est un peu loin du petit groupe, elle lance des réflexions, en arabe, à travers la salle. Sa mère répond à voix haute de l'autre côté de la pièce et ses cousines pouffent de rire. Cela gêne toujours Sara de sortir en troupe avec la famille. Elle n'aime pas du tout cette manière de s'isoler des autres, par cette langue à l'intonation si rude, dans un contexte non libanais.

Un peu mal à l'aise devant la vendeuse prise dans ce tourbillon de pies jacasseuses, Sara s'éloigne du petit groupe pour essayer de trouver, parmi les robes suspendues, celle qui pourrait convenir à sa sœur.

Leyla traîne, depuis l'adolescence, un problème de poids. Vers l'âge de vingt ans, elle a fait une série de traitements, de cures et de régimes. Elle perdait du poids et elle en reprenait pour ensuite fondre et s'enrober à nouveau. Ce qui fait qu'aujourd'hui, la jeune femme a décidé de ne plus rien faire du tout, à part un peu de sport de temps en temps. Son plus grand trophée, c'est Tony. Voilà qu'elle prouve à tout le monde que même une « grosse » peut se pavaner au bras de son élu et de surcroît médecin.

En famille, la seule avec qui elle peut aborder ouvertement ce problème, c'est Sara. Car elle ne camoufle pas, elle discute toujours de façon franche en proposant des solutions.

Sara revient vers sa sœur en tenant une robe en soie couleur pétale de rose sans aucun jupon. La vendeuse la lui arrache presque des mains.

– Vous savez, cette robe est très délicate. C'est de la soie sauvage. Je ne pense pas qu'elle irait à votre sœur.

– Je trouve la coupe droite et le bustier bien ouvert. Essayons, nous sommes là pour cela.

Souad s'est approchée pour inspecter le vêtement. À la grande consternation de Sara, elle déclare :

– Nous, on marie nos filles vierges, alors c'est du blanc pour Leyla, sinon rien !

Piquée, la vendeuse bat en retraite. Le cirque se poursuit. Les cousines de Sara commencent à virevolter avec des robes qu'elles ont envie d'essayer. La conversation dévie, on bâtit des scénarios et on s'esclaffe. C'est dans ces moments de débordement libanais que Sara se sent Canadienne et en retrait des femmes de sa famille.

La vendeuse commence à montrer son irritation. C'est une boutique exclusivement réservée à des clientes bien nanties, du quartier. Elle ne sait pas d'où sort ce groupe babillant, à l'odeur de friture, qui a débarqué dans sa boutique.

Sara se tient toujours à l'écart en observatrice. Elle s'approche de Leyla et lui chuchote à l'oreille :

– Je te propose une virée à New York. Il y a nettement plus de choix et tu trouveras sûrement une robe pour toi. Qu'en penses-tu ? Je t'invite pour le week-end ?

Leyla sourit et se retourne vers sa sœur.

– Merci, Sara. Tu as raison. Merci, ma chérie, tu as toujours été géniale !

Sara demeure pensive. Oui, géniale, au bureau et en famille, mais, avec Luc, les rendez-vous se sont espacés. Elle doit toujours attendre son signal et elle a l'impression qu'il est le seul sur cette terre qui ne la trouve pas géniale.

... Le miroir

Devant le miroir, Sara essaye, avec des mains tremblantes, de se rhabiller. En fait, ce n'est pas un seul miroir, mais plusieurs placés en hexagone sur le mur pour renforcer cette impression de multiplication du reflet. La lumière étant très tamisée, elle cherche sa culotte à tâtons. Elle retrouve un de ses bas, mais pas l'autre. Qu'importe, le cœur n'y est pas.

Luc a invité une amie à se joindre à eux. Elle ne le savait pas, c'était sa surprise. Il lui a envoyé une adresse et un numéro de chambre d'hôtel comme d'habitude. Elle est arrivée en imaginant avec délices ce qui allait se produire. Comme la dernière fois, dans son appartement, elle s'attendait au même scénario.

Or, elle vient de découvrir que ce n'est jamais la même chose avec un homme comme Luc. Il faut toujours repousser la limite ou bien y incorporer un nouvel élément. Cela fait à peine deux mois qu'ils se voient et voilà que débarque une autre femme avec eux dans le lit. Réveil brutal, dégringolade spectaculaire pour Sara. Et pourtant, il l'a bien avertie, la dernière fois : pas de possibilité d'attachement ; ils sont simplement des amis qui baisent. Mais la femme peut rarement se couper de sa fonction vitale, celle de tisser et de renforcer des liens. Celle de rêver, celle de bâtir et de se projeter dans des plans de vie à deux. Sara soupire de déception. Cette fois-ci, elle est immense.

Quand elle est rentrée dans la chambre, Luc était déjà avec elle, l'autre. Ils étaient nus tous les deux dans le lit. Sara était choquée, non préparée à le voir aussi cavalièrement

avec une autre. Son élan s'est brisé, mais elle ne pouvait pas reculer. Luc a fait les présentations et le jeu du miroir a débuté. Ce n'est pas que cela ne lui ait pas plu, mais elle ne tient pas à revivre une telle situation, c'est certain.

Avant tout, le malaise indescriptible de le partager. Partager son érection, son désir et son plaisir. Elle a caressé l'autre pour lui, pas pour elle. Elle a participé au jeu devant le miroir. Elle s'est laissée palper et effleurer, mais elle est restée immobilisée par la surprise qui a donné naissance au malaise. Voir Luc dans les bras d'une autre n'était pas du tout excitant pour elle. C'était presque à la limite du dégoût. Non merci, un homme qui bande pour une autre, elle préfère ne pas voir ça. Surtout un homme auquel elle tient, mais qui semble ne pas tenir à elle, à part pour provoquer une érection et la soulager. Luc a dirigé ses gestes et elle a obéi à contrecœur. La femme est gentille, elle se nomme Paula ou Donna, Sara n'a pas retenu son nom, puisqu'elle n'aimerait pas se souvenir de cette soirée dépravante.

La voix de Sara est neutre. Elle a perdu sa vivacité habituelle. Ses yeux sont baissés. Elle est outrée, elle est blessée, elle est déçue. L'autre est partie.

– Quand on aime, Luc, on ne partage pas.

– Mais qui parle d'aimer ici ? Les femmes n'aspirent qu'à ce noble sentiment parce qu'elles sont fabriquées de ce tissu et, nous, pauvres mecs, on broute l'herbe dans le pré, car on est restés au stade animal. On ne rêve que de vous épingler, que de jouir de vous. Et vous, vous nous tendez le piège des émotions, vous vous attachez à ce qui n'est qu'une chimère que l'on ne peut pas vous offrir, car on est dépendants de ce fichu morceau de chair entre les jambes. L'homme est un handicapé. Oui, un handicapé de l'amour et tout cela à cause de cette bête insatiable sous son ventre. Il veut éprouver des sentiments nobles, il désire aimer, il souhaite rester fidèle, mais c'est presque impossible. Cette puissante pulsion qu'il ne contrôle pas fait de lui un pénis

et non pas un homme. On est tous des assoiffés d'amour et on confond souvent cela avec le sexe, surtout les femmes. Les hommes peuvent se contenter de baiser, mais elles veulent toujours plus. Tu sais, de plus en plus, je pense réellement que nous sommes des bêtes camouflées entre les parois d'une civilisation impitoyable. C'est de là que vient le malaise incurable. C'est de là que s'est imposé le *No Rules* pour permettre à ce qui est naturel de nous libérer ou de nous damner.

– Peut-être pour toi.

– Sara, ne joue pas à la reine outragée. Il n'y a rien de plus bandant pour un homme que de se retrouver avec deux femmes. Je voulais te faire vivre cette expérience avec moi. Il y a beaucoup de femmes qui se plaisent avec une autre même si elles ne sont pas lesbiennes. Tu verras, tu t'habitueras, tu en redemanderas.

– Mais qui t'a dit que je vais en redemander, Luc ?

– Le plaisir se dompte, Sara, il s'apprivoise et il s'acquiert. Il est fou, il ne répond à aucune loi. Il faut le suivre aveuglément. Tu sais, on ne patine pas bien du jour au lendemain ; on apprend des techniques et on les applique. Tout n'est que nouveauté dans le désir, tout n'est que pulsion et poursuite de la quête. Fais-moi confiance.

– Je n'en ai pas envie aujourd'hui. Tu m'excuseras.

– Sara, tu es piquée dans ton orgueil. Prends un peu de recul. Je t'assure qu'avec les années tu vas devenir une experte. Tu es une naturelle, je l'ai bien constaté. Tu verras, un jour, tu te passeras de moi.

Il essaye de la faire rire, mais il remarque combien elle reste distante.

– Ce n'est qu'un jeu, Sara. Un jeu qui nous mène vers l'explosion. S'il te plaît, ne complique pas les choses. Cela va bien, nous deux.

– Je ne complique pas les choses. Je m'exprime. Écoute, pour moi, c'était assez concluant. Je n'aime pas voir mon mec avec une autre.

Cette fois-ci, Luc est resté de glace. Il prend une respiration avant de répondre tranquillement :

– Mais je ne suis pas ton mec, Sara. Il me semble que c'était clair depuis le début, non ?

Sara réfléchit avant de répondre :

– J'essaye, Luc. Je tente de me distancier du sentiment, mais je n'y arrive pas. Je m'efforce de ne pas penser à toi jour et nuit, de te chasser de mon mental et de mon ventre, je fais tout pour que mes fantasmes et mes rêves ne revêtissent pas ton visage. Mais c'est plus fort que moi. Luc, je ne peux m'empêcher d'avoir des réflexes qui sont naturels : ce sont ceux de t'aimer.

Pendant qu'elle parlait, il est venu derrière elle. Dans la pénombre, il la serre contre lui.

– Sara, il y a des choses dont on ne guérit jamais. S'il te plaît, ne m'oblige jamais à en parler. Je t'aime bien, si tu veux que nous continuions de nous voir sans aucune pression, faisons-le. C'est mon langage, c'est ma vie.

Sara enfile sa robe. Ses bras sont lourds ; sa désillusion, immense.

– Ce n'est pas le mien, Luc. Je n'ai pas peur de m'exprimer, je n'ai pas peur de te perdre, puisque tu n'es pas à moi. Peut-être que toute cette aventure me fait comprendre que c'est cela que je veux, quelqu'un pour moi et non pas un fantôme dans un miroir.

– Ce que j'ai fait aujourd'hui, Sara, je peux le faire avec des tonnes de filles. Ce que je voulais, c'était t'initier à une sorte de plaisir à plus de deux. J'avais envie que tu te laisses aller complètement dans cette dérive du corps. Que tu oublies ce qu'on t'a déjà dit sur le plaisir, le comment et le pourquoi. Je souhaitais que tu comprennes un peu qui je suis, Sara. Depuis longtemps, je suis sorti des carcans classiques. Je suis allé au bout du désir, je voulais que tu

découvres une autre manière de t'abandonner. Un homme ou une femme, qu'importe, deux femmes ou deux hommes, puisque tu essayes des sensations simplement pour te libérer. En contrepartie, tu me punis, tu fais la tête. Sara, nous ne parlons pas le même langage parce que nous essayons chacun de nous caler dans nos repères. Tu es révoltée, je ne le suis pas. Tu cherches à tout retenir et à expliquer dans un schéma classique de couple que nous ne sommes pas. Pour le moment, laissons les choses telles quelles.

– Mais pourquoi fais-tu tout cela ?

– Pour m'engourdir la tête, Sara. Nous avons tous des démons intérieurs et des gouffres qui nous aspirent. Si nous pouvons cacher qui nous sommes par la façade, nous ne pouvons pas le faire sous le masque du désir. Certains s'empiffrent ou jouent au casino, d'autres sniffent des drogues, moi je m'étourdis dans le sexe. C'est le seul moment où je suis en paix, où mon mental me laisse tranquille. Si tu savais, Sara, combien c'est épuisant de se faire pourchasser constamment par des images que l'on essaye d'effacer et de ne jamais parvenir à échapper à leurs pièges.

Sara écoute attentivement.

– Alors nous, que sommes-nous ?

– Nous ne sommes rien. C'est toi qui veux que nous soyons, alors que nous ne sommes pas. Dans le rien, il n'y a pas de révolte ni de déception. Dans le rien, on accueille tout. Dans le rien, on ne juge pas, on plonge tête baissée dans la vie.

– Merci pour les explications, Luc. Je ne sais pas ce que je vais en faire. Tout ce que je sais, c'est que je n'ai aucune envie d'être qui je ne suis pas pour te plaire.

– Et qui es-tu au juste, Sara ? Le sais-tu toi-même ?

– Une femme qui t'aime.

– Mais comment peux-tu te définir par rapport à moi ? C'est de toi qu'il s'agit.

Mais qui es-tu ? Toi ! Es-tu capable de te définir en dehors des autres ?

La jeune femme reste silencieuse pendant quelques secondes, puis lance :

– Et toi ?

– Je suis un homme qui aime repousser les limites. Je veux toujours avancer, découvrir des terres inconnues et vivre des expériences inédites. La nouveauté m'allume, j'y carbure. Je suis un homme qui a choisi de ne pas dépendre d'une seule personne, mais de beaucoup pour échapper à l'emprise du régulier qui m'ennuie. J'assume mon hypersexualité et la multiplication des gratifications sexuelles. Sara, je veux rester dans le jubilatoire et non pas dans le drame.

– Mais tu es un *addict*, alors ?

– Non, Sara, celui qui est *addict*, il perd le contrôle. Moi, je suis en pleine possession de mes moyens.

Pensive, Sara l'interroge :

– Et moi ?

– Toi, tu es venue te poser sur un terrain qui était déjà miné avant que tu n'arrives. Toi, tu m'intéresses ; toi, tu deviens familière ; toi, tu prends de la place. Toi, avec ta curiosité, tes réactions, ta révolte et ta sensualité, tu me plais, tu m'intrigues, tu m'attires. Mais tu veux une relation, ce n'est pas ce que je cherche. C'est pour cela que je t'avertis sans cesse.

– C'est très compliqué, tout ça. Je n'ai pas envie d'en discuter pour le moment.

– Tu as raison. On tourne en rond et personne ne se comprend.

... Des soeurs

L'écoulement insignifiant des heures permet à Sara de s'occuper de ses dossiers au bureau. Son quotidien se résume à de longues journées arrosées de café dans un petit cubicule du centre-ville. Ses nuits s'égrènent, meublées de silence. Elles font d'elle celle qu'elle a toujours été : une fille sérieuse qui travaille bien.

Depuis la rencontre à trois, Luc n'a rien fait pour entrer en contact avec elle. Ce soir-là, Sara a pleuré à chaudes larmes. Son oreiller était inondé de gémissements étouffés comme les cris de rage qu'elle ne pouvait pas pousser dans cette maison où les apparences priment sur les vraies circonstances. Déchirée entre le désir de revoir un homme qu'elle aime, mais qui ne la comprend pas, et celui de tout oublier, elle ne sait plus quelle direction prendre. Ironie de la vie, ricanement des étoiles.

Demain, elle devra défendre un gros dossier et elle sait qu'elle n'est pas prête. Elle souhaiterait pouvoir se concentrer, mais son mental galope dans tous les sens comme un cheval furieux.

Cette nuit, Sara n'arrive pas à dormir. Le réveil indique 1 h et ses pensées la harcèlent. Son cerveau ressemble à un vampire qui aspire d'elle toute tentative de le faire taire. Tout s'amalgame dans une cacophonie désespérée ou une bouillie infecte : des décisions relatives à certains dossiers au bureau, le silence cruel de Luc, la confirmation d'une date de procès, son rendez-vous chez le dentiste...

Sara ouvre la porte de sa chambre et décide d'aller se faufiler dans le lit de sa sœur. Cela fait des années qu'elle n'a pas fait cela. Leyla est encore réveillée. Elle regarde une émission libanaise sur son iPad.

Elle semble amusée de voir Sara qui chuchote :

– Leyla, te rappelles-tu lorsque nous étions enfants et que nous prétendions que nous avions deux vies ? Deux personnalités ?

– Oui, bien sûr, Sara. Cela fait longtemps que je n’y ai pas pensé. Pourquoi tu parles de ça aujourd’hui ?

– Je me disais que peut-être nous avons raison et que nous sommes plusieurs...

Perplexe, Leyla s’accoude et fixe sa sœur.

– Sara, arrête de te débattre. Ce n’est pas si compliqué, la vie. Choisis quelqu’un, bâtis avec lui. Vis, cesse de chercher la voie royale, il n’y en a pas.

– Il faut que ce quelqu’un me choisisse aussi, Leyla. Ce n’est pas si simple.

– Mais qu’est-ce que tu attends ? Tu as l’air si torturée.

– Je ne veux pas attendre, je veux vivre. Mon bonheur, je n’ai pas envie qu’il dépende des autres, mais de moi.

– Tu sais, Sara, tu as toujours été la plus belle et la plus brillante. J’ai toujours senti que, quoi que je fasse, ce n’est jamais assez pour arriver à espérer frôler qui tu es ou ce que tu entreprends. Ce n’est pas facile d’être ta sœur. Mais je t’aime, je veux que tu sois heureuse et tu ne l’es pas. Depuis quelque temps, tu as changé, tes yeux m’évitent et tu inventes toujours une excuse pour t’éloigner de nous. J’ai essayé de te parler, mais tu n’as jamais le temps.

Leyla se penche et farfouille sous le lit. Elle sort un panier rempli de Kit Kat et d’autres biscuits. Sara pouffe de rire.

– Tu fais encore ça !

– Tony va s’habituer. On traîne tous des boulets, des complexes et des émotions refoulées en remorque. J’en ai marre que maman me suggère des régimes qui font des miracles et que papa cache les desserts au restaurant. Je ne peux plus supporter leurs regards honteux quand je me mets en maillot. Je suis qui je suis et lorsque j’ai enfin

compris que la nourriture me procure un refuge qui me sert d'armure, tout est rentré dans l'ordre. Toi, tu as toujours couru pour réussir, à l'école et au travail. De qui te caches-tu, ma sœur ? Aujourd'hui, nous ne sommes plus des enfants, mais des femmes.

Pensive, Sara croque dans un Kit Kat.

– Tu n'es pas la première personne à me poser cette question. Disons que je dois interroger mes illusions.

– Arrête d'attendre, oublie tes ruminations. Vis.

– Je vais essayer, petite sœur, je vais essayer. Merci, ma chérie, pour ce merveilleux moment. Est-ce que je peux dormir à côté de toi, ce soir ?

– Oui, mais je dois finir mon émission.

Sara ferme les yeux et prend la décision de ne plus attendre de signes de Luc. Qu'advienne ce qui doit advenir.

« Tony va s'habituer. On traîne tous des boulets, des complexes et des émotions refoulées en remorque. J'en ai marre que maman me suggère des régimes qui font des miracles et que papa cache les desserts au restaurant. Je ne peux plus supporter leurs regards honteux quand je me mets en maillot. Je suis qui je suis et lorsque j'ai enfin compris que la nourriture me procure un refuge qui me sert d'armure, tout est rentré dans l'ordre. »

... La rançon des délices

Il y a des matins imprévus par leur spontanéité et surprenants par des propositions indécentes qui atterrissent dans les boîtes de messagerie. À son réveil, Sara trouve un message de Luc : « Je n'ai pas envie de m'excuser. Tu me manques féroce et je déteste être otage d'un sentiment que je récuse. Je suis au bureau ce matin. Passe à 10 h. On va baiser. On verra après. »

Incrédule, Sara lit et relit le texte. La joie est revenue boursouffler ses veines et coule en elles comme le torrent qui gonfle subitement à l'arrivée du printemps. Il la réclame, il la désire. Son instinct de femme orientale l'implore d'ignorer et d'effacer le message. Mais, depuis le début, elle est captive de ses appels et de ses demandes. Deux semaines sans donner signe de vie et, ce matin, le culot de lui envoyer une invitation sans prendre en considération son horaire et ses engagements. Mais la dépendance à l'autre est virulente et dévastatrice. Elle s'incrute en nous comme le mollusque qui adhère naturellement au rocher et qui ne peut plus s'en détacher.

C'est fort, c'est violent et rapide. C'est eux à nouveau dans cette emprise démente qui réapparaît dès qu'ils sont face à face.

Il ferme la porte de son bureau à clé et il défait sa ceinture. Paralysée par le désir, Sara ferme les yeux pour retrouver cet espace dont elle a été privée momentanément, le feu et la foudre et ensuite le grondement de l'avalanche. Luc a faim et soif de ce que les autres ne lui donnent pas. Cette fièvre du corps et simultanément cette vibration de l'âme auxquelles il a accès avec Sara.

Elle lui fait mendier la pénétration ; il ne rêve qu'à se faufiler encore une fois dans sa caverne.

Il lui attache les mains derrière le dos, lui mord la lèvre et se presse de conquérir son ventre. C'est à peine s'il dégrafe son chemisier, tellement il est dans l'urgence délectable de la posséder, de retrouver cet espace moite et humide, cette grotte du plaisir. Sara accueille sa virilité fébrilement. Elle pousse un cri étouffé contre son cou, là où la veine du cœur bat sourdement. Les cuisses relevées, ne pouvant utiliser ses mains, prisonnière de son membre déchaîné en elle, captive de sa bouche, elle partage avec lui une excitation courte et sulfureuse. Elle émerge doucement de ce rôle d'homme contre elle, de cette petite mort en elle, de cette abdication dans un gémissement.

Luc va se laver les mains. Sara reste devant la vue magnifique du fleuve Saint-Laurent. C'est ici, dans ce bureau, que tout a débuté. Aujourd'hui, cela ne va nulle part. Un homme baise et poursuit sa journée ; une femme jouit et commence une révolution.

Elle n'a pas envie de parler. Autant la joie était tangible quand elle est arrivée, autant l'orgasme était fou, autant la mélancolie a pris possession de son être après l'amour. Amour, mais quel amour ? Il ne s'agit ici que de baise. Elle est complètement déroutée par sa réaction, par la sienne, par tout ce qu'ils font et ne possèdent pas. Déstabilisée par ce trop d'émotions. La fièvre près de lui et ensuite l'attente infernale de la prochaine fois. Sara est surtout épuisée par le doute et le manque.

Quand il revient, Luc la trouve, l'œil incertain, contre la vitre. Il est de bonne humeur, son regard est pétillant. Elle ne l'a pas remarqué en entrant, mais il porte une chemise en lin grise qui lui va à merveille. Ce matin, sa beauté lui transperce le cœur.

– Tu vois ce que la distance provoque, elle crée du feu qui crépite. J'étais content de te revoir. Vas-tu retourner au bureau ? J'ai une conférence téléphonique avec Ottawa pour environ quarante-cinq minutes. Je me sens en pleine forme. Alors ?

Déception après déception. Sara le toise.

– Je suis devenue une championne.

– De quoi, Sara ?

Elle lève le ton :

– La championne des *fuck friends*.

Luc fait la moue. Il n'a pas envie de faire une scène au bureau. D'autant plus qu'il déteste ce genre de situations.

– S'il te plaît, on est dans mon bureau.

– Et tout à l'heure, on n'était pas dans ton bureau ?

– Sara, tu ne comprends pas, je ne suis pas un connard. Ce que je veux, c'est cela : des rencontres fortuites, du sexe et du plaisir. Je nous épargne tout ce qui est monotone, tout ce qui érode une relation. Pourquoi faut-il toujours que tu m'attaques ? Est-ce que je t'ai menti ? Est-ce que je t'ai fait des promesses ? Est-ce que je te force ? Tu as autant de plaisir que moi. Pourquoi faut-il que tu compliques les choses, que tu revendiques des droits ? Pourquoi ne pas rester dans cet espace qui ne réagit qu'à nos souhaits et désirs ?

– Ce n'est pas assez pour moi, Luc. Moi, je veux plus.

– Mais quoi ?

– Je te veux à toi. Je veux t'aimer, je veux que tu m'aimes. Je te demande l'exclusivité.

– Putain d'exclusivité. Voici ce qu'elle engendre, des comptes à rendre.

– Tu ne veux même pas essayer ?

– Non. Je sais d'avance que c'est un suicide annoncé.

– Mais que veux-tu ?

– Rien. Je veux cela. Des moments, du plaisir. Surtout rien de régulier qui m’ennuie, ni de femmes qui me pourchassent avec leurs revendications.

– Alors, nous ne voulons pas la même chose.

– Dis-moi, Sara, qu’as-tu à perdre si on continue de cette façon ?

– Un peu de moi-même peut-être. Je n’ai pas envie de rester dans l’attente d’un signe, d’un appel et de me faire offrir des miettes de quinze minutes. Écoute, tu sais où me trouver si tu changes d’avis.

– Je ne changerai pas d’avis, Sara. Ma proposition n’est pas négociable : *fuck friends* ou rien du tout.

– Ce genre d’arrangement est possible quand ni l’un ni l’autre n’éprouve de sentiments. Or, ce n’est pas mon cas, je suis désolée, mais je suis franche.

C’est terrible, le claquement des talons sur un sol en marbre froid. Surtout quand cela signifie tourner le dos à son propre mirage. C’est lourd, une porte que l’on ferme le cœur brisé alors qu’il y a environ quinze minutes on l’ouvrait avec un élan d’espoir.

Il y a des soirées désolantes de certitude et des nuits terribles où l’on ne peut plus nier la vérité. Elle rôde, sournoise et lubrique. Mais on veut toujours se nourrir de chimères pour ne pas s’effondrer. Sara sait qu’elle ne peut pas parler de cette liaison à sa sœur. Elle est consciente également que c’est un sujet dont elle ne peut pas discuter avec ses amies. La situation est si précaire, hors du sillage traditionnel des relations à deux.

Ce soir, Sara va à la piscine. Elle n’a jamais nagé avec autant de rage. Le contact de l’eau lui fait du bien et, au moins, personne ne peut deviner qu’elle pleure. Elle pleure son désespoir et le sentiment cuisant de l’échec. Elle frappe l’eau avec colère et pousse avec ses jambes comme si elle voulait s’échapper loin de cette réalité qui ne cesse de la décevoir.

C'est dommage, c'est vraiment dommage qu'ils n'arrivent pas à s'entendre. Mais, continuer ainsi, elle n'en a plus la force.

Lorsqu'elle rentre à la maison, toute la *familia* est attablée et jacasse. C'est si apaisant de les retrouver tous. Sara ne l'avouera jamais, mais, ce soir, elle a besoin d'eux. Elle a besoin de la présence réconfortante de son papa, de l'agressivité tendre de sa maman, de la stabilité de Leyla et des accolades de ses tantes et de ses oncles. La jeune femme plonge dans ce qu'elle fuyait. Les barrières moelleuses et rassurantes de l'empire familial. C'est si bon, les bouchées au fromage, la purée de pois chiches arrosée d'huile d'olive, le yogourt à l'ail onctueux, le riz au poulet et les aubergines farcies. Autour d'elle, les discussions sont si bruyantes qu'elle oublie les larmes moroses du cœur.

Confrontée au silence et à la désolation de sa chambre, Sara se regarde dans le miroir. Elle doit effacer le nom de Luc. Elle doit passer à autre chose. Il va falloir gérer cette dépendance, partir loin, se distraire et tourner la page. Machinalement, elle joue avec sa médaille. La Sainte Vierge la sauvera, elle l'a toujours protégée.

« Il y a des soirées désolantes de certitude et des nuits terribles où l'on ne peut plus nier la vérité. Elle rôde, sournoise et lubrique. Mais on veut toujours se nourrir de chimères pour ne pas s'effondrer. Sara sait qu'elle ne peut pas parler de cette liaison à sa sœur. Elle est consciente également que c'est un sujet dont elle ne peut pas discuter avec ses amies. La situation est si précaire, hors du sillage traditionnel des relations à deux. »

... L'humiliation

Lorsque le cercle s'est refermé, rien ne peut désormais le défaire. On a beau essayer, les tentatives de le dégrafer échouent les unes après les autres, comme une clé invisible qui tourne dans le vide. Elle savait qu'il allait continuer de revenir vers elle et il était certain qu'elle ne pourrait pas lui résister. La dépendance est fourbe, fille de la pire des compulsions scélérates. Impossible de se détacher de son emprise.

Sara a reçu l'invitation et l'adresse de l'endroit où elle doit se présenter. Elle ne peut pas nier l'élancement dans sa poitrine et le fourmillement de son sexe. Cercle vicieux, torrent destructeur, vent de démence, anticipation de la fièvre, jus ensorcelant de la jouissance convoitée. Elle ira.

Une urgence dans un dossier la retient au bureau et exige d'elle concentration et sens de l'analyse. Bien qu'elle ait réussi à trouver un point central dans son argumentation, il lui reste une recherche documentaire à effectuer pour étayer ses exemples. Elle a besoin de toute son attention, mais celle-ci ne répond pas à l'appel. Elle regarde sans cesse sa montre, et son mental trotte inlassablement vers le rendez-vous prévu dans la soirée.

Les hommes passent sous la douche et s'habillent ; c'est un autre scénario pour les femmes. Il faut penser à l'hygiène intime, au masque-éclat pour le visage, au brushing, etc. Sara a calculé au moins une heure pour se préparer. En plus, le trafic semble infernal ce soir. En retard, en retard, en retard. Impitoyable, la course contre la montre.

Énervée, la jeune femme se sent traquée. Mais c'est ainsi, c'est sa réalité. Elle n'aime pas déposer des rapports non

convaincants. À 18 h 30, obligée de quitter le bureau, elle doit donc se résigner à demander un peu plus de temps pour la remise finale de son analyse. Ce qu'elle ne fait jamais. Mais la soirée avec Luc la bouscule, car elle est attendue à l'adresse indiquée à 20 h.

Elle rentre, exaspérée, à la maison. Elle est déjà en retard. Elle prend sa douche sans pouvoir y consacrer le temps qu'elle souhaiterait. Elle se blesse en se rasant et ses mains tremblent en enfilant le string en dentelle noire qu'elle portera ce soir. Devant le miroir de sa chambre, elle commence à ressembler au look dont elle a besoin, celui d'une pute de luxe. Ce sont ses instructions.

Sara cherche frénétiquement son porte-jarretelles. L'horloge infernale indique 19 h 16 ; elle doit absolument partir. Son cell clignote, il vibre, mais elle ne peut répondre à personne. Elle doit être prête en dix minutes !

Debout devant le miroir, soutien-gorge en dentelle profondément échancré, cuisses parfaitement huilées, fesses rebondies, porte-jarretelles ajusté, elle est surprise d'entendre la porte s'ouvrir. Dans sa hâte, elle a sûrement oublié de verrouiller la serrure. Dans cette maison où personne ne frappe avant d'entrer, elle ose espérer que c'est sa sœur. Mais, au comble de la stupeur, le visage qui se reflète dans le miroir est celui de Souad.

Être surprise dans une tenue pareille cloue Sara sur place. C'est un sentiment cuisant d'humiliation qui prend possession d'elle, tout comme lorsque petite fille elle se faisait attraper en train de transgresser une règle. Tout cela, pour une porte qu'elle a oublié de fermer à clé. Mais il est déjà trop tard !

Une main sur la bouche, Souad la dévisage, horrifiée. Elle est devenue livide ! Elle ne parle pas, elle siffle d'indignation :

– *Ya charmoutta*⁷ !

Sara est excédée. Elle a le souffle court. Il ne lui manquait plus que cela, ce soir ! Être surprise dans une tenue de pute par sa mère ! Elle sait que, dans ce genre de circonstance, elle a deux choix : nier ou bien banaliser. Mais comme elle est épuisée, à bout de nerfs et stressée, elle se contente de hausser les épaules. Sa tête bourdonne, ses tempes battent la chamade. Elle sait que Luc déteste qu'elle soit en retard. Son objectif maintenant, ce n'est pas de fournir des explications à sa mère, mais de filer de la maison pour pouvoir arriver au rendez-vous à temps ! Bon Dieu, quel stress !

Transformée en vraie furie, Souad s'est approchée d'elle.

– Dis-moi ce que j'ai fait pour mériter une fille pareille ! Dis-moi, Sara ! Dis-moi ce que j'ai fait de mal ! Non, mais, si ton père te voyait, il te piétinerait, *ya Kalbè*⁸.

Sara ne répond pas. Elle essaye de faire abstraction de toutes les atrocités que sa mère profère. Voilà, c'est parti, l'autoflagellation et la victimisation. On va passer tout de suite aux menaces. Elle enfile prestement sa robe noire et se dirige vers la salle de bains. Elle attrape au vol fond de teint, mascara et blush. Elle se maquillera dans l'auto.

Quand sa mère s'abat sur elle et lui tire les cheveux, Sara a tellement mal qu'elle laisse tout tomber par terre.

– Tu es ma fille et tu vis sous mon toit. Quand je te parle, réponds-moi !

Franchement, l'intimider de cette manière, en plus à son âge ! Voilà la goutte qui fait déborder toute la rancune accumulée pendant des années. Sara explose. Elle la repousse.

⁷ Espèce de pute, en arabe.

⁸ Espèce de chienne, en arabe.

– Lâche-moi, espèce de névrosée ! Toute ma vie, tu as été sur mon dos à me casser les oreilles avec tes principes pourris et d'une autre époque.

Sara hurle, ses cordes vocales se tendent, elle crache tout ce qu'elle n'a jamais osé dire :

– *Charmoutta !* Oui, *charmoutta*, car sache que c'est ton puritanisme qui m'a poussée à le devenir.

– Puritanisme, *ya khérye*⁹. Tu utilises des mots savants, puisque tu es une avocate. Je me doutais que tu tramais quelque chose, moi !

Transformée en furie, Souad lui griffe la joue. Sara est sidérée. Elle chancelle. Jamais sa mère, auparavant, n'avait levé la main sur elle. Cette hargne qu'elle exprime aujourd'hui la surprend. Humiliée, déçue, blessée, la jeune femme ne sait plus quoi penser.

– Tu vois des hommes, c'est cela. Cela se devine avec tes airs toujours mystérieux. Mon Dieu, que vais-je dire à ton père ?

Sara s'est redressée. Sa joue est brûlante.

– Quand j'étais petite fille, j'avais honte de toi, surtout quand tu surgissais à l'école et que tu nous parlais en arabe devant tout le monde ! Aujourd'hui, j'ai toujours honte de toi !

– Honte de moi, fille ingrate ! Pourquoi donc ?

– Parce que le Canada ne t'a rien appris. Vous êtes venus ici pour vous enfermer, tellement vous aviez peur. Peur tout le temps de ce que disent les autres et peur pour nous. Votre peur a fait en sorte que nous sommes devenues des paralysées de la vie. Leyla a si peur qu'elle s'enrobe de gras ! Lorsque nous étions petites, nous vous croyions, mais quand nous avons grandi, au-delà des murs que vous avez dressés, nous avons réalisé que vous ne nous laissez

⁹ Espèce de petite merde, en arabe.

pas vivre ! VIVRE ! J'en ai marre, moi ! Si je suis revenue de Toronto, c'est par respect pour cette pourriture de clan familial qui épie mes faits et gestes, car je suis une fille à marier. Je suis revenue vivre, à mon âge, à la maison. Sais-tu combien c'est difficile pour moi de me plier à vos stupides lois ? Oui, je vois des hommes qui me baisent comme jamais tu ne l'as été. Car je crie, maman, je hurle de plaisir. Tout ce que vous m'avez appris à éviter, je le recherche ! *Charmoutta*, oui et une grosse, car je n'ai pas honte, contrairement aux femmes de cette famille. Moi, le sexe, j'adore sa transe ! Voilà, tu es contente ?

Sidérée, Souad reste silencieuse. Sara enchaîne :

– Laisse passer ta fille, la *charmoutta*, je sors.

Ameutée par les cris, Leyla est entrée dans la chambre et c'est à peine si sa sœur lui accorde un regard. Elle essaye de la retenir, mais Sara file à toute allure. Elle entend sa mère répéter :

– Ta sœur a perdu la tête. Le stress du travail, je ne sais plus. Je ne sais plus. Tout ce que je sais, c'est que j'ai fait de mon mieux.

Cette maison est devenue un véritable pénitencier et Sara étouffe. Elle n'en peut plus de traîner deux poids, de vivre deux vies, d'alimenter deux Sara. Cette honte qu'elle porte en elle, cette culpabilité qui l'asphyxie, ce réflexe de toujours dissimuler ses aspirations et ses pulsions, aujourd'hui elle n'est plus capable de les gérer. Elle abdique, elle explose.

Vite, quitter cet endroit, fuir le regard réprobateur de sa mère, s'arracher à la tiédeur fallacieuse de cette demeure et aux ventouses invisibles qu'elle ne peut plus endurer !

Elle ouvre la portière, fait démarrer l'auto en trombe.

Or, au lieu d'enclencher la marche arrière pour reculer, Sara passe la marche avant. La voiture fait un bond et fonce dans la porte du garage. Le bruit du bois qu'elle fracasse est assourdissant. Le choc est violent et se fait principalement au niveau de la tête.

Un filet tiède coule le long de sa joue. Ses tempes battent sourdement. Elle comprend bien qu'il y a eu un accident, mais elle reste figée. Avant de s'évanouir, Sara s'entend penser : « Quelle merde, je me suis rasée pour rien ! »

... Le chemin vers elle

Sara ouvre les yeux, mais les referme aussitôt, hébétée et légèrement euphorique. Elle entend vaguement les consignes qu'on lui donne, mais n'arrive pas à les exécuter. Elle a envie de rester dans ce doux cocon d'où on la tire. Elle ne veut pas s'arracher de cet espace où sa pensée flotte sans aucune censure et sans la moindre entrave. Un coussin soyeux et sinueux qui la fait dériver sans prendre de décisions. Elle le fait si rarement, elle est si coincée tout le temps, au travail, à la maison et depuis peu avec Luc.

Luc. Son cerveau se détend, son corps soupire. Luc. Un sentiment de bien-être envahit son mental, une espèce de morphine jubilatoire se répand en elle. Luc. Son imagination tangué vers des contrées ensoleillées loin de la grisaille dans laquelle elle se débat depuis si longtemps.

– Avalez, ouvrez les yeux, dit une voix.

Et Sara éclate de rire. Cela lui revient, l'accident. Une pensée en particulier la fait rire aux larmes. Quand elle était petite fille, sa mère lui mettait toujours de belles culottes. Elle lui répétait que si jamais il se produisait un accident, il fallait aller à l'hôpital en toute dignité. Eh bien, maintenant que Sara est grande, elle y est allée habillée en pute !

De l'euphorie, elle passe rapidement aux pleurs. Un mot résonne dans sa tête : pute-*charmoutta*, *charmoutta*-pute. Un mot qui cogne et qui martèle son cerveau. Il défile inlassablement devant ses yeux baissés. Un mot qui est là pour la réveiller ! Est-ce vraiment ce qu'elle veut être ou devenir ?

Dans la lucidité du mental exposé aux psychotropes postopératoires, sa vérité s'abat sur elle sans aucun filtre. Sara n'aime pas sa vie, elle n'aime pas qui elle est. Il faut qu'elle trouve sa voie, celle du bonheur. Le sien est fissuré, il coule de partout, elle n'arrive pas à le retenir. Il va falloir changer de virage.

Quelqu'un l'aide à s'asseoir et elle perçoit des chuchotements. Elle ouvre très péniblement les yeux ! Mon Dieu ! Ils sont tous en train de l'observer. Ses parents et Leyla, mais aussi ses tantes et ses oncles. Tous installés devant son lit, les yeux braqués sur elle. La jeune femme balbutie :

– Mais que se passe-t-il ? Vous avez pris congé ?

C'est sa tante qui répond spontanément :

– Mais oui, bien sûr. On ne pouvait pas laisser tes parents seuls.

– Papa, le restau ?

Son père gesticule comme il le fait lorsqu'il est très ému.

– On s'en fiche, du restau. Tu viens de subir une opération.

– Ah oui, mais pourquoi, c'était si grave ? Je suis désolée pour la porte du garage...

Leyla s'est faufilée à côté d'elle. Souad s'est levée. Elle regarde Sara avec une distance nouvelle, une blessure qu'elle camoufle derrière son arrogance habituelle.

– Bon, puisque Sara s'est réveillée, je vais chercher à manger. Il nous reste de la *mloukhiyé*¹⁰. Est-ce que j'en rapporte à tout le monde ? Vous préférez avec du citron ou avec du vinaigre ?

Sara a la nausée à l'évocation de ce plat qu'on l'a obligée, petite fille, à avaler et dont elle ne peut supporter ni la vue

¹⁰ Bouillon de poulet assaisonné à l'ail et à la coriandre.

ni l'odeur. À nouveau le vertige, sa tête. Leyla se penche vers sa sœur.

– J'ai averti ton équipe. Cette corbeille de fleurs est d'ailleurs arrivée hier. Tu étais inconsciente avant l'opération. Une commotion cérébrale a provoqué une hémorragie interne. On a tous eu très peur. Voilà, grâce à Dieu, tout va bien. Par contre, tu vas rester à l'hôpital trois jours, mais tu dois prendre congé entre deux semaines à un mois pour la convalescence. Le médecin passera tout t'expliquer dans quelques heures.

Sara se mord la lèvre. Cet accident s'est invité dans sa vie. La voilà face à une interruption de travail qu'elle ne peut s'autoriser. Leyla ajoute.

– Il y a des papiers à signer et à faire parvenir au responsable des ressources humaines. Je m'en occupe. Ne t'en fais pas, surtout pas, ma chérie.

Sara a fermé les yeux, épuisée par l'effort qu'exige le simple fait de formuler en paroles ses pensées.

– Mon cell ?

– Dans le tiroir à côté du lit. Je viens de te le charger.

Sara s'est endormie et s'est réveillée en sursaut. Sa tête est lourde et les points de suture, sur son front, la tenaillent. Elle a un haut-le-cœur, car la tribu a mangé un *mloukhiyé* réchauffé dans la chambre. Cela sent l'ail et la coriandre. C'est très gentil de leur part de rester à son chevet, mais elle ne le veut pas. Elle a besoin d'un peu de solitude et, surtout, de silence. Mais, comme toujours, dans cette famille, on ne dit pas ce qu'on veut, on fait ce que notre entourage attend de nous. Sara a été élevée dans le respect d'autrui, jamais dans le sien.

À cet instant, elle n'en croit pas ses yeux, la tête de Luc se profile dans la porte. Lui ? Ici ? Elle lui sourit de loin, elle n'a aucune idée de quoi elle a l'air, mais c'est trop tard,

il est là. Luc salue discrètement et traverse le barrage humain de la famille. Sara entend des chuchotements, « le québécoisé ». Sa tante, toujours avenante, lui propose :

– Est-ce que je peux vous offrir un *sfouf*? C'est un petit gâteau au curcuma?

Luc sourit et hoche la tête. Il est attendri par ce clan protecteur qui couve Sara avec vigilance. Il ne sait pas qui sont les parents, tellement le groupe semble former une seule cellule. D'ailleurs, il n'est pas là pour eux. Il est venu la voir à elle. Sara paraît bien pâle parmi les siens, dans cette chambre d'hôpital à l'odeur de nourriture ethnique réchauffée.

– Merci d'être passé, Luc. Désolée pour tout cela, bon, c'est la *familia*.

Il sourit.

– Je ne les imaginais pas autrement. Je ne suis pas fleurs, alors je t'ai acheté un livre. Chez toi, au bureau, on parle d'au moins deux semaines d'absence. Une commotion, c'est tout, sauf simple. Parfois, la vie nous oblige à nous arrêter un peu. Il faut en profiter, Sara, pour bien te ressourcer. Peut-être que tout était trop pour toi, non ?

– Je ne sais pas, Luc. Je dois réfléchir.

Leyla est venue près d'eux. Une conversation polie débute qu'il achève rapidement. Des yeux et des oreilles sont braqués sur eux.

– Bon, écoute, Sara, on s'appelle. Prends bien soin de toi.

– Merci d'avoir fait le détour, Luc.

– C'est normal, Sara. C'est le chemin vers toi.

– Vers moi ?

– Oui, vers toi. Un chemin incertain, mais bel et bien un chemin.

Elle ne dit plus rien, bercée par ses mots et couvée par son regard. C'est tellement imprévu, ce qu'il lui déclare.

– Écoute, c'est compliqué ici, comme tu peux le constater. Dès que je rentre, je te fais signe.
– Tu peux m'appeler à n'importe quel moment, Sara.

Quand Luc sort de la chambre, les discussions reprennent de plus belle. En faisant semblant d'arranger l'oreiller de sa sœur, Leyla lui chuchote :

– Il est tellement beau, Sara ! Mon Dieu, pendant qu'il me parlait, je n'arrivais pas à me concentrer sur ce qu'il disait. Quel magnétisme ! Un vrai mec !

Elle ajoute :

– Pas mal du tout pour un Québécois.

Sara est encore sonnée par la visite de Luc. Il est venu, c'est une victoire pour elle. Il a défoncé les limites du *fuck friends*. Il a bravé le barrage de la tribu et a laissé dans sa tête un nuage de mots. Des mots promesse, des mots matin, des mots douceur, des mots bouée. Sa sensibilité est exacerbée et elle se fait dorloter dans cette merveilleuse illusion qu'est le peut-être. Peut-être parviendra-t-elle à réveiller les vaisseaux endormis. Elle murmure :

– Merci, ma chérie... Il est bon aussi.
– Tu es folle, tu veux dire que tu... ?
– Oui, Leyla, comme des fous et comme des dieux. Franchement, je n'ai plus envie de faire semblant.

Sara se retourne sur le côté et grimace. Sa cicatrice lui fait mal, mais elle jubile. Elle est en train d'effriter son *No Rules*.

« De l'euphorie, elle passe rapidement aux pleurs. Un mot résonne dans sa tête : pute-*charmoutta*, *charmoutta*-pute. Un mot qui cogne et qui martèle son cerveau. Il défile inlassablement devant ses yeux baissés. Un mot qui est là pour la réveiller ! Est-ce vraiment ce qu'elle veut être ou devenir ? »

... Tanguer

Au bureau, ses dossiers les plus urgents ont été confiés à une autre équipe. Sara a donc le loisir de reprendre ses forces tranquillement. Elle s'est rarement retrouvée devant une telle étendue de temps vierge. Rien au programme, seulement du repos et des visites régulières à la clinique pour faire le suivi neurologique. Son cerveau se vide du tapage que crée le bourdonnement incessant du travail. Elle passe ses journées allongée, à relire ses romans préférés ou à regarder des émissions à la télé. Le changement de rythme est si flagrant qu'elle mesure la démente dans laquelle elle était engagée.

Depuis l'accident, Souad et Sara évitent de se parler. La première fait son devoir de mère libanaise : elle nourrit sa fille et change les draps de son lit. La seconde reste tapie dans un silence qu'elle n'a pas envie de briser. C'est mieux ainsi. La vérité a été dite et a blessé ; il est trop tard pour s'excuser, nier ou reculer. Aujourd'hui, Souad doit accepter une nouvelle réalité. Sara n'est pas la fille qu'elle pensait avoir.

Ses cousines et quelques amies passent la voir et lui tiennent compagnie. Pendant deux semaines, elle n'a pas eu de nouvelles de Luc, jusqu'à ce matin. Il aimerait l'emmener dans la région des Laurentides, au nord de Montréal. Sara accepte. Elle se demande ce qui se cache derrière une invitation si sage.

Avec le recul imposé, la jeune femme a fait beaucoup d'introspection. Si son mental la met en garde contre Luc, son cœur et son sexe restent son esclave. Dans ce désert qu'est sa vie, dans cet espace binaire où son identité n'a

jamais été définie, elle s'interroge : quelle version d'elle-même fera-t-elle émerger ? Poursuivre l'exploration des sens, devenir comme eux une utilisatrice des sens et non pas une génératrice ? Rester avec Luc comme partenaire et complice du plaisir ? Rompre et reprendre le fil d'une vie dictée par le travail et vide d'émotions ? Sara, seule à la maison, pendant la journée, tourne et retourne sans cesse les questions dans sa tête.

Finalement, elle n'est sûre que d'une chose : cet homme lui colle à la peau. Elle a eu une réaction violente lorsqu'elle l'a rencontré, un volcan, un tremblement de terre. Elle a réagi avec son corps et son cœur. Elle se réveille avec son visage devant les yeux, et son prénom berce sa respiration pendant la nuit. Elle a des envies de cuisiner pour lui, de voyager avec lui, de veiller sur son bonheur. Elle ressent la folie de se faufiler dans ses nuits et de rester près de lui. Il a raison quand il affirme que la femme s'attache et l'homme se détache.

Luc vient la chercher comme prévu. Elle lui offre un visage serein. Il conduit en silence. Les tournants sont brusques et il fait attention de les prendre avec le plus de douceur possible. Trois semaines après l'accident, Sara est bien rétablie, mais reste fragile. Bien emmitouflée, elle regarde défiler les paysages de cette route vers le nord qui lui rappelle des souvenirs d'enfance quand ses parents louaient un chalet pour les vacances d'été. Cette fois-ci, elle n'a pas menti. Elle a dit à sa mère qu'elle partait dîner avec Luc au nord de Montréal. Depuis l'accident, Souad et elle n'échangent que l'essentiel et cela semble assez pour le moment. Toutes les deux devraient avoir une conversation franche, mais elles s'évitent. Sara est épuisée et Souad, déçue.

Luc arrête la voiture et vient aider sa compagne à descendre de l'auto. Elle lui sourit, elle se plaît dans l'illusion d'un couple, elle n'y peut rien. Quand Sara sourit, c'est tout son visage qui s'éclaire. Le rire perle de

ses yeux plus que de ses lèvres. Le vent s'est levé et il est glacial en cette fin du mois de mars. Devant eux, une étendue blanche s'étend à perte de vue. Une bonne partie du lac est encore gelée et les arbres ploient sous la neige. Au loin se dessine la brume sur l'eau traquée par le froid.

– Est-ce que tu aimes ?

– Oui, mais n'étant pas une vraie Québécoise, j'imagine déjà le printemps.

Luc éclate de rire. Ensuite, il prend un air sérieux.

– Sara, je viens d'acheter ce terrain. Je vais y construire un chalet. Je voulais te le montrer.

La réaction de Sara est spontanée ! Elle lui saute au cou et elle tape des mains.

– Oh ! Je suis contente pour toi ! Félicitations ! C'est une bonne nouvelle ! Allons célébrer, Luc ! Luc, je t'aime !

Elle répète sur un ton plus grave :

– Luc, je t'aime.

– Mais que fais-tu ? Je t'ai avertie.

– Laisse-le-moi, mon « je t'aime ». Je n'exige rien, Luc, je te l'offre. J'ai besoin de m'exprimer, cela me fait du bien. Et puis, tes actions sont contradictoires. Pourquoi m'emmènes-tu voir ta terre ? Chez les Libanais, cela précède une demande en mariage !

Luc sait qu'elle est en train de plaisanter.

– Tu es la première à qui je montre cet endroit. Pourquoi donc ? Parce que tu es une amie, Sara.

Décidément, elle est d'humeur taquine.

– Amie, mais tu en as beaucoup. Pourquoi moi ?

– Comme la première fois. Pourquoi toi, Sara ? Parce que les autres ne sont pas comme toi. Oui, tu as raison, j'en ai

beaucoup qui consomment le sexe comme moi, mais je n'en ai pas beaucoup comme toi.

– Et moi, comment suis-je?

– Toi, tu te préoccupes de moi. Tu es fatale.

– Que veut dire fatale, Luc ?

Luc prend une longue respiration. Tout cela est nouveau pour lui.

– « Fatale » veut dire que tu es une sorcière. Tu pénètres les endroits où on ne t'invite pas et tu laisses une empreinte qui fait en sorte que l'on demande encore de cette fougue, de ce naturel, de cette tendresse et, surtout, de ce toi que tu es.

Il ajoute :

– Les filles libanaises sont attachantes.

Touchée au cœur, la jeune femme lui caresse la joue.

– Et toi, Luc, toi dans tout cela ?

– Moi, Sara, je ne peux pas changer du jour au lendemain. Mais je sais que je tiens à toi d'une certaine manière.

– De quelle manière ?

– Je n'ai pas envie de parler de cela. Écoute-moi, restons dans cette camaraderie franche et dans le plaisir. Je ne peux supporter aucune contrainte pour le moment.

Sara s'approche de lui, le serre dans ses bras. Naturellement, elle pose sa tête sur son épaule. Luc est paralysé par cet élan de tendresse, par ce courant qu'elle déverse en lui.

– S'il te plaît, arrête, cesse de pousser la porte. Pourquoi ne peux-tu pas être comme les autres, un ravissant jouet ?

– Parce que tu m'as reconnue le jour où tu m'as rencontrée, mais que tu luttas encore. Moi, je ne lutte plus, j'accueille l'amour.

– On est fous, Sara.

- L'amour est fou, Luc. Il s'en fiche, de ce que nous pensons.
- Amour.
- Amour.
- Je suis heureuse. Je t'aime.
- Je suis heureux, je suis en paix, Sara.
- La prochaine fois, on ira à New York !
- Sara, je t'ai déjà demandé de ne pas parler de la prochaine fois ! S'il te plaît, pas de plans. Reste dans l'instant.

Naturellement, Sara déclare :

- Donne-moi ce que je veux, l'exclusivité. Donne-nous une chance.

Luc hoche la tête.

- C'est impossible, Sara. Impossible même à envisager. Tu me fais du chantage émotionnel. Notre entente au départ était *No Rules*, j'ai dérapé plusieurs fois avec toi, mais de là à me demander aujourd'hui l'exclusivité. Je te le dis franchement : je n'ai aucune envie de me priver des autres et je n'en ai surtout pas l'intention. Pourquoi faut-il que tu exiges toujours quelque chose. Cela ne te suffit pas, ce moment ?
- Mais je souhaite tant aller plus loin...
- Sara, pourquoi est-ce que tu t'entêtes ? Moi, cela me convient. Tu restes à bord, tu es plus que la bienvenue ; tu veux descendre du bateau, je ne te retiendrai pas.
- Mais, moi, je veux plus, Luc. Au début, je voulais t'impressionner, attirer ton attention. Ensuite, j'ai senti quelque chose frétiller en moi et c'est l'envie de te rendre heureux. C'est à ce moment-là que j'ai compris que j'ai commencé à t'aimer. Pas pour moi, Luc, pour toi. Mais bon Dieu, Luc, laisse-moi, laisse-moi t'aimer ! Est-ce trop demander ?
- En ce moment, pour moi, oui, sujet clos.

Ils remontent dans l'auto. Luc met la musique à fond.

– Luc, toute ma vie, j'ai cherché un sentiment d'appartenance, d'identité. Au moment où je le trouve, il se dérobe à moi. C'est cruel, non ?

– Non, pas du tout. Cela veut tout simplement dire que ce n'est pas le bon. Je te ramène chez toi.

La jeune femme se mord la lèvre. Décidément, la déception est amère. Elle ne mendiera pas, elle n'a pas été élevée de cette manière.

De retour chez lui, irrité, Luc se sert un drink. La nuit est tombée et la ville luit comme les yeux d'une femme en chaleur. Il fait quelques appels et claque la porte. Aucune n'aura l'exclusivité, car il n'y croit pas. Dans ce cas-là, comment pourrait-il l'offrir ? Cela fait trop longtemps qu'il vogue sur l'océan des autres, impossible pour lui de rester sur une île.

... Au-delà de l'océan

Lorsque Sara, cruellement déçue, rentre à la maison ce soir-là, la folie règne au salon. Le ton des voix est élevé, les débats sont passionnés et les répliques, tonitruantes ! Son père gesticule et sa mère a le fou rire. Leyla et Tony se tiennent par la main avec une mine déconfite. Les remarques fusent de partout !

– Après tout ce temps, plus de quarante ans sans retourner au pays ! Oh, mon Dieu, tonne son oncle.

Sa tante réplique :

– Mais pour rien au monde je ne vais rater le mariage de ma nièce. Après tout, nos amis y séjournent chaque été. Pourquoi pas nous tous en mai ?

Au lieu de filer dans sa chambre comme d'habitude, Sara se joint à la discussion.

– Mais que se passe-t-il ? demande-t-elle.

Des bribes lui parviennent, car évidemment tout le monde parle en même temps. Finalement, Sara arrive à comprendre que la famille de Tony s'est vue refuser son visa par l'ambassade du Canada à Beyrouth. Ne pouvant concevoir de se marier qu'entouré de ses parents, Tony a donc lancé l'idée de célébrer les noces au Liban.

Sara est sidérée ! Aller au Liban, et cela dans à peine deux mois ? Sa première réaction est l'hilarité, rapidement suivie par l'excitation ! Quelle belle occasion de connaître le pays ! Elle trouve que c'est une bonne chose, nonobstant l'organisation du séjour et du mariage.

Elle se tourne vers Leyla et Tony, et discute avec eux de la possibilité de faire le mariage là-bas. Avec calme et dextérité, Sara arrive à tranquilliser tout le monde ! Toutefois, gagnée par l'excitation générale, elle se laisse aller dans la foulée des scénarios : louer une maison au bord de la mer, habiter à Beyrouth, visiter le nord du pays, faire un séjour dans le sud, louer un bus avec un chauffeur, etc. ! Sara passe la soirée à préparer un plan. Il faut avant tout vérifier la validité des passeports, consulter l'ambassade pour les formalités, s'informer sur le prix et la disponibilité des vols.

Tony garantit que sa famille s'occupera de la cérémonie religieuse et de l'organisation de la soirée. Il reste l'hébergement sur place. Les Anis ont une maison à la montagne qui a été fermée il y a plus de quarante ans, mais serait-il raisonnable d'y séjourner ? Dès demain, Georges va appeler son cousin pour qu'il aille vérifier l'état des lieux. Les grands-parents de Sara, les parents de Souad, habitent en banlieue de Beyrouth et peuvent héberger au moins quatre personnes. En plus, il va falloir louer des appartements meublés, car ils sont vingt-trois.

Tony est hilare, il jubile. Il ne cesse de leur répéter qu'ils vont adorer leur séjour bien que Leyla semble un peu déroutée par ce changement de plan qui implique déplacement et nouvelle organisation dont la fermeture du restaurant.

Vers 1 h du matin, la maison se vide. Georges a les yeux qui brillent. Il explique à sa femme, à Sara et à Leyla que son seul souci est la sécurité sur place.

– On n'a pas fui la guerre pour retourner nous jeter dans la gueule du loup, lance-t-il.

La réponse de Souad surprend ses deux filles :

– Depuis quand le Liban est-il un loup ? As-tu oublié la douceur du vent et la tendresse de Beyrouth, la statue de la Vierge qui nous salue au coin du virage de la route qui nous emmène vers le Chouf et la générosité de nos parents ? As-tu oublié que tu as grandi sur cette terre et que tu t’en es abreuvé ? Oui, je suis un peu comme toi, j’ai un peu peur de revenir, mais j’ai confiance que ce voyage se fera en paix. Pendant quarante ans, nous n’y sommes plus retournés, nous avons abandonné le Liban dans la boîte du souvenir. Aujourd’hui, par un hasard incroyable, nous avons l’occasion de prendre un avion pour célébrer les noces de notre fille sur place ! Je le vois comme une grâce. Renouer avec mes cousines, siroter un café avec ma mère... si tu savais combien ce sont des choses simples dont je me suis privée. *Yalla*, faisons le signe de la croix et laissons tout dans les mains de Dieu, comme nous faisons d’habitude dans cette famille. Et maintenant, allons dormir.

Sara et Leyla aident leur maman à ranger et elles se font une tisane au fenouil. Elles sont trop excitées pour aller se coucher.

– Qui aurait pu le prévoir, Leyla ? Tu te rends compte, sans le planifier, tu nous ramènes au Liban.

– Je suis un peu inquiète de me marier dans un pays inconnu. C’est déroutant, la mentalité différente et tout le reste. C’est compliqué, il faut que je prenne avec moi au moins trois bagages, puisque la robe de mariée à elle seule rentre à peine dans une valise. Et là-bas, toute la famille de Tony va sûrement l’accaparer. Je ne sais pas...

– Tu as vu la réaction de maman ? On dirait que le souffle du Liban a envahi, ce soir, notre chez-nous québécois. Le plus important, c’est que l’on soit tous ensemble avec toi cette journée-là. Et puis, tout s’arrange, tu le sais bien. Pour moi aussi, c’est très compliqué, je dois prendre au moins une semaine de congé, alors que ce n’était pas prévu. Je t’aiderai, ne t’en fais pas, on y va pour tes noces.

En tout cas, moi, je suis folle de joie !
Crois-moi, petite sœur, cette joie, j'en ai vraiment besoin.

Dubitative, Leyla poursuit :

– Ici, Tony m'a choisie. Je ne sais pas comment t'expliquer, mais de quoi vais-je avoir l'air, moi la fiancée qui arrive du Québec ? Tu sais combien elles sont snobs et guidées parfois, les filles libanaises.

– Leyla, aie confiance en ce pays, qui est la terre natale de nos parents. Quant à moi, mon cœur frétille de joie avant tout pour l'imprévu et, surtout, pour toutes les découvertes qui nous attendent. Tant de fois entrevu à la télé, tant de fois rêvé, ce Liban. On a une chance d'y aller, alors allons-y !

... Le barbelé du silence

Sara a appelé Luc à plusieurs reprises et a laissé quelques messages. Ensuite, elle a envoyé des courriels auxquels il n'a pas répondu. C'est cruel et brutal, ce silence. C'est typiquement lui. Elle n'en peut plus, la déception la ronge. Le doute souffle un vent ingrat sur son cœur comme une blessure qui ne se cicatrise pas. Sara a besoin d'une réponse ; elle ne peut plus voguer sur une mer incertaine avec un bateau sans commandant. Finalement, elle décide d'aller le voir directement à son bureau. Elle sait qu'il va détester la voir arriver ainsi, mais elle veut briser ce cycle infernal de l'attente. Comme elle n'a pas de rendez-vous avec maître Grandbois, la réceptionniste l'installe dans la salle de réunion.

Après plus de vingt minutes, Luc entre en trombe dans la pièce avec des dossiers dans les bras. Il reste debout, pour lui indiquer que l'entretien sera bref. Il semble d'une froideur terrible, son arme la plus redoutable. Sa voix est neutre :

- Je ne t'ai pas appelée.
- Je vais au Liban.

Luc ne bronche pas.

- Fais ce que tu veux, Sara.
- Je ne comprends pas, Luc, ce détachement, cette distance que tu m'imposes. Je ne peux pas partir sans savoir.

Cette fois-ci, Luc fait beaucoup d'efforts pour ne pas s'emporter. Il ne parle pas, il siffle :

- Mais quoi, bon sang ? Tu débarques dans ma vie, tu veux tout changer ! Savoir quoi ?

Dis-moi, Sara, t'ai-je promis fidélité et exclusivité ? T'ai-je menti ou caché mes intentions ? Je t'ai bien expliqué qu'entre nous, il y a des moments où je veux être seul sans compte à rendre à quiconque. Si je ne réponds pas à tes messages, c'est que tu ne m'intéresses pas maintenant. Va au Liban, fais le tour du monde si tu le souhaites, nous n'avons pas d'attaches. Va trouver quelqu'un qui puisse te donner ce que tu veux : une relation de couple monogame et te faire de beaux enfants.

C'est tout ce que Sara ne voulait pas entendre. Elle se pince les lèvres.

– Alors, c'est fini.

– Il n'y a jamais rien eu.

– Oui, il y a eu, tu ne le sais que trop bien ! Je t'ai tenu dans mes bras, je sais qui tu es. Tu es un homme qui ne recherche qu'une chose et c'est être aimé. C'est si dur de se battre contre les barbelés iconoclastes que tu as édifiés autour de ton cœur. Je renonce à essayer de les abattre, mais pas à t'aimer. Écoute, je suis là jusqu'à demain 15 h. J'attendrai un signe, si jamais tu tiens un tout petit peu à moi. Luc, je ne suis pas une mendiante, je voulais simplement t'avertir.

– Du chantage, encore du chantage. C'est dommage, tu avais beaucoup de potentiel. Tu as succombé aux pièges de ton éducation. Et puis, les femmes font des promesses qu'elles ne peuvent pas honorer. Je ne le sais que trop bien.

– Pas toutes. Pour moi, une promesse est un pacte. Et puis, parfois ou souvent, il faut que tu fasses l'effort de comprendre que, certaines d'entre nous, on ne survit pas à l'empreinte d'un autre, même si c'est éphémère. On passe notre vie à chercher un visage ou à revivre une émotion, ne sachant pas que ce qui nous tient prisonnières n'est autre que nous-mêmes ; on nourrit la chimère.

Sara se tait. Il faut qu'elle parte tout de suite. Elle s'efforce de marcher sans trembler vers la porte. Il a beau être un juriste éminent, elle sait qu'il se débat dans les limbes de sa

propre prison. Mais qu'importe, maintenant, elle brise le lien. Nourri d'un seul côté, c'est son sort de sombrer. Finalement, tant pis pour eux.

Quand Sara revient à la maison, ce soir-là, c'est l'effervescence. Les valises sont ouvertes un peu partout et sa mère enjambe des piles d'habits, de sacs et de paquets en riant. Le coiffeur doit passer pour la coupe et la mise en plis. Les séances de pédicure et de manucure sont réservées. Il paraît que l'on ne peut pas arriver sans préparation à Beyrouth : les femmes doivent être coquettes et belles.

Les fenêtres sont ouvertes. La nuit susurre des promesses qui ne seront pas tenues. Sara passe voir sa sœur dans sa chambre.

– Alors, Leyla, es-tu nerveuse ?

– Plus maintenant ! C'est si excitant. C'est tout proche ! Que de découvertes en vue, ma chérie, et ceci à tous les niveaux : un pays, une culture, une nouvelle famille. Pour moi, évidemment, le plus important, c'est vous. C'est incroyable aussi comment papa insiste pour payer toutes nos dépenses à notre âge. La seule chose qui m'énerve, c'est que je n'ai pas réussi à perdre le poids que je souhaitais, mais... Bon, alors quoi de neuf ? Trop gourmande alors que, toi, tu gardes une ligne parfaite.

– Il n'y a rien de parfait, Leyla. Dis-moi, as-tu déjà, enfin... as-tu déjà goûté à Tony ?

Leyla rejette sa tête en arrière et éclate de rire dans la maison endormie.

– Sara, tu as toujours des expressions particulières ! Imagine-toi que je lui ai proposé et qu'il est vieux jeu. Il veut sa nuit de noces !

– Oh, c'est mignon, Leyloulou !

– Et toi ?

– Un jour, je te raconterai, petite sœur. Je vais te laisser dormir. Je suis simplement venue te dire que je t’aime et que je suis heureuse pour toi. Une fois sur place, je pense que les choses vont aller très vite.

De retour dans sa chambre, il lui est impossible de fermer l’œil. Sara allume la lumière de chevet et tend la main vers son ordinateur. Elle ne tarde pas à entendre un coup discret contre la porte.

Debout, devant la porte, les cheveux défaits et en chemise de nuit, sa mère, Souad, a l’air d’une jeune fille dans l’obscurité.

– *Chou*¹¹, toi non plus, tu n’arrives pas à dormir. Sara, la dernière fois, quand je suis venue dans ta chambre, on a prononcé des mots terribles. Ce soir, je viens pour te dire que je suis ta mère et... et... que j’ai toujours fait de mon mieux. Je n’ai pas fait exprès de te surveiller ni de t’humilier. Ce comportement venait d’un amour débordant et protecteur que j’ai pour vous, mes filles. Que veux-tu, c’est ainsi que je suis et que je m’exprime. Voilà, c’est tout... Je n’ai pas fait des études brillantes comme toi, je n’ai pas de poste dans une grande entreprise, je ne passe pas à la télé, je suis simplement une pauvre maman immigrante qui cuisine pour sa famille. Car la famille, mon mari et mes filles sont toute ma raison d’être. *Fhémté ya benté*¹² ?

C’est doux et tendre, une maman. Cela sent bon, une maman. Ce sont des bras ouverts comme un océan et de l’amour à profusion qui clapote. C’est une main sur un front, des mots qui chassent les soucis et effacent la peine. Sara pleure contre elle. Elle pleure des années à nier et à lutter.

¹¹ Alors, en arabe.

¹² Est-ce que tu as compris, ma fille, en arabe.

Dans cette nuit de Montréal, où le souffle du Liban a envahi leur foyer, les cœurs sont optimistes. Souad lui essuie les yeux et ferme son ordinateur.

– Dors, ma chérie. Demain, on passe une nuit blanche dans l’avion ! Il faut être fraîche et reposée pour le mariage de ta sœur ! Et puis... on ne sait jamais qui tu peux rencontrer là-bas !

Elle ajoute :

– Sara, tu es encore vierge, n’est-ce pas ?

Sara répond spontanément :

– Mais bien sûr, maman ! Bon, écoute, je vais essayer de me coucher. Et toi, pourquoi ne dors-tu pas ?

– L’émotion, ma chérie... Le trop d’émotions de retourner vers le pays de l’enfance et de la jeunesse. Ici, on a l’impression d’avoir tout oublié et, tout d’un coup, tout est ravivé. Tu verras combien c’est beau, le Liban, et combien toutes les valeurs que nous avons essayé de vous transmettre, ici, sont inhérentes à la terre : la générosité, l’enthousiasme, le respect des aînés et de la famille. Et puis, comme tu le sais, toute la famille de ton père nous a suivis, mais la mienne est restée sur place. Je me demande comment je vais retrouver ma sœur, ma mère et mes tantes après tant d’années. Tu comprends, prendre cet avion demain, c’est comme faire un bilan du temps qui a passé. Je ne sais pas, c’est peut-être cette fichue ménopause, mais je suis en proie à des émotions auxquelles je ne suis pas habituée. C’est doux et violent, cela me parle d’une autre Souad, celle que j’étais avant de me marier.

– Maman, tu es adorable.

– Ma chérie, je veux te voir en voile blanc bientôt. Mais, surtout, ne tombe pas amoureuse d’un Libanais là-bas ; je veux mes filles à côté de moi !

– Je te rassure, maman, je ne suis pas prête à tomber amoureuse !

– Vous êtes mes chéries. Jamais je ne laisserai quiconque vous faire du mal !

Il y a des nuits qui nous tiennent en otage toute une vie jusqu'à ce qu'un matin vienne nous délivrer ; comme un radeau fou qui échoue enfin sur une grève. Épuisé, mais libéré du poids impitoyable de la quête.

Toxicomane de lui, elle a attendu un signe, un appel pour aller le rejoindre, mais son téléphone est resté muet comme une carpe. Têtu l'homme, idiot le mâle, saboteuse la testostérone. Alors, c'est ce qu'il veut, la laisser partir ainsi sans aucune attache, munie d'aucun bouclier contre les autres. Les autres qui flairent en elle tant de possibilités de concrétiser leurs scénarios. Le silence des hommes est terrible, mais il va falloir accepter. Que peut-elle faire de plus ? Prendre l'avion pour Beyrouth.

... Un Liban

L'avion s'est posé avec fracas. Sara, s'étant enfin endormie dans les dernières minutes, a ouvert les yeux en sursaut. Engourdie par le manque de sommeil occasionné par le long voyage, malgré la fatigue, elle sourit. Sa famille et elle viennent d'atterrir au Liban. Elle fait connaissance avec lui dans cette torpeur tiède et ouatée. Elle voit miroiter les lumières de Beyrouth pour la première fois.

À bord de l'avion, l'effervescence est à son comble. Les applaudissements crépitent et les gens se lèvent malgré les consignes de sécurité. À côté d'elle, Souad s'affaire et essuie silencieusement ses larmes. Elle essaye en vain de les refouler, mais son mouchoir est trempé et ses yeux sont rouges. Émue, Sara lui serre la main.

– Ça va, maman ?

– Ça va, ma chérie. Je suis sûre que ton père en a versé une aussi. Mais la vue de Beyrouth, ainsi offerte, m'a bouleversée. C'est comme si, en survolant la ville, c'était toute ma vie d'avant qui est venue à ma rencontre. Comme si j'ouvrais subitement une boîte de souvenirs rangée soigneusement dans ma tête. Tout m'est revenu en un seul instant, Sara. Les étés à la plage, les randonnées dans la forêt de pins, le goût des *manaichs*¹³ toutes fraîches, le poisson frit au bord de la mer, la quiétude de la montagne, le dimanche des Rameaux, les rues de Beyrouth. On quitte un pays et on perd la mémoire, mais lorsqu'on revient, tout ce que nous avons oublié se réveille, tu comprends ? Je ne pensais pas que cela serait si tendre et si fou, cet atterrissage sur Beyrouth. *Yalla*¹⁴, je vais me reprendre, la

¹³ Pizza libanaise au thym.

¹⁴ Allons-y, en arabe.

famille est venue nous accueillir. Je ne veux pas qu'ils disent que les années passées au Canada m'ont vieillie.

Souad avait raison, à la sortie de l'aéroport, c'est une véritable armée de personnes, au sourire radieux et aux yeux embués, qui crient leurs noms ! Le tapage est assourdissant, mais ici cela semble tout à fait normal. Georges et Souad sont immédiatement entourés d'une foule de gens qui les embrassent avec effusion. Les larmes sont discrètement essuyées. Les regards, teintés d'une émotion palpable, en disent long sur la joie de ces retrouvailles.

Sara et Leyla sont propulsées dans un bain de famille spontanée. On leur pince les joues, on les serre dans les bras, on leur trouve des ressemblances avec leurs parents et on leur applique des baisers retentissants sur les joues. Ici, elles sont les filles de Georges et de Souad ; ici, contrairement à Montréal, les racines sont bien profondes.

Il y a aussi la future belle famille de Leyla. Les présentations se précipitent et les exclamations fusent de partout. Ce qui est merveilleux, c'est la chaleur et la sincérité dont elles sont entourées. Sara et Leyla échangent un regard complice ! C'est absolument adorable, ce début de séjour ! Quelle différence avec leur atterrissage impersonnel en Floride ou dans les Caraïbes ! Ici, c'est la vie qui bat, ce sont les bulbes qui fleurissent.

C'est dans un convoi de voitures joyeuses que Sara traverse les rues de Beyrouth pour la première fois. Leyla et sa maman sont allées avec la future belle famille, et elle et son papa, avec le cousin de ce dernier. La jeune femme, légèrement étourdie, ne participe pas trop à la conversation. Elle baisse la vitre et sort sa tête pour respirer l'air chaud et bruyant, si différent de celui, bien sage, de Montréal. Ici, il est chargé de klaxons et d'exclamations, il est lourd de l'odeur des carburants, il est coloré par les devantures des marchands de glaces, il est

bariolé comme la foule qui se presse. Ils se font doubler par une moto conduite par un jeune homme auquel est cramponnée une femme tenant un bébé ! Comme cela, en pleine ville, sur ce grand boulevard ! Il faut dire que la conduite automobile est extrêmement nerveuse et saccadée. Le cousin de son père manœuvre adroitement avec des coups de frein brusques. Il se faufile avec dextérité entre les voitures agglutinées. Cacophonie, elle semble tout à fait naturelle ici.

Après avoir déposé leurs valises dans le meublé qu'ils louent, à leur grande surprise, les Anis apprennent qu'ils sont tous invités chez les parents de Tony pour fêter leur arrivée.

En effet, c'est tout un festin qui les attend. Des tables débordant de mets variés et colorés, des boissons rafraîchissantes, une table exclusivement pour les desserts et surtout un accueil si affectueux. Sara trinque avec tout le monde en sirotant le fameux arak¹⁵ libanais. Ses yeux se ferment dans ce tohu-bohu beyrouthin. bercée par les conversations animées et par l'odeur des fleurs d'oranger, elle a l'impression étrange et inexplicable d'avoir rendez-vous avec son propre destin.

¹⁵ Eau-de-vie aromatisée avec des graines d'anis.

« Mais la vue de Beyrouth, ainsi offerte, m'a bouleversée. C'est comme si, en survolant la ville, c'était toute ma vie d'avant qui est venue à ma rencontre. Comme si j'ouvrais subitement une boîte de souvenirs rangée soigneusement dans ma tête. Tout m'est revenu en un seul instant, Sara. Les étés à la plage, les randonnées dans la forêt de pins, le goût des *manaichs*¹⁶ toutes fraîches, le poisson frit au bord de la mer, la quiétude de la montagne, le dimanche des Rameaux, les rues de Beyrouth. On quitte un pays et on perd la mémoire, mais lorsqu'on revient, tout ce que nous avons oublié se réveille, tu comprends ? »

¹⁶ Pizza libanaise au thym.

... *Bannoutt*¹⁷

– *Chou, bannoutt¹⁸*, tu ne dors pas ?

Sara sursaute. Son père, en pyjama, dans l’embrasure de la porte du balcon, la dévisage avec des yeux embués de tendresse.

Sara hoche la tête.

– Ce décalage est terrible ! Je suis restée trois heures à essayer de m’endormir, mais en vain. C’est comme une petite bête dans ma tête. Elle ne me laisse pas en paix.

– Idem pour moi. Imagine-toi que je viens de me réveiller frais et dispos comme si nous étions le matin et il n’est que 2 h... Attends, je vais nous chercher deux bières.

Installés sur le balcon, père et fille se laissent bercer par la brise particulière de Beyrouth. La capitale s’est assoupie et le rythme infernal de ses journées a cédé la place à la magie de sa nuit. De temps en temps, un klaxon déchire le calme fallacieux de l’obscurité.

– Je n’aurais jamais imaginé que cette région pouvait être si magnifique, si touchante, si bouleversante. On a beau voir les images dans l’album photo ou à la télé, c’est si différent lorsqu’on est sur place. Ici, c’est sauvage et sophistiqué en même temps. La beauté est foudroyante. La promenade, cet après-midi, au bord de la corniche, était merveilleuse, tout comme le déjeuner dans ce restaurant magnifique niché dans la montagne. Je me sens comme une nymphe, papa, sur le point d’aimer une terre avec

¹⁷ Petite fille, en arabe.

¹⁸ Alors, petite fille, en arabe.

passion et j'ai l'impression que c'est ce que j'ai attendu toute ma vie. Et puis, je trouve que c'est étrange, papa, que vous soyez partis et que vous ne soyez jamais revenus. On parle de la guerre, mais il n'y en a presque plus aucune trace. J'ai rarement séjourné à un endroit si bouillonnant de vie, si riche en paysages et si généreux en saveurs.

– Tu as toujours bien choisi tes mots, Sara. Quand tu étais petite, tu t'enfermais dans les livres. En fait, tu as raison, mais, au Canada, le temps a passé très vite. Au début, nous étions tellement en mode survie que nous n'envisagions même pas la possibilité de prendre des vacances. Ensuite vous êtes arrivées, toi et ta sœur, la famille s'est agrandie. Pour te dire la vérité, au début, le Liban me manquait douloureusement, après le Canada a tout envahi et a effacé sa mémoire pour faire la place aux nouveaux souvenirs. Aussi, tu sais, de loin, la situation semblait si dangereuse avec des attentats sporadiques et des affrontements. On avait peur, peur qu'il ne vous arrive quelque chose si on vous ramenait au Liban. Le Canada était si sécuritaire. Le temps a passé, on est restés dans les frontières rassurantes de l'Amérique du Nord.

– Rien n'est sécuritaire de nos jours, papa. Il faut simplement vivre sans avoir peur.

– Tu sais, Sara, la génération qui a connu la guerre est marquée par la possibilité que tout éclate à n'importe quel moment. Les repères de stabilité sont faussés à jamais. L'horizon est toujours menaçant. Ma fille, personne ne peut comprendre à part ceux qui y ont été exposés.

– Je sais, papa. Je ne te juge pas.

– Ma fille l'avocate, ne me juge pas ! Tu sais, je suis très fier de toi. Mon unique regret, c'est que tu sois encore seule. Je veux tant te voir avec la bonne personne.

– Merci, papa. Ne t'en fais pas, je suis bien.

Georges ne sait pas comment aborder le sujet. Habituellement, c'est Souad qui se charge des interrogatoires.

– Ce Québécois, tu l’as revu ?

Sara feint l’indifférence.

– Lequel ?

– Celui qui est venu te voir à l’hôpital.

Comme il faut toujours mentir pour rassurer ses parents, Sara répond :

– Non, papa. Je n’ai aucun lien avec lui.

– À long terme, il vaut mieux rester avec les gens qui nous ressemblent. C’est une garantie de longue durée.

Sara se tait. Elle ne veut pas contredire son père. S’il savait combien la vérité est différente des propos échangés en sirotant une bière. Beyrouth cache bien des pièges et des secrets. Sa descendante reste fidèle à sa réputation de ville orientale, perdue et fatale.

« Aussi, tu sais, de loin, la situation semblait si dangereuse avec des attentats sporadiques et des affrontements. On avait peur, peur qu'il ne vous arrive quelque chose si on vous ramenait au Liban. Le Canada était si sécuritaire. Le temps a passé, on est restés dans les frontières rassurantes de l'Amérique du Nord. »

... Souad, cette jeune femme

En quelques jours à Beyrouth, Souad semble complètement transformée. C'est subtil et discret comme changement. Seul un œil attentif peut détecter la métamorphose. Sa démarche est plus légère, son port de tête, moins rigide et ses cheveux, contrairement au chignon sévère de Montréal, cascadenent autour de ses épaules comme un éclat de rire permanent ! C'est bien sûr toute l'effervescence qui précède le mariage, mais il y a autre chose. Sara l'a remarqué dès que l'avion a atterri. Un voile est venu se poser sur sa mère au moment où elle a entrevu Beyrouth. Comme le déclic du verrou qui cède pour libérer des flots de sentiments retenus prisonniers pendant des années.

Bien que les autres le lui répètent souvent, Sara n'a jamais trouvé qu'elle ressemble à sa mère. Il est indéniable qu'elle a hérité de sa chevelure foncée et de ses yeux en amande, mais, pour le reste, elle ne distingue pas de similitudes. Elles ont des expressions tellement différentes que cela modifie la morphologie de leurs traits. Sara est souvent dans une légèreté provocante, alors que Souad se plaît dans un sérieux dont elle ne se départ que rarement. Mais comme, au Liban, le profil de Souad s'est adouci, Sara observe subtilement la ressemblance, mais surtout la transformation de sa mère en une jeune fille. C'est comme si, en foulant le sol de son pays natal, Souad s'était reconnectée avec une autre elle-même qu'elle a laissée là quand elle a immigré vers ce pays lointain qu'est le Canada. Une version bohème de la jeune fille qu'elle était avant le trop de responsabilités du mariage et de l'exil.

En effet, loin des soucis et des obligations, la femme

mature est redevenue une jeune fille. Le changement le plus subtil, c'est que sa mère est heureuse. Sara l'a rarement vue ainsi, spontanée, le rire généreux et le regard comète. Elle est à mille lieues de la Souad de Montréal.

– Maman, tu es resplendissante ici. C'est évident. Cela saute aux yeux !

– Sara, il n'y a rien de pire que de s'arracher à son pays. On ne le réalise que lorsqu'on revient. C'est quand on retrouve notre pays que l'élasticité de la mémoire nous surprend. Elle a dormi sagement pendant les années d'exil, et on a l'impression que le souvenir du pays a été paisiblement enterré. Mais ce n'est pas le pays, c'est toute notre enfance, les gens qui l'ont meublée, ce que nous avons acquis et observé, les images conservées et les odeurs qui resurgissent. Un jour, on prend un avion pour avoir un nouveau passeport, une identité salvatrice et on laisse derrière nous une partie de notre essence. Quand on revient, Sara, on se rend compte qu'elle nous attendait fidèlement, car elle a toujours fait partie de nous. Tu vois, ta maman est devenue philosophe !

– C'est incroyable, maman ! Quelle libération d'émotions !

– Une libération un peu amère, car c'est à ce moment-là qu'on est confronté au fait qu'on n'appartient plus vraiment au pays natal et qu'on ne fait pas partie de la terre d'accueil. C'est une sorte de dichotomie affligeante, comme être assis entre deux chaises. Notre génération, celle des Libanais qui ont décidé d'émigrer pendant la guerre, nous sommes des transfuges, des arbres cruellement déracinés et ensuite rapidement enracinés, toujours à cheval entre deux entités, oscillant dans une dualité parfois riche, mais souvent difficile à gérer. Mais, tu as raison, je suis au comble du bonheur, très heureuse de ce séjour. *Yalla*¹⁹, allons nous préparer, c'est la soirée de la mariée ce soir, *akbéli*²⁰, ma chérie !

¹⁹ Allons-y, en arabe.

²⁰ J'espère que cela bientôt ton tour, en arabe.

... Aléas

Ce qui a le plus ému Sara, ce n'est pas la cérémonie religieuse, ni le fait de voir sa sœur en robe de mariée, ni les larmes furtives de son père, ni les magnifiques fleurs qui embaument les lieux ; ce qui l'a le plus secouée, ce sont les pierres de l'église. Elles lui parlent de ferveur et de piété, elles évoquent un passé glorieux de l'histoire de ce petit village nommé Smar Jbeil. Celui-ci domine la mer à quelque quatre cents mètres d'altitude à une cinquantaine de kilomètres de la capitale. Cette région du pays que Sara découvre est farouche, belle, sauvage et grandiose.

Ils sont arrivés avec le convoi de la mariée, en cacophonie joyeuse et éclats de fleurs blanches. Alors que tout le monde se rassemble autour des marches, Sara, les yeux fixés sur l'église, s'autorise une douce dérive. Hypnotisée par la musique silencieuse des pierres, elle voit défiler des siècles d'histoire.

Les peintures murales, datant probablement du XII^e siècle, ornent ses parois d'un art sacré pétri de mysticisme. C'est ce qui rejoint Sara comme la plus intraduisible des sensations. Celle de se sentir bénie, celle de mettre le doigt, pour la première fois, sur une identité qui n'a cessé de la fuir. Aujourd'hui, dans un village d'un pays qu'elle ne connaît pas, quelque chose se réveille. C'est l'écho du passé d'une région qui parle à ses émotions. Ce sont les racines invisibles de tout ce qui a toujours été, mais jamais dévoilé. Une sorte de vérité qui envahit sa terre assoiffée.

Debout à côté de sa sœur, enrobée d'encens oriental à base de musc, bercée par la liturgie, Sara se laisse flotter dans cette ambiance euphorique de célébration des vœux. Au-delà des rites prononcés, il y a un langage intraduisible

qui a commencé sa marche vers elle. Celui de ce pays, celui de ses parents qui en quelque sorte est en train de devenir le sien. Toute sa vie, elle a vécu au Canada, mais ici, sur cette terre tendre et cruelle, elle a enfin reconnu sa propre quintessence.

Autour d'elle, la frénésie règne ! Leyla et Tony sont désormais mari et femme ! Les applaudissements crépitent et la joie éclate comme une fusée !

Sara sourit discrètement et pose à côté des mariés, des oncles, des tantes, des cousins et des amis. Une petite étoile dans cette marée humaine bruyante et joyeuse.

La porte de l'église a grincé pour s'ouvrir dans l'allégresse. Derrière le passage du couple, les fleurs blanches ploient en signe de pitié. La messe a été célébrée simultanément en arabe et en français. Les mariés sont resplendissants.

Comme elle ne connaît pas grand monde et que la foule se presse autour des nouveaux époux, Sara, à la sortie de l'église, un verre de champagne à la main, est allée admirer l'olivier millénaire. Le vent est câlin par cette soirée et sa douceur est capturée par les frémissements mauves du ciel.

Perdue dans ses pensées, au bord d'une rue étroite et entourée de balcons de pierre croulant sous les fleurs colorées, Sara sursaute. Avec grand vacarme, deux motos ont déchiré le silence, suivies d'une jeep verte, de toute évidence un véhicule de l'armée. Curieuse, la jeune femme se penche un peu plus.

La portière claque et de jeunes militaires descendent prestement de la jeep. Ils sont impressionnants avec leur uniforme de camouflage et leurs bottes hautes. Un homme, en tenue militaire également, coiffé d'un képi rouge orné d'étoiles, sort à leur suite du véhicule. Son pas est rapide et cadencé ; sa démarche, digne. À ce moment-

là, comme s'il avait senti le regard de Sara posé sur lui, il lève les yeux. En un instant, leurs regards se croisent. Dans ce crépuscule rose, on dirait que le vent s'est tu et que les étoiles se sont immobilisées. Qui aurait prévu que le Canada avait un rendez-vous ici avec le Liban ? Il semblerait que le militaire ait trouvé sa fleur et que la femme ait croisé son capitaine.

Le général Walid Naaman n'arrive pas à quitter Sara des yeux. Depuis qu'elle est apparue dans son champ de vision, elle exige toute son attention. Ici, au Liban, toutes les filles sont belles, mais la femme qu'il a aperçue exhale une délicatesse élégante, douce et aérée. Gracieuse dans sa robe, couleur nacre, les épaules à peine dévoilées, elle semble bouger dans un halo chatoyant et valser avec le vent. Ses longs cheveux bruns sont détachés, son sourire est enjôleur et ses yeux sont empreints d'une belle lumière. Étant arrivé à la fin de la cérémonie, il ne sait pas qui elle est. Ce qui est surprenant, c'est tout ce qu'elle émane comme ondes de féminité ravageuse pour le mâle. Elle l'invite comme la plus déconcertante des sirènes, comme la plus enjôleuse des marchandes de plaisir. Elle semble parachutée d'une autre planète. Il se faufille habilement parmi les îlots de personnes, serre des mains et entame des conversations brèves et polies. Il est salué et retenu par bon nombre de connaissances, avant de tranquillement se retrouver devant elle. Les yeux bruns du général scintillent. Il lance :

– *Ahlén*²¹.

Sara éclate de rire et répond en français :

– C'est trop mignon, votre « *ahlén* » ! Personne ne pourrait me saluer ainsi à Montréal !

– Bonjour, je suis Sara Anis, la sœur de la mariée.

²¹ Bienvenue, en arabe.

Walid prend la main qu'elle lui a tendue spontanément et garde sa paume contre lui. D'emblée, il est séduit par son imperceptible charme. Ses yeux reflètent l'onction sacrée et l'impétuosité des océans. Une sorte de nappe tranquille, mais fougueuse qui l'interpelle. Il s'exprime en français avec un accent impeccable.

– Walid Naaman, général de division, Forces spéciales libanaises aériennes. Je suis ravi de faire votre connaissance. Je viens d'arriver, je n'ai pas pu assister à la cérémonie, car nous avons une remise de grades. Félicitations à votre sœur. Son mari, Tony, est le fils du cousin de ma mère.

Sara le dévisage avec intérêt. Il lui inspire tout de suite confiance.

– Enchantée, général.

Ils se taisent tous les deux, éblouis par les paillettes d'or invisibles qu'ils ont dans les yeux. Il ne peut s'empêcher d'ajouter :

– Vous êtes surréelle !

Sara sourit malicieusement.

– Cela doit être le décalage horaire.

– Non, c'est votre énergie. C'est vous ! Vous dégagez fraîcheur et bonheur, vous ressemblez au Liban que j'aime. Vous êtes une merveilleuse contradiction.

– Merci. Les apparences peuvent être bien trompeuses même pour un général. Excusez-moi, la famille me réclame.

Sara doit rejoindre la table d'honneur. Elle s'extirpe difficilement du lasso de son regard. Comme il est différent de l'autre ! Cet autre qui n'a pas voulu d'elle, cet autre qui ne recherche que nouveauté et conquêtes, cet autre que rien ne peut rassasier, cet autre dont elle ressent

les affres du gouffre émotionnel et jouissif à chaque respiration. Cet autre qu'il faut qu'elle raye, gomme, efface et éjecte de sa vie. Mais sa vie le nourrit sans cesse, car c'est ce qu'elle a de plus précieux, lui.

Walid la regarde s'éloigner en se frayant un passage parmi les invités. Elle s'est retournée une fois vers lui en souriant, ravie de constater qu'il la couvait du regard. Le général est resté immobile, les yeux fixés sur la silhouette ondoyante de Sara. Fille de Beyrouth, enfant de Montréal, il va la capturer. Dans son monde, il y a diverses tactiques d'invasion ; il va falloir trouver la brèche et s'infiltrer délicieusement pour la conquérir. Ce n'est pas un souhait, c'est une urgence.

Alors que la table de desserts est en train d'être servie, le général vient rôder naturellement à côté d'elle. Il est d'une carrure moyenne, mais majestueuse en raison de son port de tête, haut et sérieux. Il a des cheveux courts et drus, une moustache et un regard brun perçant. Il semble naviguer dans la quarantaine. Il est beau, ténébreux, avec une démarche d'une élégance fauve. Sara lui sourit. Il lui plaît avec cette désinvolture décontractée qui cache sûrement une pensée fertile.

– C'est impressionnant de parler à quelqu'un de l'armée dans un pays si meurtri.

Elle hésite et pointe un doigt vers sa poitrine.

– Que veut dire cet insigne ?

– En fait, les deux épées croisées symbolisent les forces terrestres ; les deux ailes, c'est pour les forces aériennes, et l'ancre fait référence aux forces navales, le tout surmonté d'un cèdre vert, qui représente le patrimoine libanais, et entouré par deux branches de laurier rappelant la devise de notre armée : « Honnêteté, sacrifice, loyauté. »

Charmée, Sara répond :

– Ce sont de bien nobles valeurs, comme dans une relation.
– Oui, absolument. Ce sont des valeurs qui se méritent et il est rare de nos jours de les faire vivre. Dites-moi, combien de temps passez-vous chez nous, au Liban?

– Je m’arrache dans trois jours de votre chez-vous qui est devenu mon tendre ami.

– Les Montréalaises sont à croquer. Vous utilisez de belles expressions, mais avec un accent pas très québécois. Trois jours, mais pourquoi si peu ?

– L’accent était surveillé à la maison, car, chez les Libanais, cela ne fait pas chic de l’étirer à la québécoise. J’ai donc une intonation insaisissable qui n’appartient ni au Québec ni au Liban. C’est l’histoire de ma vie !

Elle sourit et ajoute :

–Je dois retourner rapidement à Montréal, car je suis avocate. Il était très difficile de quitter le bureau. Nous avons des tonnes de dossiers à étudier et des plaidoyers en cours. Je ne sais pas si vous le savez, mais le mariage a été organisé à toute vitesse. Le déplacement vers le Liban n’était pas prévu.

Le général fait un geste tout à fait spontané. Il lui touche la joue avec ses doigts et murmure :

– Oui, c’était prévu, je le sais, moi.

Ils restent tous les deux silencieux, ne pouvant détacher le regard l’un de l’autre comme deux inconnus qui se reconnaissent derrière leurs masques. Walid poursuit :

– Cela vous va bien, la défense des droits des autres. Cela déborde de votre regard qui est si vif. Écoutez, Sara, je vais peut-être vous faire peur. Mais bon, voilà, c’est une idée qui me vient comme ça. Si vous le permettez, je vais prendre congé. Je vais vous faire visiter le Liban. Je veux que vous repartiez gorgée de sa beauté et de ses saveurs.

Je tiens à que vous l'aimiez. Je souhaite que vous ne l'oubliez jamais et qu'il laisse sur vous une si forte impression que vous ayez envie de revenir rapidement. Et maintenant, dites-moi où est votre père afin que j'aille le féliciter et lui demander la permission de lui enlever sa fille. Qu'en pensez-vous ?

Sara sourit.

– À bord de la jeep ?

Ils éclatent tous les deux de rire. Elle reprend :

– Ce pays, c'est imprévu. Il touche chaque fibre de mon être. J'aime sa folie et sa paresse, j'aime son désespoir, j'aime sa grandeur.

– C'est bien, Sara. Ouvre ton cœur et il te livrera beaucoup de beauté. C'est une terre que personne ne comprend et tu viens de résumer en quelques mots ce qu'elle représente. Je défends ce pays avec honneur. Porter cette cause vaut tous les sacrifices. Je ne pourrai pas le faire sans être convaincant et convaincu. Je serai ravi d'être ton guide.

Il l'a tutoyée instinctivement. Elle a beaucoup aimé. Autour d'eux, le bruit de la fête ; entre eux, les battements de cœur affolés.

« En un instant, leurs regards se croisent. Dans ce crépuscule rose, on dirait que le vent s'est tu et que les étoiles se sont immobilisées. Qui aurait prévu que le Canada avait un rendez-vous ici avec le Liban ? Il semblerait que le militaire ait trouvé sa fleur et que la femme ait croisé son capitaine. »

... Je ne suis pas celle que tu penses

La route est magnifique, taillée directement dans la montagne surplombant la mer. Walid est amusé par la réaction de Sara qui s'extasie à chaque tournant. En effet, le spectacle est féérique, l'autoroute est ciselée entre les rochers et la mer miroite de petits soleils ! Il fait si beau, l'air est frais et aucun nuage ne trouble le ciel bleu. La lumière caresse de ses rayons un pays aux facettes incohérentes. Des immeubles flambant neufs côtoient des bicoques, des voitures de luxe sont suivies par des tacots. Dans les bolides qui les dépassent, il y a des femmes qui ressemblent à des top-modèles et d'autres voilées.

Comme prévu, Walid est venu la chercher en jeep, en civil, des lunettes de soleil sur le nez. Il est effrontément beau. Grand, brun et ténébreux. Tellement libanais avec cette désinvolture affichée et cette arrogance que lui confère son titre. Ses parents l'ont accueilli à bras ouverts comme il se doit. Il a pris un café et s'est gentiment excusé de leur ravir Sara.

Il lui a indiqué qu'ils vont au nord dans un petit village nommé Fadous, au bord de la mer. C'est le sien, il aimerait beaucoup que Sara découvre sa baie, ses maisons traditionnelles, ses ruelles ombragées de citronniers et, surtout, qu'elle goûte à sa fameuse limonade. En route, ils passeront par Byblos pour explorer la citadelle et le port phénicien.

Walid conduit vite et le vent s'engouffre entre eux. Sa jeep traverse, sans s'immobiliser, les multiples barrages qui jalonnent leur parcours. Les sentinelles leur réservent le salut traditionnel.

En route, ils s'arrêtent pour prendre le petit-déjeuner. La spontanéité de cette aventure, la légèreté qui les entoure, et le peu de temps dont ils disposent font de cette rencontre une bulle de gaîté. Sara rit aux éclats, Walid se laisse aller dans l'insouciance imprévue de cette journée de vacances.

Il a choisi un restaurant typique au bord de la mer. Des chaises en bois peint en bleu et un horizon ondoyant ravissent leurs yeux. Sara dévore les petites galettes au thym et ensuite un bol de fruits frais. Le café est aromatisé à la cardamome ; elle ne se lasse pas de humer sa tasse.

– Le Liban te va bien, Sarsarra.

Devant son regard rieur, il ajoute :

– Tu es trop sérieuse. Laisse Sara pour le Canada et permets au Liban de te cajoler un peu, Sarsarra. Ici, nos femmes sont précieuses, comme dans la chanson, elles représentent la lumière de la prunelle de nos yeux.

Sara ne dit rien. Pincement du cœur, révolte du souvenir de l'autre.

– C'est mignon, merci. Je me sens en paix ici, aussi contradictoire que cela puisse paraître. Le Liban, c'est un coup de foudre imprévu. Pour te dire la vérité, de loin je n'aurais jamais imaginé la vie ainsi.

– Ici, tu es chez toi, Sara, c'est ton âme qui parle. Dis-moi donc, comment est-elle la vie ici ?

– Elle est folle, tendre et vibrante, tellement dans l'urgence du moment. Tout se consomme et se sent. Au Canada, tout est plus ou moins calé, programmé et sérieux, nettement moins spontané.

– Être de passage dans un pays et y séjourner sont des réalités complètement différentes. Le Liban a besoin d'efforts titanesques sur plusieurs fronts.

– Tu n'as jamais pensé t'en aller ?

– Je suis égoïste, Sara. Je serai très malheureux loin d'ici.

Cette terre m'habite et j'y crois. Je crois à la noblesse de sa montagne et à la magie de sa mer. Je suis ici pour assurer sa sécurité, sa paix et, surtout, pour garantir sa dignité. J'ai donné des formations en France, en Angleterre et en Italie. Jamais l'idée de ne plus revenir chez moi ne m'a même effleuré. Ce n'est pas du tout envisageable.

– Tu es un homme solide, Walid.

– Et toi une femme qui m'intrigue, qui m'irrigue de vie. Tu es mon Liban en femme !

Sara éclate de rire. En présence de Walid, elle se sent si merveilleusement bien. Son regard se fait rêveur.

– Tu sais, Walid, maintenant je comprends toutes les contradictions qui m'habitent. Je viens de cette terre fertile et farouchement admirable et féconde. Comme un utérus géant qui enfante de la beauté. Je suis sereine, je suis heureuse ici. Je suis imprégnée d'un bonheur que l'on respire sans le chercher. Ce Liban est certainement une sublime découverte pour moi.

– Tu es merveilleuse. Chaque mot que tu prononces me plonge dans un état d'extase. Tu es exquise, Sara, avec cette pureté, cet enthousiasme et cette sincérité sans filtre. On dirait que je te connais depuis si longtemps. On ne croise plus ces belles qualités de nos jours.

Le regard de Sara s'est voilé. Il a parlé de pureté.

– Merci pour ces mots, Walid, je ne suis pas vraiment qui tu penses. Je ne suis pas sage comme ma mère.

Walid a détecté le changement de ton. Intrigué, il se penche vers elle.

– Que veux-tu dire, Sara ?

La jeune femme regarde vers la mer. Elle parle pour lui, mais, avant tout, elle le fait pour elle. Loin de Montréal, les choses se sont éclaircies.

La distance lui a permis d'écumer beaucoup de contradictions.

– Walid, je te respecte beaucoup, mais je me respecte tout autant. Je vais avoir bientôt trente-quatre ans, je suis une femme passionnée par mon métier, mais je me suis également autorisé le droit d'aimer et de vibrer. Je n'ai pas besoin de faire semblant d'être une femme que je ne suis pas pour être conforme aux idées des autres. Walid, j'ai connu des hommes, j'ai vécu des choses terribles et magnifiques et, cette pureté dont tu parles, elle est dans mon cœur, mais plus sur ma peau. Je ne suis pas une jeune fille innocente, Walid. Tu as devant toi une femme qui a connu, visité des pistes interdites. J'ai décidé, surtout en raison de mon âge, de casser le moule de la jeune Libanaise sage et traditionnelle. Il m'a toujours étouffée, j'ai choisi de respirer et d'être à l'aise, mais en particulier d'assumer mes actes. Ainsi, l'autre n'a aucun pouvoir sur moi. Certaines portent le masque ; moi, je ne peux plus. Je me suis autorisé l'amour et beaucoup de dérives. Je me suis ainsi connectée à mon essence de femme et, je peux te le confirmer, elle est puissante, j'y puise ce qui te plaît tant, ma sensualité affirmée, mais principalement ma force. Je n'attends rien des hommes, j'ai un excellent revenu, je suis indépendante à plusieurs niveaux. Si j'habite encore chez mes parents, c'est tout simplement par respect pour eux, je ne peux pas leur demander de changer leur mentalité à leur âge. Voici qui je suis, Walid.

Walid se tait. Il est bouleversé par ce que Sara vient de lui révéler. Il est surtout touché par sa franchise, sa sincérité, son audace et sa force. En parlant, le vent s'est levé et les cheveux de Sara lui ont caché les yeux. D'un mouvement protecteur, il les lui dégage. Il est viscéralement attiré par son appel sourd. Le militaire stratégique s'éclipse et l'homme s'exprime :

– Je sens ta détresse, je comprends ta situation. Tu ne sais pas combien tu m'impressionnes. Tu as choisi de vivre et

je te félicite. Tu n'as pas à en avoir honte, bien au contraire. Tes parents ont quitté le pays il y a plus de quarante ans et j'imagine que la mentalité est restée figée dans leur calendrier. De nos jours, le Liban est devenu beaucoup plus moderne bien que la sexualité demeure un sujet plus ou moins tabou. Moi, je suis un homme libanais traditionnel, Sara. Je suis un haut officier au service de mon pays. Sache que je vais voir les putes pour mon plaisir, car je ne pourrais jamais demander à une fille de coucher avec moi si je n'ai pas l'intention de l'épouser. Beaucoup ont choisi la modernité, mais pas moi. Je suis à l'aise dans des valeurs de respect traditionnelles. Cela m'apaise le cœur, cela répond à qui je suis. Il y a beaucoup de femmes mariées qui me courent après, mais, moi, j'ai mon monde et mon réseau. Jusqu'à maintenant, je n'ai pas senti l'envie de me lier avec quelqu'un. Mais toi, toi, c'est complètement déraisonnable ! J'ai envie de toi tout de suite, ici, ce matin. Toi, j'ai envie de te dévorer, j'ai envie de te plier, de cueillir ton rôle en moi. J'ai envie de te faire l'amour comme un fou, car fou je suis de toi. C'est inconcevable en si peu de temps, mais c'est ainsi depuis le premier regard, Sara. Avec toi, Sara. Voilà.

Sara s'est levée d'un bond. Elle a renversé le café sur la nappe blanche. Le désir, d'un autre que Luc, est venu balayer sa grève et tout réveiller à nouveau. Le volcan, la sève, le fruit, l'envie de s'unir, d'offrir et de recevoir, d'aimer encore une fois. Le regard de Sara a vacillé. Sa voix est tendue et son regard, de braise.

– Merci pour tes mots, j'en avais besoin. On fait quoi maintenant que tu as allumé le feu et que ces paroles ont été prononcées ? Je les trouve magnifiques et folles comme le désir !

Walid la dévisage, indécis. Il est prêt à tout, l'inconcevable.

– Que veux-tu, Sara, que veux-tu faire de ce feu ?

Sara s'approche de lui. C'est Luc qui l'a libérée de la honte et de la culpabilité. C'est grâce à Luc qu'elle est la femme qu'elle est devenue, affranchie de sa parole et de son geste. Canaliser le désir et lui permettre de se répandre avant d'exploser. Le communiquer, aller vers l'autre, en toute assurance, et le lui infuser. Pulvériser les tentacules de la honte et de la culpabilité. Devant ce militaire traditionnel, l'élève a bien appris la leçon. Affirmée, investie de son pouvoir, elle exprime ce dont elle a envie et murmure dans un souffle :

– Je veux que tu me baises.

Walid se sent transpercé par sa hardiesse audacieuse, entièrement embrasé par son vice. Son petit homme se dresse devant sa souveraine.

– Tu sais le dire en arabe ?

Elle hoche la tête de gauche à droite. Alors, le général rend les armes ; juste prononcer le terme le fait bander douloureusement.

– En arabe, mademoiselle Anis, on dit « *nikné* ».

Walid conduit vite et nerveusement. La tournure des événements est imprévue et diaboliquement palpitante. Dans l'auto, Sara a placé sa main sous sa ceinture et l'homme est enflé. Pendant qu'il conduit, elle lui touche les lèvres, le derrière de l'oreille et l'entrejambe. Walid lui mordille les doigts, le regard embrasé, bandé comme un tronçon de fer. Quand ils arrivent devant la maison, ils rient tous les deux de la folie et de la situation. De toute sa vie, le général n'avait jamais claqué la portière de sa voiture, le pantalon défait et le membre dressé.

Mais il s'en fiche, cette femme vient de l'entraîner sur le chemin de l'audace dévastatrice, celle de l'écume du désir tremblant de sa propre fièvre.

Dès que la porte de la maison a claqué, il l'embrasse sauvagement et gloutonnement. Comme le prisonnier qui sent le vent de la liberté contre sa joue, comme le noyé qui remonte à la surface. Sara le guide de son souffle, il la suit, hypnotisé, il abdique, il accoste sur sa terre. Il succombe à son assurance et à sa sensualité débridée.

Engourdie par leur jeu, Sara divague alors que son corps accueille, depuis Luc, la fougue d'un autre. Un autre qui lui offre tout ce que Luc n'est pas, tout ce que Luc ne lui donnera jamais. Ironie du destin, venin de la vie. Tous les interdits sont piétinés et cette fois-ci avec un Libanais. La jeune femme, les yeux mi-clos, dans cette merveilleuse transe du désir, comprend que c'est sa manière de s'affirmer. Briser les tabous, provoquer les gestes et les assumer pleinement.

La maison est assoupie. Elle est fermée en hiver et n'a pas encore été ouverte pour la saison estivale. Walid tient fermement la main de Sara et elle traverse son enfance, son adolescence, sa vie de jeune adulte en une seconde. Elle parcourt un salon enfermé sous une housse, décoré de cadres poussiéreux avec les photos de sa vie. Ils enjambent des tapis roulés et rangés dans le corridor. Elle laisse des traces de pas dans la poussière accumulée ; la lumière s'infiltré par les volets fermés.

Walid tremble. Son désir est aliénant et le grondement intérieur par sa douceur et sa brusquerie annonce la plus magique des dérives. Il marmonne.

– Tu veux aller à l'hôtel, amour ?

Sara fait non de la tête. Ses paroles l'enivrent. Le mot prononcé vient l'envelopper comme le plus attendrissant

des voiles. Ce mot qu'elle mendiait de l'autre lui est offert aujourd'hui si naturellement.

– Je m'en fiche, de ce qui m'entoure. J'ai envie de te sentir. Est-ce un péché, Walid, d'aimer et de demander de l'être en retour ?

– Le péché, Sara, quand c'est aussi beau, c'est de s'en priver.

Sara s'approche de lui et effleure sa joue. Il lui prend la main et la pose sur son sexe. À travers le pantalon tendu, elle peut le sentir glorieux et érigé pour elle. Le baiser de Walid est passionné et elle répond avec fougue à cette langue mouillée et tiède qui prend possession d'elle. Il a l'odeur du protecteur, du héros dans les dessins animés de son enfance. Walid dévore la femme dont il est amoureux ; Sara l'embrasse pour émerger de l'empreinte de l'autre. Sa bouche est féroce et affamée. Il la mange avec avidité comme celui qui rompt le jeûne, comme celui qui arrive au sommet de la montagne. Ses yeux luisent de désir ; sa voix est rauque.

– Sara, Sara, Sara.

Sara s'enhardit à se frotter contre lui. Il est dur, il est mâle, il est viril. Elle vibre à une vitesse vertigineuse.

– Walid, aime-moi.

Malgré sa hâte, il l'a déshabillée en douceur, comme on le fait avec une jeune mariée. Ils ne se quittent pas des yeux, éblouis tous les deux de pénétrer cette énergie qui redonne à l'univers son équilibre. L'union magique du mâle et de la femme dans la danse de la vie.

Il embrasse son épaule et pétrit son sein. Elle est sublime de beauté, d'onctuosité et d'émotions. Il pose la main sur son ventre et elle détourne la tête.

– Je te l’ai déjà dit, ici, tu n’es pas le premier, il faut que tu le saches.

– Si j’arrive à te garder, je serai donc le premier à te retenir.

Dans ses yeux, la tendresse a rapidement fait place au désir dément qui le fait durcir si douloureusement. Il ne veut pas aller vite, mais quand elle dégrafe son pantalon et qu’elle dégage son sexe, il geint comme un fou. Dans cette chambre, entourée des photos de la Vierge Marie et des crucifix accrochés au mur, elle le travaille comme la meilleure des expertes. Jamais une femme libanaise ou étrangère ne lui a offert ce que Sara lui donne : la pureté de la putain, l’expérience de la madone, la lascivité de l’Orientale, l’audace de l’Occidentale. Il aime son cran qui ne s’affiche pas, il aime sa timidité farouche. Il adore le fait de la voir elle aussi prendre du plaisir désaxé à faire mousser le sien. Une vraie femme qui ne joue pas le jeu de la séduction, elle est la séduction qui se décline. Elle coule dans la volupté du moment, elle la transpire et elle la vit, elle la communique.

Sara se relève, la bouche gourmande de lui, les seins dressés, les cuisses embrasées. Walid la pousse vers le lit. Il a oublié ses résolutions de prendre son temps. Il est envoûté par elle, ses tempes battent sourdement, son sexe est devenu un roi qui réintègre son territoire. Il palpe sa terre, et il lui donne ce qu’elle réclame. Il la possède immédiatement en se frayant un chemin pointu vers son ventre haletant de désir. Il lui prouve qu’elle peut en éprouver, le partager et le faire exploser. Sous lui, le sexe labouré, stimulée par sa bouche et par ses doigts, Sara gémit et lui offre étourdissement et emportement.

Elle crie. Un cri triomphant qui la libère de l’emprise de l’autre. Un cri qui ne lui appartient plus, un cri qui déchire ses entrailles. Entièrement obnubilée, elle dépose sur lui des palpitations sublimes. Quand elle ouvre les yeux, elle est une femme nouvelle. Sara lui offre un visage rayonnant et un merci qu’elle prononce en sanglotant. Il la serre fort

dans ses bras. Putain, il est si heureux ! Il coule en frénésie épaisse comme il ne l'a jamais fait pour une autre.

Luc avait raison, le plaisir est différent avec chaque personne. Une fois aiguisé, l'appétit ne veut que se rassasier. Walid la serre dans ses bras. Ils sont forts et musclés, il ne souhaite plus jamais la lâcher, c'est sa femme.

– Mes parents, pas un mot. Je te fais confiance.

– Sara. Tu ne seras pas déçue. Sara, je suis fou de toi. Sara, je t'aime.

– J'aime qui tu es, Walid. Tu me fascines, je te respecte et je te désire. Tu m'habites sans orage et sans tempête. Je suis heureuse.

– Si tu pars, tu reviendras.

– Si je pars, je reviendrai.

Dans ce lit poussiéreux après le passage de l'hiver, dans cette maison fermée, le soleil balaie d'un seul coup toute l'incertitude de la situation.

Ils restent à la dérive dans ce lit-bateau. Elle dans ses bras et lui contre son cœur. Ils parlent de leur vie en désordre et vite comme pour rattraper l'écoulement des jours. Ils refont l'amour en prenant leur temps, chacun donnant à l'autre ce qu'il réclame, un peu de lui-même. Sara s'offre avec beaucoup de volupté, il saccage son jardin, alouvi de cette énergie qu'elle dégage avec chaque respiration. Le général dépose toutes ses armes devant son ventre. Après l'amour, ils n'arrivent pas à se détacher, visqueux et dégoulinant l'un de l'autre. Elle joue dans ses cheveux, il navigue sur un océan inconnu. Celui de la satisfaction de se sentir merveilleusement bien. Walid ne s'est jamais couché contre le sexe d'une femme. Il n'arrive pas à s'éloigner de sa fleur, penché aux portes de son fruit, respirant leur odeur mélangée. Il boit d'elle, comme celui qui boit le calice jusqu'à la lie. Il ne s'en rassasie pas. Sara baigne dans une complétude bienheureuse.

Elle aime le fait qu'il ne soit pas pressé de la quitter. Ils restent paresseux et léthargiques. Sara divague, on ne connaît la profondeur de la blessure d'un autre que lorsque la vie nous confronte à l'opposé de ce qu'il nous a offert ou non.

– Une sacrée journée de tourisme, celui de toi, mon général.

– Celui de nous, plutôt. J'avais faim et soif et je ne le savais pas. Une journée inattendue et merveilleuse avec toi. Je vais prendre un bain et pourtant je n'ai aucune envie de me laver de toi, trésor. Si tu veux, je peux nous chauffer l'eau, car le chauffe-bain n'est pas branché. Ici, ce n'est pas comme dans ton Canada.

Sara accepte. Il parle d'un « nous » si naturel. Tout ce à quoi elle a aspiré. Walid chauffe l'eau dans une marmite dans la cuisine et il fait couler un bain. Ils entrent ensemble dans la vieille baignoire en laiton. Il la garde contre lui, il lui savonne le corps avec un savon à l'huile d'olive. Il ne dit rien, mais elle sent son émotion communiquer avec la sienne, comme les corps tout à l'heure. Il la tient fermement et c'est tout ce qu'elle souhaitait. Il y a peu de temps, elle a aimé un homme de cette façon, aujourd'hui elle se fait aimer, par un autre, de la même manière. Raillerie ou cadeau de la vie, elle ne le sait pas encore.

– Je suis ton prisonnier. Tu as capturé mon homme, celui qui est le plus vulnérable, car il se cache derrière l'uniforme et les responsabilités. Tu as poussé la porte de mon cœur et tu t'es installée. Cette sensation de bonheur ne me quitte pas. Amour, si tu as faim, je te propose un dîner chez mes parents. J'aimerais beaucoup qu'ils fassent la connaissance de mon trésor. Cela fait des années qu'ils prient pour que je le trouve.

« Ils restent à la dérive dans ce lit-bateau. Elle dans ses bras et lui contre son cœur. Ils parlent de leur vie en désordre et vite comme pour rattraper l'écoulement des jours. Ils refont l'amour en prenant leur temps, chacun donnant à l'autre ce qu'il réclame, un peu de lui-même. »

... L'orée

C'est déjà leur dernière soirée au Liban ! Tony et Leyla se sont envolés, ce matin, pour leur lune de miel en Grèce. L'euphorie du mariage a laissé des étincelles joyeuses dans son sillage. Tout le monde se sent porté par cette vague d'allégresse qui fait que les soirées sont plus longues, bien arrosées et agrémentées de tant de bons petits plats. Ici, tout semble facile. Un appel et tout est livré à domicile : des grillades, des salades, du poisson frit, des brochettes de poulet et de viande et même le fameux narguilé.

Sara adore la légèreté et l'insouciance qui enrobent les journées et couvent les soirées. Ses parents sont détendus ; les traits de leur visage sont relâchés dans ce climat convivial. Le pays baigne dans une contradiction constante et une situation politique précaire, mais son rythme est joyeux. Une habitude de se laisser porter par la vie et d'en profiter au lieu de la subir. Il y a une telle ambiance d'urgence de vivre au Liban que Sara se demande quelles traces cela va laisser en elle et comment elle va se sentir lorsqu'elle sera de retour vers sa vraie réalité à Montréal. La rencontre avec Walid est surréelle. C'est arrivé si vite et bien. La jeune femme essaye de ne penser à rien et de rester dans l'instant. Ses parents lui ont toujours répété que si elle couche avec un Libanais avant le mariage, elle est foutue. Or, elle ne s'est jamais aussi bien sentie. L'étreinte avec Walid lui a fait le plus grand bien, car elle est enfin comprise et surtout aimée. Maintenant, quoi faire avec tout cela ? Elle n'en a pas la moindre idée.

Ce soir, l'appartement meublé des Anis vibre et tangué au rythme de la sonnette de la porte d'entrée. Ils arrivent tous, membres de la famille et amis, avec des sourires

chaleureux et les bras pleins de paquets. Il y a aussi des boîtes de desserts à emporter avec eux au Canada, sans oublier les bouteilles d'eau de fleur d'oranger et d'eau de rose, le thym séché, la menthe, etc. Ce sont cris et effusions qui n'en finissent pas ! L'ambiance est allègre, la vague, amicale et l'entrain, souverain.

Lorsqu'il passe chercher Sara, Walid est étonné : il ne s'attendait pas à ce que le salon soit rempli à craquer ! Comme il se doit, la famille, la parenté, les amis de Tony, tout le monde est là pour leur dire au revoir. Ils sont arrivés au Liban accueillis par la famille et ils repartent entourés par sa tendresse. On a emprunté des chaises aux voisins et Souad n'arrête pas de disposer les plats au fur et à mesure que le groupe s'agrandit. L'euphorie et la nostalgie se côtoient. Les larmes sont retenues, les rires sont moins joyeux. On se promet de traverser l'océan et de ne pas laisser le temps trop gonfler sa voile triomphale sur le paquebot de la vie.

Dans la chambre à coucher, Sara essaye de boucler sa valise avec peine. Elle ramène avec elle tant de cadeaux ! C'est comme si elle voulait que le souvenir de ce merveilleux séjour ne la quitte pas. Comme si elle aspirait à meubler son espace montréalais de la chaleur et du bonheur frôlés au Liban. Quand sa mère lui annonce que Walid est là, la jeune femme frétille ! L'arrivée de son amant lui procure une joie insoupçonnée bien que le départ soit prévu dans quelques heures.

Il fait chaud et les fenêtres sont grandes ouvertes. Sara sourit sans s'en rendre compte. Elle porte une robe noire toute simple et moulante. Walid l'entraîne vers le balcon, loin de tous. Il ne sait pas trop quoi dire devant la cruauté de cette séparation. C'est Sara qui balbutie :

– Beyrouth respire et j'aime son souffle. C'est extra, cette chaleur humaine, cela va me manquer.

– C’est typique d’ici. Des maisons ouvertes. Que vas-tu faire dans ton Canada ? Reste... reste... Du moins, reviens.

Il se ressaisit.

– Écoute, va faire ta valise. Prends ton sac et ton passeport, on fait une dernière virée et je te dépose ensuite à l’aéroport. J’ai donné des ordres à mes hommes. D’ailleurs, je vais avertir ton père. Je leur envoie une voiture spéciale, et vous ne passerez ni par le comptoir d’enregistrement ni par les douanes. Vous attendez au salon et vous montez à bord. J’ai fait surclasser vos billets aussi.

Sara reste stupéfaite.

– C’est trop, Walid.

– Non, Sara. C’est l’hospitalité et la générosité libanaise. Quand on a des invités, on les traite comme la prune de nos yeux. Qu’en est-il alors s’ils habitent désormais dans notre cœur ? Allez, Sarssoura, va vite faire ta valise, Beyrouth t’attend. Entre-temps, je vais parler à ton père.

Bouleversée par tant de générosité, Sara est étonnée de constater que ses parents ne disent rien et qu’ils ne sont que trop charmés par le général.

La jeep gronde dans la nuit et Walid l’emporte dans des ruelles étroites à peine éclairées. Ils ne disent rien, heureux de se retrouver à nouveau dans leur espace. Son énergie à lui demeure stable et rassurante. Quant à Sara, elle tangué, femme ondoyant entre deux pays, deux identités, deux amours, à la recherche de son ancre. Doucement, elle effleure sa joue et il sourit. Il allonge le bras pour la ramener vers lui. Ensemble, cela semble si compliqué et si simple.

Il a choisi un restaurant au bord de la corniche. Les vagues grondent et le vent est témoin de leur malaise. Walid a commandé une série de plats qui restent intacts. La douleur de la séparation est palpable dans leurs gestes.

Aussi bizarre que cela puisse paraître dans ce pays qui n'est pas le sien, près de cet homme qu'elle connaît à peine, Sara se sent à sa place. Il est inutile d'essayer de comprendre la logique d'une telle situation, il faut simplement profiter de la douceur des derniers instants.

– Les départs nourrissent toujours la nostalgie. Ne sois pas triste, Walid, tu ne le mérites pas.

– C'est un bon signe si je suis triste, Sara, j'espère que tu l'es un peu.

Il lui tend un petit paquet bleu.

– Tu l'ouvriras quand tu seras de retour chez toi.

– Je n'ai pas besoin de tout cela, Walid. Je vois l'homme, moi, pas ce qui l'entoure.

– Et que vois-tu ?

– Je vois la droiture, je vois les valeurs, je vois l'honnêteté. Je vois l'homme incroyable que tu es, Walid.

– Et encore, Sara, que vois-tu ?

– Je vois que tu m'aimes bien.

– Je rectifie : je t'aime, Sara. Avant que cet avion ne t'arrache à moi, fais-moi une promesse.

– Laquelle, Walid ?

– Au fur et à mesure que cet avion t'éloignera de moi, pense à la possibilité de revenir. Pense à revenir au Liban pour devenir ma femme. Il n'y a pas de demi-mesure dans mon monde. Je t'aime et je veux t'épouser.

Sara tourne la tête et se lève. La tempête intérieure est imprévue ; elle s'abat sur elle comme une tornade en plein été. Elle ne veut pas qu'il devine qu'elle pleure.

– C'est trop tôt, Walid.

– Sara, il n'est jamais trop tôt ni trop tard quand le cœur est réveillé. Il bat pour toi. Je suis un militaire, je n'hésite jamais, je ne retourne pas en arrière. Je n'ai pas besoin de te fréquenter pour étudier la possibilité, je sais que le moment est propice. Si tu as recours aux jours, prends tout

le temps que tu souhaites. Moi, je suis là, solide comme le roc, et je t'attends.

– Pourquoi moi, Walid ? Une femme qui vient d'ailleurs, une femme si différente de celles de ta terre, une femme qui bouscule tes traditions ?

– Tu es ma terre. Tu m'ancres dans ma vocation d'homme. Les traditions, on les définira ensemble. On ne choisit pas par amour, on est choisi. Avec toi, je veux protéger et conquérir, je veux faire céder tous les barrages. Avec toi, c'est le profane et le sacré. Avec toi, Sara, j'ai accosté chez moi pour bâtir mon propre royaume, avec toi, amour.

– Tu as rencontré une femme déchirée. Tu as fait la connaissance d'une femme en mode révolution. J'ai besoin que l'eau se calme avant de retourner vers toi parce que tu mérites la meilleure version de moi-même.

Sara ne dit plus rien. Au loin s'affrontent faiblement le regard du loup et la mièvrerie du renard. Dérision de la vie, cruauté du destin.

Georges et Souad se sont assoupis dès que l'avion a décollé. Celui-ci est escorté, dans la limite des frontières libanaises, par deux hélicoptères Gazelle de l'armée, en guise de protection et de respect pour une jeune promise à bord. La jeune femme hume sur ses doigts l'odeur de l'homme, de son Walid. Ils se sont quittés avec difficulté. Rien ne peut expliquer cet attachement subit ; tout peut justifier cette ébullition des sentiments. Sara n'a pas pu patienter, elle a ouvert le paquet bleu offert par Walid. C'est un pendentif en or avec la carte du Liban entouré par un cœur en diamant. En arrière est gravé son prénom. Elle l'enfile tout de suite. L'univers est en train de la guider, il ne faut surtout pas résister.

« Tu es ma terre. Tu m'ancres dans ma vocation d'homme. Les traditions, on les définira ensemble. On ne choisit pas par amour, on est choisi. Avec toi, je veux protéger et conquérir, je veux faire céder tous les barrages. Avec toi, c'est le profane et le sacré. Avec toi, Sara, j'ai accosté chez moi pour bâtir mon propre royaume, avec toi, amour. »

... L'horizon

Le retour à Montréal est complexe. Le printemps est capricieux. Le vent a perdu sa magie pleine de tendresse. À Beyrouth, il se posait sur Sara avec volupté et lui communiquait sa folie. De retour à Montréal, il est devenu raisonnable, mais surtout aride d'émotions.

Souad, Georges et Sara se débattent contre le sentiment de manque dont ils ne discutent pas. Dans cette famille, tout ce qui est sensibilité se vit en vase clos. Ainsi, il est très pénible de dégringoler de l'extase vers le régulier, mais ils sont obligés de le faire, car leur réalité les réclame. Le sevrage de l'espace partagé et joyeux avec la famille et les amis est difficile. L'absence des rapports chaleureux dans la vie quotidienne est criante. Chez les Anis, on ne parle jamais de quelque chose qui nous affaiblit, car la vie est vue comme un combat et non comme un plaisir. Dans ce clan, on s'agrippe à la normalité comme à une bouée en pleine tempête. On ne mentionne jamais ce qui s'agite dans le cœur.

L'absence de Leyla laisse un grand vide. C'est la première fois que les Anis se retrouvent à trois et non pas à quatre. Comme une table à laquelle on enlève une patte et qui cherche son équilibre. Mais Leyla sera de retour au pays dans quelques semaines et sa présence calme et reconfortante comblera le fossé du mutisme qui rôde entre eux.

Souad a refait son chignon. Néanmoins, si, sur ses joues, le soleil du Liban se prélassait paresseusement, ses yeux sont redevenus sérieux et son ton de voix, moins enjoué qu'il y a deux semaines.

Comme le restaurant a été un peu délaissé avant et pendant l'euphorie des noces et du voyage, il est temps maintenant d'en reprendre les rênes. Georges fait évaluer des plans et demande des devis pour rénover la terrasse. Il examine également la possibilité de remplacer les fours de la cuisine. Souad réceptionne des commandes qui se bousculent et prépare des menus avec de nouvelles recettes.

Sara les rejoint tous les soirs, après des journées longues et épuisantes au travail. Elle met à jour les achats et les factures. Au fil des jours, elle renfile le masque qui l'attendait si fidèlement, celui de la fille responsable et appliquée.

Elle guette un signe de Luc chaque seconde et parle à Walid tous les jours. Oscillant entre l'indifférence criante de l'un et les gestes réconfortants de l'autre, Sara demeure indécise. Elle tanguent entre deux extrêmes, deux réalités qui exigent une seule vérité.

Malgré la distance, Walid est très présent et plein d'attentions passionnées. Chaque lundi matin, il lui fait livrer des fleurs au bureau. Dans tout ce gris, l'éclat du bouquet est aveuglant. Le général ne se couche jamais avant de lui avoir envoyé un message ; il se réveille toujours en lui écrivant un mot doux et amoureux. Il l'entoure de loin, protecteur et embrasé. Sara est touchée par ses mots et ses gestes sincères. Sa ferveur et son désir lui transpercent la peau. Il ne lui impose aucune réponse, aucun délai ni aucune pression. C'est si merveilleux de se laisser aller dans ce courant d'homme fiable et amoureux.

Une nuit, n'ayant pas pu parler à Walid parce qu'il est en mission, Sara place son téléphone sous l'oreiller pour ne pas rater son appel. Ce simple geste lui fait réaliser combien les liens tissés entre eux se sont affermis. Nourries par les semaines, les conversations téléphoniques tournent autour de choses concrètes, alors que les

messages échangés rythment leurs jours et bercent leurs nuits de tendresse et de fièvre en sortilèges de mots.

Sara,

Je suis un militaire. Tu as chamboulé mes plans et même ma manière de penser. Je ne peux rien prévoir avec un cœur déboussolé. Tout ce que je désire, c'est retrouver l'ancre de tes bras, la douceur de ton corps et la ferveur de ta grotte. Tu me manques, mais le manque de toi est délicieux. Il fait de moi un rêveur et un poète. Je t'écris et je sais que tu dors encore dans ce Canada si loin et si près de mon cœur. Réveille-toi dans les draps de mes mots, mon amour, et comprends combien je te chéris.

Walid,

Merci pour tes mots que j'accueille avec joie. Parfois, le soir, j'ai une envie soudaine de cuisiner pour toi et de me blottir dans tes bras. Moi qui ne cuisine jamais, moi qui suis presque autosuffisante en émotions. Tes mains me manquent, ta bouche encore plus. Tu me combles de tes mots qui expriment si bien ce dont j'ai tant besoin, d'amour. L'amour de toi, Walid. Merci.

Sarssara,

La soirée était bien arrosée, la compagnie tentante et le vent doux. Je suis rentré seul en me demandant pourquoi on se torture l'un loin de l'autre. Le Liban t'attend, toi qu'attends-tu ? J'ouvre les yeux sur mon matin et ta nuit débute. Je te rejoins dans cet espace qui nous lie. Dors, amour. Moi, je vais servir mon pays en rêvant de toi.

Mon Walid,

Je souris en travaillant, ton prénom frétille en moi. Je suis heureuse avec toi, je suis comblée avec toi. Tu ne me quittes pas. J'émerge de ma nuit. Tu es mon soleil.

Femme aimée,

Mes yeux se ferment, je suis au bord du sommeil. Tu m'habites. Mon seul souhait, c'est que tu rejoignes mon lit et ma vie le plus tôt possible. Amour, même le Liban a perdu son attrait... Amour, le désir de toi me tenaille, mais je le garde en moi comme la plus belle des révélations. Je ne rêve que de ta chaleur, rempli d'un désir têtu qui ne fait que confirmer ce que mon âme me murmure, je t'aime.

Habibi²²,

J'ai confiance. Je suis bien. Il va falloir simplement attendre le signal complet. Il est en route, je le sens. Les images défilent en permanence devant mes yeux, celles de toi et de nous. Tu as raison, cette séparation est cruelle et, bientôt, très bientôt, je vaincrai mon acharnement à rester immobile.

Amour,

Femme aimée, femme désirée, femme élue. Mon désir ne tombe pas, ma vigueur te réclame. Je demeure ici, le regard gorgé par l'espoir, le cœur ouvert et les bras impatients. Je reste à ton écoute, suspendu dans l'attente de celle qui va terminer l'inferral.

Walid,

Hier, j'avais l'impression de dormir dans tes bras, de me faire chatouiller par ta moustache et de veiller à ton sommeil. Cette impression était si forte, mon amour, qu'au réveil je te cherchais. Ces sentiments qui fleurissent naturellement, la rivière de mon corps m'indiquent que je suis sur le bon chemin, le nôtre.

²² Mon amour, en arabe.

Amour,

Maintenant je comprends ce que les poètes ont chanté, ce que les peintres ont communiqué et ce que les écrivains canalisent. Jour et nuit et nuit et jour, tu coules dans mes veines. Sara, dis oui et le général abdiquera. Dis oui et l'homme te couronnera de l'incomparable auréole. Tes mots ont pulvérisé le temps et l'espace, ils sont parvenus jusqu'à moi aimantés et sulfurisés, parfumés, timides et porteurs de la plus belle offrande. Amour, j'agonise loin de toi. Amour, ton ventre me harcèle. Ce plaisir que tu as partagé avec moi quand on s'est aimés me hante en boucle. Amour, je suis fou de toi.

Amour,

Tu me fais rêver, tu me fais osciller, tu me fais femme. Je suis enfin prête. Walid, notre nous sera glorieux, car on le mérite. Il va falloir s'occuper maintenant de tous les détails.

« Tout ce que je désire, c'est retrouver l'antre de tes bras, la douceur de ton corps et la ferveur de ta grotte. Tu me manques, mais le manque de toi est délicieux. Il fait de moi un rêveur et un poète. Je t'écris et je sais que tu dors encore dans ce Canada si loin et si près de mon cœur. Réveille-toi dans les draps de mes mots, mon amour, et comprends combien je te chéris. »

... Le cordon invisible

Alanguï par la chaleur de la journée, le jardin soupire enfin à la tombée du jour. Après avoir agonisé sous les rayons impitoyables du soleil de plomb de cette fin de juillet, il renaît à la vie sous le jet d'eau qu'il accueille. Par terre, les dalles en ardoise brune brûlantes sont également rafraîchies. Pieds nus, en robe d'été, les cheveux détachés, les épaules cuivrées, Sara arrose joyeusement les fleurs et se laisse asperger par la brume vivifiante. Une paix intérieure anime ses mouvements et donne à ses yeux l'aspect d'étoiles scintillantes.

Heureuse, à nouveau. Une autre sorte de bonheur moins fou et plus stable. Un lac cristallin au lieu d'une mer houleuse ; un horizon tranquille au lieu de l'incertitude qui la rendait captive de scripts irréels. Dans ce pays qu'elle apprivoise, au cœur de ce village qu'elle apprend à mieux connaître, elle est couvée par une tendresse qui lui redonne espoir. Avant tout en elle-même et ensuite en sa capacité d'aimer et de vibrer.

Les Anis sont de retour au Liban pour les noces de leur fille aînée. Eh oui ! Tout est allé très vite. Sara et Walid ont décidé de se marier ! L'été semblait être la meilleure saison pour que Walid puisse prendre quelques semaines de congé. Les noces seront célébrées le 1^{er} août, car c'est la fête de l'armée au Liban et Walid tient à ce que cette célébration soit double cette année. L'église du village a été réservée, les invitations ont été lancées et les festivités se feront en plein air.

Georges et Souad ont dû refermer le restaurant, boucler les valises et effectuer un deuxième voyage au Liban. Tony ne

pouvait pas partir, ayant des examens à passer pour sa spécialisation. La famille élargie de Montréal se contentera des photos. Seulement, Leyla accompagne sa sœur. C'est une jeune femme amincie et rayonnante qui sera son témoin. Interrogée par tout le monde sur la nature du régime qui pourrait expliquer ce départ des kilos, Leyla répond, énigmatique, que c'est simplement le bonheur.

Walid a été intransigeant : il était hors de question qu'ils louent un meublé, ils habiteraient chez lui. Il a insisté, et leur a laissé la maison de Fadous. C'est donc encore une fois la frénésie qui précède les noces. Dans deux jours, Sara épouse Walid. Elle dira oui à cet homme qui symbolise par ses actions et sa promesse ce qui est honneur, sacrifice et fidélité au pays. Elle dit oui à une nouvelle vie. C'est un virage inédit, mais choisi.

À Montréal, après un début de carrière très prometteur, Sara a remis sa démission en toute sérénité. Elle sait qu'elle renonce à un brillant parcours, mais son choix est fait. L'inconnu ne lui fait pas peur. Elle se sent en paix, portée par l'espoir et l'excitation de quelque chose de différent ! Comme le droit est une discipline qui ne traverse pas bien les frontières, la jeune femme compte s'informer auprès des universités au Liban pour se recycler et peut-être s'orienter vers autre chose. La pause de l'été sera certainement salutaire. Un luxe dont elle a rarement profité.

Les volets roucoulent au vent, mais celui-ci est chaud et porteur de folie. Comme ce pays insondable qu'elle va désormais habiter. Dans la moiteur du crépuscule, une portière a claqué. Sara ne sait pas pourquoi, elle a sursauté.

C'est quand elle entend l'écho d'un pas rapide et familier que sa réalité bascule. Elle se retourne vers l'endroit d'où vient le son. Abasourdie, elle voit Souad, la mine renfrognée, qui traverse le jardin, flanquée de nul autre

que Luc ! Lui ? Ici, au Liban, en plus chez Walid ? À deux jours du mariage ? Comment ? Pourquoi ? Le boyau d'arrosage lui glisse des mains et l'éclabousse.

Luc avance rapidement vers elle. Son visage ne semble pas porter de traces de fatigue du voyage comme sa chemise en lin blanc toute fripée. Son regard est perçant, il est en mode négociation. Comme si c'était la chose la plus naturelle du monde, il lui parle :

– Bonjour, Sara, peux-tu m'accorder un petit moment ? Je sais que c'est étrange, mais c'est ainsi ! Le taxi attend dehors.

Alarmée, Souad interroge sa fille des yeux. Elle essaye de lui dire quelque chose, mais Sara enfile, à toute vitesse, ses mules trempées et secoue ses cheveux.

– On va aller dans un café, ici à côté. Maman, je reviens dans une heure.

Sara la laisse plantée là, bouche bée. Elle entraîne Luc prestement vers le portail. Elle est consciente que si elle reste une seule minute de plus dans ce jardin, sa mère va piquer une crise et l'empêcher de partir avec lui.

Dans le taxi, ils sont tous les deux silencieux, ne sachant pas quels mots prononcer. La main de Luc vient se poser sur celle de Sara qui ne la retire pas. Elle est possessive et exigeante, cette main d'homme. Elle la réclame et elle la désire. Elle la replonge dans son plus délectable souvenir, mais également dans le piège de son pire combat.

La jeune femme a parlé en arabe, elle a indiqué au taxi de les laisser à l'entrée du marché du village. Luc ne sait pas quoi penser, mais il est content de sa première réaction. Sara connaît bien le coin et surtout les plus belles ruelles. Mais elle l'entraîne vers une allée mal éclairée.

– Je ne pense pas que tu sois là pour faire du tourisme. Peut-être que tout ce que l'on mérite, c'est une maison abandonnée.

Sara pousse la barrière rouillée d'une vieille villa délabrée. Elle prend la main de son amour dans la sienne. Ils escaladent quelques marches pour longer la façade de la maison et se retrouver en quelques bonds sur un balcon. Il est immense et poussiéreux. Les volets sont barricadés et la villa semble osciller entre un passé glorieux et un futur incertain. Sara s'accoude à la balustrade. Ses yeux sont fiévreux. Elle déclare :

– Ici, on peut parler.

Elle ne sait pas qui a embrassé l'autre, tellement le mouvement de l'union des bouches était impérieux, au-delà de toute logique et en dépit de toutes les résolutions. La vérité qui les unit est venue piétiner les promesses promises. Sara succombe au volcan sans aucune résistance. La bouche fiévreuse de Luc fend la sienne comme la plus violente des tempêtes, comme la plus délicieuse des récompenses. Le sang cavale et la sève coule. L'homme se dresse et la femme lui ouvre la voie royale. Impossible de se retenir devant tant de fougue et de désir. Il suinte de leurs pores, il éclabousse leur peau de certitude. Celle de laisser s'exprimer les sens. Dérégés et fous, pris dans leur propre tourmente voguant sur les flots irrésolus. Aucune loi ne peut les séparer, aucune logique ne peut expliquer cet élan de l'âme qui se brise dans les éclats de la peau.

Sara, électriée, comme toujours quand il la touche, ne peut penser qu'à une seule chose : c'est son amour, c'est son amour. Luc. Elle perd la mémoire et plonge dans les délices de son étreinte. C'est l'unique être pour qui elle briserait ses résolutions et elle vient de le faire. Luc est haletant, suspendu à nouveau dans cette transe qu'elle seule peut lui communiquer, sans autre artifice que celui de l'émotion.

Elle les ploie, elle les terrasse, elle les fait spasmer et hurler d'un plaisir âcre qui coule en gerbes de tremblements. Ils s'unissent encerclés par le vent, bercés par la mer, nourris par leur fièvre.

Luc a reboutonné son pantalon. La jeune femme a remis sa culotte. Ses cuisses perlent de lui comme les larmes qu'elle essaye de retenir, sans y parvenir. Devant cette mer silencieuse, sous l'olivier qui s'incline, Luc parle :

- Je suis venu te chercher pour te ramener. Ne pleure pas.
- Comment as-tu su ?
- J'ai appelé ton bureau pour apprendre que tu avais remis ta démission. Ensuite, j'ai parlé à ta sœur, Leyla.
- Luc, j'ai fait une promesse. Je ne peux pas retourner en arrière.
- Oui, tu peux. Je suis là pour te le dire. Arrête tout, reviens avec moi. Reviens-moi.

Sara tremble.

- Je ne peux pas, ce n'est pas si simple. C'est un homme bon et intègre. Malheureusement, je ne peux pas lui infliger cette peine. Je l'aime et je le respecte. Luc, je ne pourrai jamais, jamais, envisager de faire de la peine à un être qui m'a aimée et qui m'entoure des attentions les plus délicates. On ne peut pas toujours choisir et être choisie par la même personne. Toi, pourquoi as-tu tant attendu ?
- Je n'étais pas prêt, Sara. Je t'en prie...
- Autant cet amour est fort et fou, autant l'autre est stable et solide. Je ne briserai pas ma promesse.
- Mais nous ?

Sur cette terre de feu, dans ce berceau de la civilisation, c'est une femme forte qui parle. Elle souhaiterait tant pouvoir rembobiner le temps, de peu, de quelques mois, pour pouvoir accepter cette offrande qu'elle devine. Ironique, insolite, féroce et cruelle, la vie.

Elle n'est pas étonnée de voir les lèvres de Luc bouger et prononcer ces mots :

– C'est toi que j'aime.

Il lui tient le visage entre ses mains et il crie. Il crie plus fort que la rumeur de la ville, plus fort que la terre qui tourne, plus fort que le vent qui pirouette. C'est le cri du naufragé, du noyé qui ne peut pas envisager que la rive tant convoitée lui échappe. Il crie sa révolte, il hurle sa douleur. Il a compris que Sara est prisonnière de sa promesse. Accrochés l'un à l'autre, ils parlent comme des aveugles :

– C'était beau avant, je me demande comment j'ai été traqué dans cet après. Je t'aime, Sara.

– Toute la vie, on attend un miracle et lorsqu'il nous tombe dessus, le temps est légèrement décalé... Ironique, non ? Féroce et cruel.

Elle frappe, de rage et de désespoir, des coups de poing sur son torse.

– Tu ne peux pas m'en vouloir ! J'ai choisi d'aimer celui qui m'aime. Il ne fallait pas me jeter dans l'arène des autres.

– En sautant ainsi dans le vide sans parachute ? Tout larguer pour revenir dans le pays que tes parents ont fui ! Épouser un militaire, toi, Sara ? Tu sais ce que cela représente ? Un vrai suicide !

– Non, Luc. Ça ne l'est pas du tout, c'est simplement une nouvelle option. En tout cas, quelle certitude puis-je avoir avec qui que ce soit ? On se respecte, on s'aime et on a envie d'être heureux !

Rageur, Luc rétorque :

– Tu l'aimes ? C'est pour cette raison que tu viens de baiser avec moi avec autant d'intensité. Une femme qui aime un autre homme n'aurait jamais pu se donner de cette

manière si ardente, Sara.

– Il m’a arrachée à mon monde, mais je ne suis pas du sien. Une femme peut aimer deux hommes et cela de manière différente. L’un, car il ne sera jamais à elle, alors elle hurle avec son corps, et l’autre, car il lui ouvre ses bras, alors elle va s’y réfugier. Je ne suis pas une femme modèle, je n’ai aucune honte à agir de la sorte. Cela ne concerne personne à part moi-même. Je t’ai donné la priorité, j’ai attendu et rien n’est venu et, aujourd’hui, tu viens me reprocher de suivre ce que tu n’as jamais pu m’offrir.

– Sara, je ne te reproche rien. Tu essayes de te convaincre. Moi, je te connais, Sara. Je connais ta vulnérabilité et ta sensualité, je connais le fond de ton âme. Tu es arrivée à moi. tu m’as demandé l’exclusivité, je n’étais pas prêt. Mais loin de toi, Sara, sans ta présence, sans ton souffle généreux, sans ton cœur, sans ta peau, j’étais malheureux. Je n’ai jamais envisagé que cela puisse aller si vite pour toi. Comment vas-tu être avec lui ?

– Une autre Sara. Une Sara qui est le fruit de ses expériences et de ses conclusions. Pourquoi devient-on si précieuse quand un autre mâle nous capture ? Luc, pourquoi as-tu attendu ?

– Je n’étais pas prêt. Tu es une femme intelligente, je n’ai pas besoin de te faire un dessin.

– J’étais prête à affronter le monde entier pour toi. Je suis une femme orientale, mon amour est déraisonnable et possessif. Il est offrande et sacrifice. J’étais prête à tout pour toi. Quand je me donne, je le fais à fond, et cela sans aucun calcul. Mais lorsque tu ne me répondais, que voulais-tu que je fasse, Luc ? Combien de messages sont restés sans réponse, combien de tentatives avortées ? Le Petit Prince avait raison, quand on tient à quelqu’un, Luc, on ne le donne pas en pâture aux autres, on le couve comme un trésor. Un seul mot de toi et j’aurais attendu. Ce n’est pas que je ne t’aime plus, c’est simplement que j’ai choisi autre chose. Je me suis engagée en paroles et en actes, et jamais je ne mordrai la main qui m’a offert un

amour avec tant de générosité. Pour moi, il est hors de question d'envisager de ne pas épouser Walid.

De dépit et de rage, il hurle :

– C'est dommage. Je vais prendre un taxi et retourner à l'aéroport. J'ai atterri tout à l'heure avec l'espoir de te convaincre et je vois que Sara a changé.

Doucement, comme on parle à un enfant, Sara répond :

– On change sans vraiment changer. C'est le résultat de l'eau que l'on boit dans la paume des autres. La prochaine fois, fais plus attention à elle...

– Je ne peux pas te souhaiter d'être heureuse. Je ne peux pas...

– Ne le fais pas. Par contre, moi, je te souhaite d'être bien. Ce n'est pas impossible. Écoute, si tu tournes à droite, au bout du chemin, tu trouveras une station de taxis. Va maintenant, finissons-en avec la torture. Si l'amour veut dire libération et épanouissement, nous ne sommes plus dans cet espace.

Dérouté, hébété, Luc murmure :

– Et toi ?

– Mais, Luc, je suis désormais chez moi.

Une idée traverse son esprit. Elle pose la main sur le pendentif de la Vierge Marie qu'elle porte toujours autour du cou. Elle le défait.

– Tiens, mon amour, elle te sauvera.

Presque hypnotisé par Sara, Luc accepte la médaille et la place dans sa poche.

Il part dans la complicité de la nuit. La nuit la plus assassine, car le renoncement est un fruit amer qu'il faut déglutir malgré tout.

Sara sait que sa mère l'attend à la maison et qu'elle est très inquiète, comme d'habitude, pour elle. Dans sa hâte et sa stupeur, elle est sortie sans son téléphone, mais avec son sac. Mais, ce soir, elle ne portera la responsabilité émotionnelle de personne à part d'elle-même. Elle essaiera de ne pas penser à cet homme qu'elle aime et qui sera à bord de cet avion, ni à sa déception ni à sa tristesse. Elle n'en connaît que trop bien les pièges.

La jeune femme reste longtemps le corps crispé, le visage offert au vent, les cheveux mélancoliques et l'âme incertaine, cahotée par la vie, sur ce balcon sale et abandonné. Un amour ne meurt pas parce qu'on le tue, un amour continue de frétiller. On s'enterre avec lui si on veut l'inhumer. Non, elle va rester vivante.

Aucune larme ne perlera ses yeux. Impossible de rembobiner le temps, alors il va falloir assumer. Sara fait un pacte, celui de ne jamais rien regretter, car toute étape, aussi douloureuse soit-elle, enfante une nouvelle conviction. Alors, avancer ou rester immobile ? Elle a choisi de progresser. Elle sait qu'il y a, sur une route menant à l'aéroport, un homme qu'elle aime de tout son être et, à quelques kilomètres, un autre qui veut faire d'elle sa reine. Non, il est terminé, le temps des regrets, maintenant il faut vivre.

Même si l'amour n'a pas d'issue, il saura avancer parmi les allées sombres et voguer sur les mers incertaines. Il accompagnera chaque battement du cœur, car c'est entre ses vaisseaux que l'indétrônable est venu se lover. Fatalité ? Mauvais sort ? Non, heureuse ne sera pas son état ; ce sera son choix !

« J'étais prête à affronter le monde entier pour toi. Je suis une femme orientale, mon amour est déraisonnable et possessif. Il est offrande et sacrifice. J'étais prête à tout pour toi. Quand je me donne, je le fais à fond, et cela sans aucun calcul. »

... La fin de l'errance

En titubant légèrement, après avoir marché vers une place centrale qu'il devinait au loin, Luc se retrouve, hagard, en plein marché bariolé. La fatigue du voyage, le choc des révélations, l'affrontement avec Sara ont fait en sorte qu'il ne se sent plus trop maître de ses gestes ni de sa tête. L'animation dans la rue est étonnante. Les cafés sont bondés et les gens, joyeux. Une odeur de grillade vient chatouiller ses narines et une musique légère s'échappe des bars. Il débouche sur une grande place bruyante bordée d'une paisible crique. L'eau clapote et des amoureux se tiennent timidement par la main. Et lui, il se débat, déboussolé dans cette bourgade anonyme, lourd de fatigue et de tristesse, épuisé et au bord de la crise de nerfs. Finalement, il entre dans un restaurant pour appeler un taxi.

Pendant qu'il l'attend, son regard dévie vers une minuscule chapelle. Luc baisse la tête pour pénétrer à l'intérieur. Elle est vide et au milieu trône une statue de la Vierge Marie entourée de fleurs. Autour d'elle, des cierges crépitent dans un bac à sable. Il y a tellement de piété, d'amour et de silence dans cet endroit que Luc se sent envahi par une énergie semblable à celle que Sara lui avait transmise lorsqu'elle lui avait donné le bain. C'est celle de l'amour inconditionnel. Assailli par la même émotion qui se déverse en flots ravageurs du cœur, il devient une fontaine enragée, une mer courroucée, une nappe de velours, un soleil tremblant, une violence fulgurante. Debout, dans ce pays au bout du monde, il pleure. Des larmes de dépit et de déception.

Comme un cœur rouge transpercé par les griffes impitoyables de la vie et qui saigne en sanglots.

Il n'y a rien de plus triste qu'un taxi qui traverse une ville endormie auréolée de tendresse et de bonheur, celui des autres. Il n'y a rien de plus cafardeux qu'un comptoir d'aéroport où l'on pose beaucoup de questions, car c'est louche, un homme qui voyage sans bagages et qui ne passe que quelques heures dans une ville. Il n'y a rien de plus terrible que la révélation de l'amour que l'on doit étouffer. Comme le tourment d'une femme qui sent, en début de grossesse, les signes annonciateurs d'une fausse couche. Elle serre en vain ses cuisses alors que s'écoule d'elle, en torrent de sang, son plus bel espoir. Il n'y a pas plus fermé que le visage de Luc, plus ensanglanté que son cœur, plus sage que son sexe. Il n'y a rien de plus abrutissant que l'avion qui décolle avec grand fracas pour étouffer les sanglots refoulés.

Il déteste ce pays. Ce Liban qui l'a engloutie. Cette nature heureuse qui frétille à chaque tournant, ce brouhaha fertile et cette mer fière et arrogante, ce sol en feu et surtout cette nonchalance instinctive vers la beauté. Plus l'avion s'éloigne de ce pays dont il n'a entrevu que des fragments, plus Luc s'enfonce dans sa nuit.

Elles sont familières, cette peine et cette souffrance. Mais, cette fois-ci, il n'est plus un enfant. Cette fois-ci, il est temps d'y faire face. Impossible de reculer contre la vague de nostalgie, d'amertume et d'échec cinglant qui l'a envahi. Il y a des moments où il aurait préféré être mort, mais il est vivant, alors il va falloir affronter le monstre.

Si Sara a choisi autre chose, il n'y peut rien. Il retournera à la vie qu'il connaît et qui lui colle à la peau depuis si longtemps. Il arrive deuxième à la ligne d'arrivée. Il faut donc céder la place à cet autre qui a mérité le siège qu'il a laissé vacant. Luc se sent las et fatigué. La déception du cœur est pernicieuse. Elle s'infiltré en lui et empoisonne

une âme déjà assombrie. Ses pensées divaguent, il a envie de regarder des clips pornos pour se distraire, mais évidemment il ne peut pas. Il n'aspire qu'à se réfugier dans son divertissement préféré : faire valser des culs et traverser des ventres. Dans sa somnolence, il essaye de faire le vide, au fur et à mesure que l'avion fend le ciel, mais il n'y parvient pas. Incrustée dans sa peau, tatouée dans ses veines, souveraine de son sexe, Sara demeure indétrônable. Luc soupire en se disant que personne n'est à l'abri d'une peine d'amour, car amour, dans ce cas-là, il y a.

Pour le vol entre Paris et Montréal, il s'est fait surclasser pour pouvoir dormir, mais il n'y parvient pas. Malgré les six verres de champagne qu'il a avalés, il a encore envie de pleurer. Ses pensées l'emmènent sans cesse vers un petit garçon au cœur brisé. Dans ce demi-sommeil, le cerveau cotonneux et dans le grondement impitoyable de l'avion, Luc comprend enfin la vérité. Elle le foudroie. Aujourd'hui, avec Sara, il a été cet homme à qui sa mère s'était donnée. Luc trouve finalement le fil de la vérité : une femme peut aimer plusieurs hommes et cela de manière différente.

La vie, en lui flanquant une grosse gifle, lui permet d'accéder à une puissante certitude, celle qu'il a attendue toute son existence. Elle a toujours été là, suspendue dans les limbes de son inconscient, mais il n'a jamais pu dénouer ses branches protectrices. Tout est si clair, si net, si vrai, à présent.

En effet, aujourd'hui avec Sara, il était cet homme entrevu des années auparavant contre sa mère. Cet autre qui avait pris momentanément la place de son père. Cette vision qui a terni son enfance et a alourdi ses rêves. Cette scène qui l'a habité pendant des années, ne laissant pas son cœur s'épanouir.

La vérité est tombée sur lui en une seconde comme la chose la plus naturelle du monde. Elle a écarté les voiles de l'obscurité qui le tenait prisonnier pour faire émerger une nouvelle réalité. Ainsi, Sara a été la sienne, la voie vers la délivrance. Un déclic si simple l'a affranchi de la pensée intoxiquée.

Sara ne saura jamais que c'est un homme libéré et léger qui débarque de l'avion avec une esquisse de sourire. La souplesse de la mémoire est vaincue, l'écrin du souvenir vénéneux a volé en éclats. Il a fallu aller très loin pour saisir quelque chose de simple. Comme l'arête du poisson avalée par inadvertance et que l'on retire. On ne comprend le vrai message que lorsque la situation nous concerne et qu'on la vit de l'intérieur. Finalement, Luc a payé cher la fin de son errance, il l'a payée de son cœur. Il peut désormais se regarder, sans aucune crainte, dans son propre miroir.

... Les cloches de l'église

La joie cabriole à la sortie de l'église ! C'est un vrai concert de chants de cloches cuivrées et joviales qui se déverse dans la vallée ! Les battants de la porte valsent dans l'allégresse pour laisser avancer la mariée, au bras de son général ! Sanglé dans son uniforme, il est rayonnant de fierté et de joie, il est bouleversant de cette beauté qui fait étinceler les yeux des hommes de lumière. Il tient solidement l'élue, la compagne de vie ! Désormais, il aura le Liban et Sara comme piliers ; un pays à servir et une femme à vénérer.

La mariée, fine et élégante, est apparue radieuse et lumineuse ! Une robe longue, toute simple, la drape comme une vision éthérée ! Ses cheveux sont relevés en chignon et, à part ses yeux ourlés de noir, le reste du visage est à peine maquillé ! Elle porte sa beauté et sa joie comme couronne. Légère et gracieuse, elle sourit à tout le monde ! Elle est surtout touchante par la sincérité de son émotion. Elle semble bel et bien heureuse.

Grands et petits leur jettent des poignées de riz sous une haie d'épées qu'ils traversent en riant aux éclats. Les *mabrooke*²³, les sifflements et les applaudissements se posent sur eux allègrement en guise de porte-bonheur. Famille et amis se sont réunis sur les marches pour immortaliser ce moment dans une photo !

Sara croise le regard de sa mère. Cette dernière lui fait un clin d'œil tellement complice qu'elle éclate de rire. Oui, c'est vrai, sa mère n'y a pas cru jusqu'à la dernière minute ! Eh oui, enfin casée, semblait dire ce regard ! Son

²³ Félicitations, en arabe.

père, un peu à l'écart, bombe le torse avec fierté. Mission accomplie, les deux filles sont mariées, mais l'une d'elles a choisi de retourner vivre au Liban. Pour lui, c'est mieux que de la garder près de lui à Montréal et encore célibataire. Ce n'est pas si grave, cela lui donnerait l'occasion de revenir plus souvent au Liban. Bref, si quelqu'un lui avait prédit, un an plus tôt, qu'il allait marier ses deux filles en l'espace de deux mois, il aurait éclaté de rire ! Comme quoi, il faut se méfier des surprises de la vie. Il faut dire que le comportement de Sara les avait beaucoup inquiétés au cours des mois précédents. Mission accomplie pour un papa libanais.

Sara est heureuse, elle ne joue pas la comédie. S'il y a deux jours, debout contre un mur, elle hurlait de plaisir, collée à un homme qui la hante ; aujourd'hui, elle a accosté un rivage neuf. Elle a fait son choix en toute lucidité. La nostalgie de l'autre, ses combats, ses déceptions et ses découvertes ne font plus partie de ses priorités. Pourtant, elle le sait, elle a beau fermer la porte, les souvenirs de lui seront à jamais tapis quelque part en elle pour la hanter, la pourchasser de leur souffle et de leur intensité. On ne tue pas un amour, on le range délicatement parmi les recoins de sa vie. On ne ligote pas des sentiments, on les maîtrise. On ne perd pas la mémoire, on tourne simplement la page.

À côté d'elle, son mari la tient fermement. Elle a tellement besoin de sa présence sécurisante et surtout du fait de se sentir désirée, valorisée, couvée et aimée. Aimée avec assurance et sans contrat, aimée avec certitude. Elle sait qu'elle ira cueillir, un à un, les fruits de son bonheur.

Pour lui, elle a décidé de venir vivre au Liban. Il est hors de question pour le général de quitter ses fonctions et ce pays à qui il a voué honneur, fidélité et sacrifice. Elle l'admire et le respecte. Sur cette terre, elle trouvera un nouveau sens à la vie. Pour Walid, cette femme qu'il a choisi d'épouser devant Dieu et les hommes, il compte la vénérer comme la prune de ses yeux.

Il ne savait pas que l'on pouvait aimer de cette manière, en toute démesure. Demain, ils s'envoleront vers l'Italie et ensuite vers l'Espagne pour savourer les délices de la lune de miel.

Une nouvelle vie se crée et ne se subit pas, pense Sara alors qu'elle serre les mains qui se tendent vers eux. Son bonheur, elle en est la principale responsable et, désormais, elle naviguera sur un lac limpide et paisible par choix et par conviction.

« On ne tue pas un amour,
on le range délicatement
parmi les recoins de sa vie.
On ne ligote pas des
sentiments, on les maîtrise.
On ne perd pas la mémoire,
on tourne simplement la
page. »

Douze ans plus tard.

... Si loin, si proche

Le soleil tape fort et des perles de sueur coulent sur le front de Luc. Grisé par la vitesse, il presse sur l'accélérateur et donne au bateau une impulsion soudaine. Le moteur ronronne et la surface de l'eau est déstabilisée. Le lac semble magique, chatoyant de petits soleils qui rebondissent allègrement. Le doux clapotis de l'eau confère à la scène un aspect féérique. On dirait une carte postale : la nappe étincelante, les arbres ondoyant au vent sur la berge et la brise qui fait frémir l'étendue bleue. Luc se sent détendu dans la paresse de la fin d'un dimanche qui s'étire au soleil.

Les cheveux au vent, les yeux plissés, les mains sur le volant, l'homme conduit l'embarcation avec l'aisance de celui qui le fait depuis des années. À côté de lui est posé un verre de vin blanc glacé à peine entamé. De petites gerbes fraîches l'éclaboussent lorsqu'il fait bondir son bateau.

Luc connaît ce lac de Sainte-Agathe-des-Monts comme sa poche. Il est tout rond et assez vaste pour que l'on puisse y voguer en toute tranquillité. En matière de navigation de plaisance, Luc est devenu un vrai champion et il se plaît à essayer plusieurs techniques. Comme il a bien fait de bâtir ce chalet et d'acheter cette embarcation ! C'est son ressourcement dans un cadre beau, sauvage et calme. Faire du bateau l'amuse et le stimule. Il adore la frénésie de l'air et de l'eau et, surtout, celle de la vitesse à l'air libre. Il chevauche l'horizon comme la croupe d'une belle femme. Il se complaît dans cette sensation de détente et de sérénité que lui procure le plein air. Il faut aussi avouer que les

soirées sont souvent corsées et bien arrosées. Les filles défilent et changent avec les saisons. À ce stade-ci de sa vie, Luc ne se qualifierait pas d'heureux, mais de satisfait. Il est bien. Il manœuvre habilement parmi les écueils de sa profession et également entre les rochers glissants des relations toujours précaires.

En sirotant son vin en toute sérénité, il pense au déroulement de la soirée à venir. Aujourd'hui encore, il reçoit un groupe d'amis. Il est prévu que tout le monde couche chez lui pour retourner lundi matin à Montréal. La soirée sera sûrement pimentée, comme à l'accoutumée. Des ombres sur les murs et des émotions momentanées pour s'y agripper. Des prénoms qu'il va oublier et des scénarios qui vont s'achever en soupirs et en cris. En tout cas, la veillée s'annonce riche en compagnie. Le réseau s'est tellement agrandi.

Aucune responsabilité sentimentale ne tient Luc en laisse. Il ne s'est jamais senti si libre. De l'argent, du pouvoir et du sexe, que demander plus ? Il a essayé, une seule fois, de retenir une femme pour qu'elle soit à lui, mais les circonstances n'étaient pas favorables.

Le choc est imprévu et brutal. Une sorte de détonation dans sa tête. Un coup massif comme si elle était traversée par une arme contondante et têtue. Une douleur frontale l'aveugle par la force de sa déflagration silencieuse. Sa nuque se raidit et on dirait que sa vision devient trouble et double. Il ne le sait pas. Il est incapable de se concentrer.

Luc chancelle, lâche la barre et s'affale sur le sol. Les fusées de détresse sont suspendues devant lui, mais il ne peut pas les atteindre. À côté du volant, il avait accroché la médaille de la Sainte Vierge que Sara lui avait donnée lors de leur dernière rencontre. En tombant, il s'y est agrippé. Le pendentif est resté dans la paume de sa main.

Le bateau devient fou, guidé uniquement par le vent. Luc se sent sombrer. Ensuite, il ne sait ni comment ni pourquoi, il est propulsé violemment dans l'eau. Il n'arrive pas à ouvrir les yeux, tellement la pression dans sa tête est forte. Il est paralysé par la douleur ; ses gestes sont lourds. Engourdi, l'homme se débat faiblement avec les pieds et les mains, mais ne parvient qu'à s'enfoncer dans ce lac à la surface translucide et au fond marécageux. Il commence à avaler de l'eau sans pouvoir la recracher. Alors qu'il est immobilisé et inerte, la sensation de s'étouffer étreint sa gorge atrocement. Incapable de raisonner, épuisé par si peu d'efforts, ankylosé par la douleur lancinante entre ses tempes, Luc referme les yeux. Ses doigts s'écartent et la médaille glisse de lui, la sienne, celle de Sara.

À ce moment-là, quelque chose ou quelqu'un l'accroche par le bras. Il entrouvre les yeux avec beaucoup d'efforts. On dirait que le bouchon qui l'empêchait de respirer a été ôté. Il cesse de se débattre, mû par l'instinct du cœur.

C'est alors qu'il la voit. Cela fait si longtemps, mais on dirait hier. Luc a l'impression étrange de réconcilier le temps avec son sillage et de colmater les années en un seul battement de cœur. Il y a des années que sa pensée n'a même pas effleuré son mental et voilà qu'aujourd'hui, elle est de retour en souveraine suprême.

Sara est apparue, les cheveux bruns flottant comme des algues, le regard irisé comme une étoile et le visage lisse comme un radeau. Autour d'elle, une lumière blanche, légèrement nacrée, s'est cristallisée. Ses lèvres bougent, elle essaye de lui dire quelque chose, mais il ne comprend rien. Il se contente d'admirer ce visage qui lui procure des ondes de paix et de bonheur. Un nuage de béatitude envahit son cerveau et adoucit sa douleur. Si toute sa vie doit défiler devant lui, il ne veut en garder que son plus délicieux souvenir.

Sara, son empreinte caressante et sensuelle, sa force et sa légèreté, l'onctuosité de son sein et la grotte de son sexe.

Luc se sent tiré vers une rive inconnue. Tout s'est fermé en lui, sauf le torrent dans la poitrine. Il gronde, fou de joie. Il tonne, ivre du ravissement que cette vision lui procure.

Si la vie doit le quitter, Luc ne veut s'accrocher qu'à sa plus tendre manifestation, qu'à son plus douillet et aiguisé souvenir.

Sara tire son bras, il la suit en toute confiance. Pour lui, la confiance ne se mérite que dans l'amour.

... Les racines du cœur

C'est un corridor d'hôpital qui ressemble à tant d'autres, aseptisé, impersonnel et interminable. On dirait qu'une désolation acharnée y a élu domicile. Collée à eux, elle teint de gris les murs et en aspire l'espoir. Les civières trônent en despotes et les blouses bleues des préposés passent comme des paquebots sur une mer assommée par l'incertitude.

Sara se fraye un chemin parmi le flot de personnes aux visages fermés et aux traits tirés. Ses longs cheveux bruns sont détachés et flottent librement. Elle porte une robe rouge, comme une tache de vie dans cette désolation banale, comme un coquelicot entre les ronces. Il est très rare de croiser des gens souriants dans ce genre d'endroit, à part à l'étage de la maternité. Tant bien que mal, Sara essaye de se repérer à travers le labyrinthe des corridors qui se multiplient à l'infini.

Dans un ascenseur plein à craquer, l'odeur de l'éther et celle des parfums qui se mélangent lui donnent la nausée. Le regard glauque d'une vieille dame lui transperce le cœur. Elle semble si désorientée. Arrivée à l'étage, Sara parvient à se dégager tant bien que mal de la cabine bondée et continue sa marche vers le numéro de chambre indiqué sur un bout de papier.

Dans sa tête s'est réveillé le cri du loup. L'intensité de l'aigle et l'agilité lubrique du renard sont revenues ramper sous sa peau en quête de pâture. La vulnérabilité de l'homme a voilé ses yeux. Si le souvenir demeure cruel à travers les années, c'est que le temps ne pourra jamais le vaincre.

S'il frétille avec la même ardeur, c'est qu'il repose sur une base immuable qui frôle l'éternité.

Si les mauvaises herbes des autres ne l'ont jamais étouffé, c'est qu'il est puissant.

Tandis que les pas de Sara martèlent le marbre immaculé, les images défilent dans sa tête. De lui, d'elle et d'eux. Surtout de cette audace audacieuse et de ce plaisir dément et inexplicable. Il y a de ces rencontres qui ne nous quittent jamais, comme si leur empreinte restait gravée en nous. Comme si le souvenir donnait naissance à des fleurs qui ne se fanent jamais, car nous les arrosons de larmes invisibles. Le cœur refuse souvent de croire ce que la raison lui dicte, alors il sanglote en silence.

Sara ne sait rien de lui depuis leur dernière rencontre, il y a déjà douze ans. Elle n'a jamais eu le courage de googler son nom ni de faire des efforts pour essayer de savoir ce qu'il est devenu. Cet été-là, elle a barricadé une porte pour entrouvrir les rideaux d'une fenêtre. Elle a honoré le souvenir, sans jamais le ranimer. Dans ce Liban, si loin du Canada, elle n'a plus jamais entendu prononcer son nom. Luc s'est endormi en elle comme la princesse Aurora a plongé dans un sommeil éternel dans le conte de la Belle au bois dormant.

Mais il y a des matins anodins où le quotidien se transforme en fusée. On dirait que tout se met en branle, comme programmé par une main invisible et magique. Au réveil, dans sa cuisine, à Montréal, alors qu'elle lisait le journal, la nouvelle lui a sauté au visage. Luc Grandbois est quelqu'un de très connu au Québec, il faisait la une des manchettes. On parlait d'un accident de bateau qui lui a presque coûté la vie, d'un miracle, du rescapé des eaux, d'une rupture d'anévrisme. Sara n'a pas hésité. Le temps s'est incliné et les années ont été conquises en un seul battement de cils.

Sara a noté l'adresse et elle est arrivée en taxi. Elle sait qu'il ne sera pas étonné de la voir. Ce qui les lie est bien au-delà des mots et de la poussière du temps. Sur le seuil de la porte, elle reste pourtant indécise. Comme la première fois, un taxi et un numéro de chambre. À nouveau, l'écho du passé malmène le silence. Il rugit en gerbes de sensations jamais rassasiées. Sara pousse le battant.

S'ils pouvaient parler, les regards diraient qu'il n'y a rien comme le lac dans lequel on tombe par amour. Ses eaux sont tendres et son ballottement est lascif. Son rythme est par nous et pour nous. S'ils pouvaient parler, les regards diraient que l'amour coule d'une source mystérieuse. Il nous enrobe sans que nous l'appelions. Il ne se nourrit que de lui-même et son seul objectif est de vibrer. S'ils pouvaient parler, les regards diraient que nous passons notre temps à expliquer les raisons de l'amour, alors qu'il n'en a aucune. Il tend vers les étoiles et nous le ramenons vers la boue. La nôtre, pas la sienne.

Il y a de ces rendez-vous au départ improbables. Toutefois, libérés de l'emprise du temps et programmés par un univers bienveillant, ils s'abattent sur nous avec l'obstination rafraîchissante de l'eau qui refroidit le gosier en pleine canicule. Il y a longtemps, il a parlé du chemin vers elle, ne sachant pas qu'il y avait le délai des jours et le barrage des autres pour son aboutissement.

Sara avance vers lui, immédiatement captive de son cœur alors qu'elle sait qu'il n'a jamais pu se libérer du lasso de son regard. Entre savoir et agir, il y a des garde-fous à démolir.

Elle vient s'asseoir à côté de Luc, au bord du lit, comme si c'était la chose la plus naturelle du monde. On dirait que les années se sont envolées, effrayées par tant de tendresse spontanée. Il est resté fidèle à lui-même avec cette beauté arrogante et cette intelligence fertile.

À part quelques cheveux blancs sur les tempes, le temps n'a fait que le frôler.

Luc lève les yeux vers celle qu'il reconnaîtrait entre mille. Non pas par le visage, mais par le frémissement du cœur et la révérence du sexe. Celle dont le sillage est resté rouge vif, tatoué sur sa peau, labouré entre les veines de sa poitrine et étouffé dans chaque sanglot de l'orgasme. Celle qui a brisé les verrous, celle qui a extirpé le cœur de son silence, celle qui n'a jamais été détrônée. Celle qui n'a jamais su qu'il lui devait sa libération. Car l'homme est faible devant la grandeur de l'amour et toute sa magnificence. Il bat en retraite.

Ensuite, il sourit, heureux et détendu. Elle est devenue une boule de soleil qui ne brille que pour lui et par lui. Que se dire après tant d'intensité et de déchirements, après la tempête et le naufrage ? Les souvenirs déferlent sur eux avec la violence d'un homme refoulé qui touche une femme à nouveau et la douceur d'un bourgeon qui éclot.

L'énergie est là et elle circule. L'empire de la raison vacille, les armes tombent, la forêt du cœur bruit et la grotte du désir se repeuple.

Sara essuie une petite goutte salée qui bifurque vers ses lèvres. Elle murmure :

– Le temps ne passe pas quand on s'aime, il ne fait que faire semblant. Parce que l'état d'amour nous fait oublier son existence. Certaines racines sont plus profondes que d'autres, surtout celles du cœur.

– Certaines sont fatales, car elles sont orientales. Comme tu m'en as si bien prévenu, une fois, il y a si longtemps. J'ai bien eu le malheur de le constater par moi-même.

Il hésite.

– Es-tu heureuse ? As-tu des enfants ? Que fais-tu à Montréal ?

– Oui, j’ai un petit Léo. J’ai créé mon bonheur, Luc. Ce n’est pas difficile. Il peut prendre plusieurs formes et s’exprimer de différentes manières.

– Et moi, Sara ?

– Toi. Je ne peux pas dire que je t’ai aimé, car l’amour, une fois révélé, ne nous quitte pas. En choisissant un autre chemin, j’ai privilégié d’autres options, c’est tout. Tu es, et tu resteras toujours en moi, conquérant et souverain. Si le souvenir aujourd’hui revient se poser sur moi avec autant de tendresse, je ne peux nier son intensité. Ce qui existe entre deux personnes n’est accessible qu’à eux d’eux. C’est comme un trésor secret, une île magique, une oasis dans le désert. Un langage invisible qui se décode à deux.

– Pourquoi es-tu venue ?

– On ne peut pas toujours expliquer des choses, parfois il faut les provoquer. J’ai lu ce matin la nouvelle de ton accident dans le journal. Je me suis habillée, je suis arrivée vers toi. On vit dans la même ville à quelques kilomètres. Ce « pourquoi » est si insignifiant, je me demande pourquoi on se l’impose.

– Tu n’as pas changé...

Taquine, Sara lance :

– Les femmes libanaises sont de bonne qualité. Et toi, Luc ?

– La même routine, mais de temps en temps avec quelqu’un de régulier. Cela dure quelques mois ou plus.

– Avec ton *No Rules* ?

– Non. Il m’a coûté cher, mon propre cœur, alors je l’ai éliminé.

– Et, moi, il a fallu que tu me l’infliges.

– Pas à la fin. Tu ne le sais que trop bien. Le *No Rules* avait perdu sa saveur et son attrait, mais c’était une étape nécessaire pour arriver à la conclusion.

– Quelle conclusion, Luc ?

– Que deux personnes ne peuvent pas échapper à leur destin commun. Même si ce dernier n'est que l'empreinte de quelques moments qui se révéleront peut-être plus puissants qu'une vie entière. Je t'ai ouvert la porte vers le vice, tu m'as libéré le cœur. Je ne t'ai jamais dit, mais, dans cet avion qui m'a ramené à Montréal, après notre dernier entretien, j'ai reçu la plus belle révélation de ma vie. J'ai compris et j'ai accepté une vérité qui me taraudait depuis longtemps. La libération est venue de toi et tu ne l'as jamais su. D'ailleurs, on dit rarement à l'autre l'essentiel... Aussi, c'est très bizarre, au moment où je succombais dans ce lac, après l'accident, Sara, c'est toi qui m'as rendu visite. C'est toi que j'ai vue... C'est fou, non ? Tu m'as donc sauvé deux fois et tu l'ignorais.

Sara lui touche les cheveux. Accrochée à son regard, elle déclare :

– Nous sommes liés par un cordon invisible. Si les années et les autres ont traversé nos rives, l'empreinte n'est pas restée muette. Nous avons vécu quelque chose de très bref, mais qui a laissé un sillage profond et indélébile. Je ne savais pas, pour après le Liban. Tant mieux si j'ai pu, un peu, contribuer à ton bonheur. Il faut que tu saches, Luc, l'essentiel pour moi, c'est que ce n'était pas seulement du vice. Tu n'as jamais été un souvenir, Luc. Avec mon mari, c'était l'équilibre ; avec toi, c'est la folie.

Il a pris sa main dans la sienne. Ils ont rarement goûté à une plénitude si satinée, à un moment si grave par la promesse qu'il couve.

– Sara ou le masque. Ma préférée, ma douce, la maîtresse de mon âme. Ma reine. Malheureusement, il y a des choses non dites et des actions. Est-ce que tu sais...

– Oui, je sais, Luc. Le cœur a toujours accès à la vérité si on sait écouter son murmure.

Ils se taisent. La lucidité de cette rencontre adoucit les yeux de cette attendrissante saveur de ce qu'ils étaient ensemble.

– Que deviens-tu ?

– J'ai vécu dans une bulle paisible, mais, mon bonheur, il était prêt. Elle a éclaté au moment où mon fruit mûrissait. Il y a deux ans, Walid a perdu la vie dans un accident d'auto. Je n'ai jamais compris cette ironie. Un militaire qui s'expose à la mort pendant des années, mais qui meurt dans un accident d'auto. J'ai passé avec lui dix années stables et harmonieuses. J'ai été une bonne femme, au moins j'ai cette satisfaction. Nous avons un enfant, Léo. Récemment, je suis revenue vivre à Montréal. Sans Walid, ce Liban qu'il aimait et respectait tant n'avait plus aucun sens. En tout cas, pour moi, c'était trop difficile de rester là-bas, puisque la raison même de mon départ au Liban, c'était lui. C'était cruel de le perdre et de nous perdre en même temps. Montréal m'a fait du bien, car j'étais loin des images de mon bonheur avec lui. Il m'a fallu démissionner de mon poste de doyenne à l'université, à nouveau plier bagage et traverser l'océan avec Léo. Ici, je travaille à temps partiel comme consultante et je suis en train de terminer un doctorat. Je sirote ma vie, je fais de la photo et du yoga. J'élève mon fils et puis, tu sais, il y a la famille.

Luc saisit la balle au bond :

– Es-tu avec quelqu'un maintenant ?

– En fait, oui, je suis avec plusieurs.

– Ah bon. Toi ?

– Oui, la vie m'a appris que nous n'attirons pas ce que nous voulons, nous attirons ce que nous sommes. Après une douce et sage vie conjugale, j'étais enfin prête à assumer la femme que je suis devenue. Une femme aux multiples facettes, c'est pour cette raison que je sors simultanément avec deux ou trois hommes. Un pour la douceur, un pour les discussions intellectuelles et un autre pour ce que j'ai appris avec toi : les délices intarissables.

Aujourd'hui, je suis une femme qui alimente sa sève et qui la partage. Que je sois seule ou avec quelqu'un, l'important, Luc, c'est de laisser mon énergie circuler et s'exprimer. Tu as été mon maître, une sorte de coach, et je t'en remercie. Les rencontres ont toujours une signification, on ne comprend leur message que lorsqu'on est prêt. Et puis, entre nous, l'illusion dont l'amour voile nos yeux n'est que le chemin vers notre propre vérité.

– Wow ! Je suis impressionné. Et maintenant, as-tu des plans ?

Sara hésite, mais répond :

– J'aimerais te revoir, Luc. Et toi ?

– J'aimerais t'aimer, Sara.

Stupéfaite, elle le dévisage. Elle se souvient comme si c'était hier.

– Quand on aime, Luc, on ne partage pas.

Il y a longtemps, elle lui avait lancé la même remarque. La réponse de Luc la surprend comme la paix gargarise le ciel après le sang de la guerre.

– Mais qui parle de partager, Sara ? Ne sais-tu pas que c'est toujours chez ceux qui résistent le plus à l'amour que l'on découvre la plus grande capacité d'aimer ? Mais parfois ils ne peuvent pas l'exprimer. Alors, ils cognent avec le sexe et s'enfoncent dans des labyrinthes obscurs où l'illusion régit les vices. Seuls ceux qui auront la force d'écarter les barbelés pour animer le cœur sclérosé pourront enfin connaître la vérité. Et elle transforme, elle panse les blessures et fait s'épanouir les fleurs. Tu es ma vérité, je suis la tienne, sauf que notre chemin a pris plus de temps, car nous avons des leçons à apprendre.

Sara s'approche de son visage. Est-ce si simple, la vie et l'amour ?

Ses mots coulent en elle comme une fontaine qui déborde.

– Je n’ai jamais dit que je t’aimais, j’ai toujours dit : je t’aime. Tu n’as jamais été un souvenir classé dans les pages de ma mémoire, parce que ce qui est vrai ne se fane jamais. Je suis heureuse de te revoir, mais incapable de faire une promesse. La seule que je ferai sera celle d’aimer mon fils. Les hommes, ce n’est pas moi qui en déciderai, c’est la vie. On cherche toujours à la dompter et c’est elle qui nous domine. Ton *No Rules*, peut-être que tu avais raison, après tout. Ne rien s’imposer et vivre, n’est-ce pas là la meilleure des philosophies ? Écoute, je dois partir chercher mon fils. Je passe te voir demain ?

Debout dans l’embrasure de la porte, dans sa robe rouge de jeune fille, Sara semble irréaliste de charme. Elle n’a rien perdu de sa beauté diaphane et douce. Femme mûre à point, comme le fruit dont on ne se lasse jamais. Tout d’un coup, il a envie d’arracher cette robe et de dénuder cette épaule. La vie rugit, elle réclame son dû à nouveau.

– Oui, demain et après-demain, Sara.

– Et après, Luc ?

Il y a dans le « après » exprimé par Sara toutes les possibilités à concrétiser, tous les rochers glissants à escalader, toutes les vagues à retenir.

– Dis-moi, Sara, ce que dirait un homme dans ce cas-là ?

– Il dirait : « On va baiser comme des fous et on sera des dieux. » Et que dirait une femme selon toi ?

– Elle dirait : « Je te donnerai mon cœur. »

Il se ravise et ajoute :

– Écoute, le miracle a eu lieu aujourd’hui, il va falloir lui faire honneur. Les choses arrivent bel et bien au bon moment, et le nôtre est enfin là. Dis-moi, est-ce que ta mère est toujours en vie ?

Ils éclatent de rire simultanément. Derrière le masque des années, la complicité est revenue recouvrir sa place. Le désir s'est faufilé entre leurs paroles et a traqué leurs prunelles dans sa magnifique tension.

Quant à l'amour, il est suspendu sur le bord d'un nouveau tremplin. Il n'a pas peur, il n'hésite pas, il a simplement confiance. Sur le pas de la porte, Sara, le regard constellation, le sourire soleil et le visage univers, murmure :

– Amour, comment allons-nous faire après toute cette dérive ?

– Amour, nous allons reprendre ce que nous avons donné aux autres.

J'adresse mes plus sincères remerciements
à mes lectrices et à mes lecteurs.

Achévé d'imprimer au Canada
Septembre 2016.